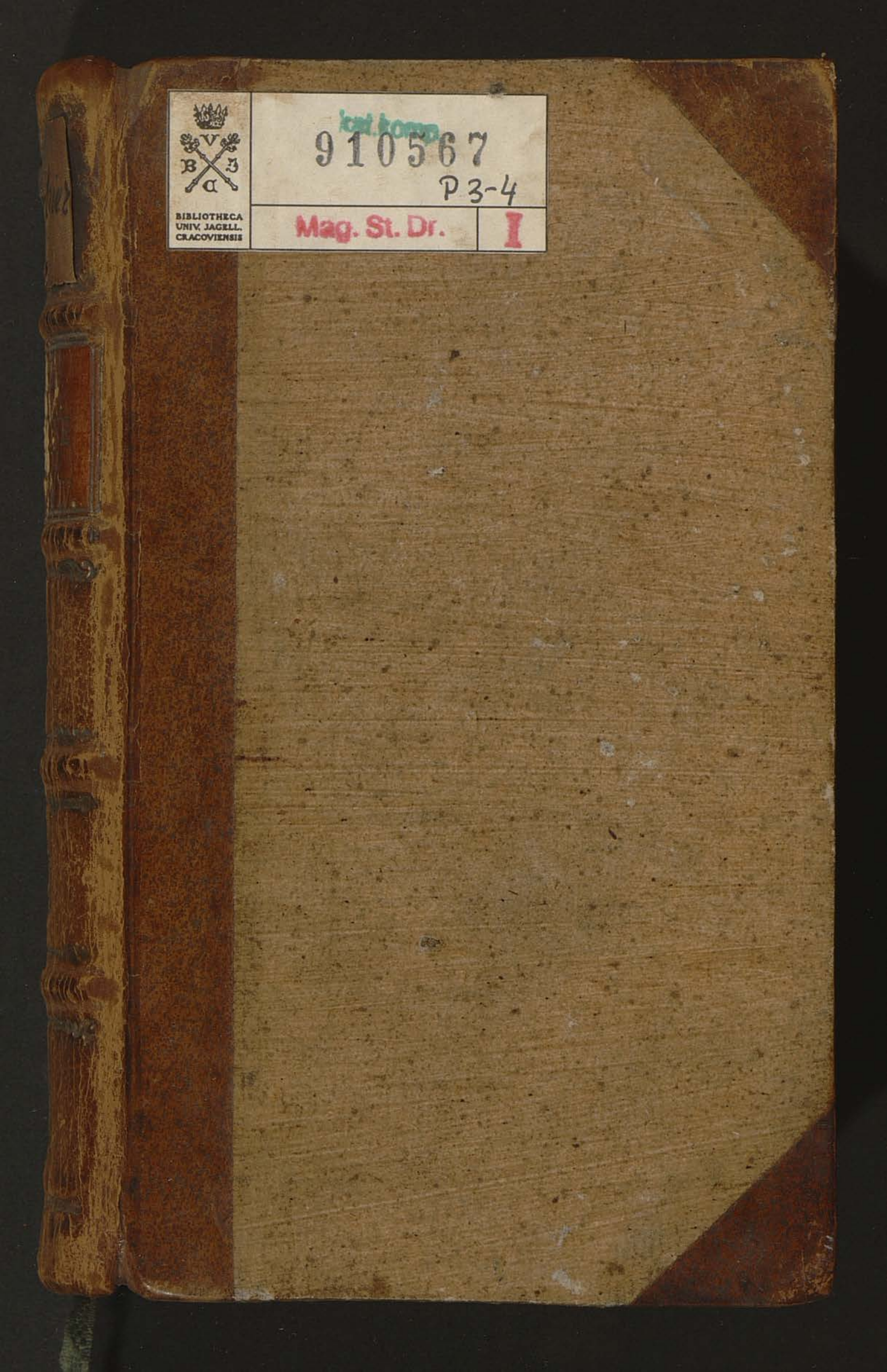

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
kat. komp.
910567
P 3-4
Mag. St. Dr.
I

Medic.



CODE
DE
MÉDECINE
MILITAIRE.

SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE.

CODE DE MÉDECINE MILITAIRE,

POUR LE SERVICE DE TERRE.

Ouvrage utile aux Officiers, néceſſaire aux Médecins des Armées & des Hôpitaux Militaires.

EN TROIS PARTIES.

La premiere traite de la ſanté des Gens de Guerre; la ſeconde, des Hôpitaux Militaires; & la troiſième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. COLOMBIER, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, Membre de celles de Douay & de Rheims, ancien Chirurgien-Major du Régiment du Commiſſaire Général de la Cavalerie.*



A VARSOVIE,
Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi;
Et à PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.



TABLE
DES MATIERES
Contenues en ce Volume.

CHAPITRE SECOND.

Fin de la Table des Matieres contenues en ce Volume.

CODE



CODE DE MÉDECINE MILITAIRE.



SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE.

Des Maladies des Gens de Guerre.

CHAPITRE SECOND.

Des Maladies de la Tête.

§. CCCCXIV. LES affections ſoporeuſes, les coups de ſoleil, les fluxions & l'ophthalmie ſont celles des maladies de la tête qui ont le

plus ſouvent lieu parmi les gens de guerre. Elles feront le ſujet de ce chapitre, auquel je joindrai l'angine ou eſquinantie; parce que je ſerois obligé de la traiter dans un chapitre particulier, ſi elle n'entroit pas dans celui-ci ou dans le ſuivant.

§. CCCCXV. Les affections comateuſes ou ſoporeuſes pourroient faire elles ſeules la matiere d'un volume entier; mais je ne m'arrêterai qu'aux faits principaux & aux caracteres eſſentiels de ces maladies, n'ayant point égard aux diviſions & ſubdiviſions ordinaires qui paroiſſent être des queſtions plus ſcholaſtiques que pratiques.



ARTICLE PREMIER.

Des affections Comateuses ou Soporeuses.

§. CCCCXVI. On distingue plusieurs especes d'affections dites soporeuses, tant par la marche qu'elles ont, que par la nature des accidens dont elles sont accompagnées : les principales sont l'apoplexie, la léthargie, le coma vigil & le coma sommolentum, le carus ou assoupissement profond. Les autres espéces ne sont que des degrés plus ou moins violens de l'un, ou l'autre de celles-là, comme on le verra ci-après.

§. CCCCXVII. *L'apoplexie.* On reconnoît cette maladie à l'abolition des sens, tant internes, qu'externes, & à celle des mouvemens volontaires. Les malades sont dans un assoupissement profond dont rien ne peut les tirer; la respiration quoique libre, sur-tout

dans le commencement, eſt accompagnée le plus ſouvent de ronflement, & quelquefois de ſifflement. Le pouls eſt ordinairement mol & peu fréquent.

§. CCCCXVIII. On diſtingue trois eſpéces d'apoplexie; la ſanguine, la ſéreuſe & l'accidentelle. Celle-ci a pour cauſes, les fractures & les enfoncemens du crâne, les commotions violentes, les chûtes, &c. qui font une compreſſion ſur le cerveau, occaſionnent des ruptures de vaiſſeaux, des dépots, &c. Elle ne peut être guérie qu'en levant l'obſtacle, (que ſouvent on ne reconnoît pas.) Cette eſpéce eſt plus particuliérement du reſſort de la chirurgie.

§. CCCCXIX. L'apoplexie ſanguine eſt celle qui attaque les gens pléthoriques & ceux d'un tempérament ſanguin ou bilieux. Dans les premiers momens la face eſt rouge ou violette, il

y a de la chaleur, & le pouls eſt plein, quoique mol, égal & peu fréquent. Dans l'apoplexie ſéreuſe au contraire le pouls eſt foible, le viſage pâle, & il y a peu de chaleur. Celle-ci attaque principalement les cacochymes, les pituiteux, les gens foibles & les vieillards. Dans l'une & l'autre eſpéce les urines & les excréments ſortent ſouvent avec abondance & toujours involontairement. Il y a cependant quelques circonſtances ou non-ſeulement il n'y a point d'évacuations ſpontanées, mais ou même on ne peut en procurer par aucuns ſecours.

§. CCCCXX. L'apoplexie ſanguine qu'on nomme auſſi *coup de ſang*, arrive tout-à-coup, & les malades jettent ordinairement un cri en tombant, enſuite quand ils ne périſſent pas ſur le champ, tous les ſymptômes décrits aux Paragr. CCCCXVII & CCCCXIX

ſurviennent ou ſubitement, ou ſucceſſivement, ou enfin l'abolition des ſens & des mouvemens volontaires, n'eſt pas totale. On devroit, à ce que je penſe, donner ſeulement le nom de *coup de ſang* à l'apoplexie qui tue ſur le champ; afin de la diſtinguer de celle qui a tous les ſymptômes des Paragraphes CCCCXVII & CCCCXIX, & qui eſt l'apoplexie grave d'*hippocrate*. Il appelle *apoplexia levis*, apoplexie légere, celle où l'abolition des ſens & des mouvemens volontaires n'eſt pas complette.

§. CCCCXXI. A meſure que les accidens de l'une & l'autre eſpéce d'apoplexie, (la ſanguine & la ſéreuſe) augmentent, le pouls ſe dérange, la reſpiration devient plus difficile & enfin les malades périſſent avec un ronflement & un ſifflement très-conſidérables. On obſerve que le tems le plus ordinaire de la

mort eſt du premier au quatriéme jour. L'hemiplegie arrive preſque toujours en même-tems que l'apoplexie, ou du moins quelques heures après l'invaſion de la maladie. Lorſque les malades en réchappent, il reſte le plus ſouvent de la paralyſie. Les ſuites de l'apoplexie ſéreuſes ſont plus marquées par l'hemiplegie, par la bouche tournée & par l'embarras de la langue, &c.

§. CCCCXXII. Les cauſes de l'apoplexie ſanguine ſont la grande pléthore, l'effervescence des liqueurs, l'engorgement ou la rupture des vaiſſeaux du cerveau. Ces cauſes ont plus facilement lieu dans les ſujets athlétiques & dans ceux qui ont le col court. Les ſoldats y ſont très-expoſés pendant les grandes chaleurs de l'été, lorſqu'ils ſont long-tems en marche, à l'ardeur du ſoleil; parce qu'indépendamment

de la pléthore, il s'excite alors dans les humeurs un bouillonnement & une raréfaction, par lesquels les vaisseaux du cerveau peuvent être considérablement distendus. Les yvrognes d'habitude & ceux qui sont yvres sont encore plus sujets à cette maladie qui les surprend à la moindre occasion. Le grand froid produit aussi l'apoplexie sanguine, & il arrive souvent que les soldats en sont attaqués pendant les marches d'hyver, sur-tout à la guerre dans les pays du Nord.

§. CCCCXXIII. Quant à l'apoplexie séreuse, elle a pour causes la trop grande abondance, ou la mauvaise qualité des humeurs amassées ou épanchées dans le cerveau où elles produisent une compression sur l'origine des nerfs, &c. On jugera que les soldats n'y sont pas moins sujets qu'a l'autre espéce, si l'on veut se rappeller ce

qui a été dit dans la premiére partie de cet ouvrage. Il y a encore beaucoup d'autres causes d'apoplexie qui sont plus rares parmi les gens de guerre que celles ci-dessus, telles que le reflux d'une humeur quelconque vers le cerveau, l'étranglement spasmodique, par lequel le retour des liqueurs est empêché, &c. &c.

§. CCCCXXIV. Il est rare que cette maladie ne soit pas précédée de quelques signes plus ou moins sensibles, tels que la douleur & la pesanteur de la tête, le vertige, le tintement d'oreilles, la stupeur, &c. & il est certain qu'avec un peu de soin on pourroit prévenir plusieurs attaques. Mais il faut convenir que le soldat en est souvent frappé au moment où on s'y attend le moins, par des causes qui ont leur effet subit & inopiné. Le seul préservatif pour lui, dans les circonstan-

ces où il eſt expoſé à l'action de ces cauſes, conſiſte dans les moyens indiqués dans la premiére partie de cet ouvrage.

§. CCCCXXV. On trouve à l'ouverture de ceux qui ont été frappés de l'apoplexie ſanguine, les vaiſſeaux du cerveau extrêmement engorgés d'un ſang noir & épais, le plexus choroïde gonflé & variqueux, des épanchemens de ſang dans les ventricules, & à la baſe du crâne, &c.

§. CCCCXXVI. A l'ouverture de ceux qui ſont morts d'apoplexie ſéreuſe, on trouve des épanchemens de ſéroſité dans les ventricules du cerveau & à la baſe du crâne; la ſéroſité eſt quelquefois rougeâtre, le cerveau eſt mou, flaſque & affaiſſé, le plexus choroïde pâle, &c.

§. CCCCXXVII. Le pronoſtic de l'une & l'autre eſpéce d'apoplexie, eſt

toujours dangereux : plus le pouls eſt régulier, moins la reſpiration eſt gênée ; moins on a à craindre, & *vice verſâ*. L'abolition générale des ſens & des mouvemens volontaires eſt l'accident le plus grave. La paralyſie univerſelle qui ſuccéde à l'attaque, eſt ordinairement mortelle. Quand les ſymptômes les plus dangereux n'ont pas cédé avant le quatriéme jour de la maladie, il n'y a plus d'eſpoir. Les vomiſſemens ſanguins ou vineux, (qui ont l'odeur de vin, quoique la matiére rendue par le vomiſſement n'en contienne point) ſont mortels. Lorſqu'il s'eſt fait une rupture des vaiſſeaux dans le cerveau, & un très-grand épanchement, ce qu'on reconnoît à l'échymoſe qui ſe forme preſqu'immédiatement après ſur la face & le cou, il n'y a nul eſpoir de guériſon, & les malades périſſent en peu de tems. La fievre qui ſurvient

à l'apoplexie eſt d'une augure favorable ; après le ſeptiéme jour on a tout lieu de ſe flatter que les malades réchapperont.

§. CCCCXXVIII. Il eſt rare qu'il ne reſte pas de paralyſie ; & lorſqu'elle n'eſt pas générale, quelquefois elle eſt ſalutaire. La grande difficulté ou l'impoſſibilité d'avaler, & le peu de ſecours qu'on retire des ſaignées, ſont de très-mauvais augure. Quand les émétiques & les ſtimulans ne font aucun effet, les malades périſſent. On a vu ſouvent cette maladie ſe terminer par un ſaignement de nez, par un flux conſidérable de ſalive. *Hyppocrate* regarde l'apoplexie grave comme mortelle, & celle qui eſt légere, comme difficile à guérir, *apoplexiam vehementem nullo prorſus modo : debilem ægrè curaveris*, aphoriſme 42, ſection 11. L'obſervation a démontré que cet aphoriſme

ſouffre quelques exceptions, quant au premier membre.

§. CCCCXXIX. La cure de l'apoplexie eſt relative à l'eſpéce, & doit être bien différente dans l'une & l'autre. Dans l'apoplexie ſanguine il faut ſaigner promptement & largement du bras & du pied; répéter cette opération tant que les forces du malade & l'état du pouls le permettent. L'arteriotomie propoſée par pluſieurs célébres auteurs, elle pourroit même être très-utile; je ne ſçais pourquoi on n'en fait pas uſage. La ſaignée de la jugulaire eſt très-indiquée auſſi : on la pratique aſſez ſouvent.

§. CCCCXXX. Il faut pourtant avoir attention de ne pas tirer trop de ſang, afin de ne pas diminuer la chaleur & la force néceſſaires pour opérer un dégorgement; de ſorte qu'après deux ou trois ſaignées, il eſt à propos

de ſe tourner du côté des autres moyens.

§. CCCCXXXI. Ainſi quand on a ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux, on doit recourir au tartre ſtibié ; mais il faut l'employer de maniere qu'il ne produiſe pas des ſecouſſes violentes : ce remede en procurant quelques vomiſſemens, dégage les premiéres voies qui ſont preſque toujours farcies de mauvais levains, & il en réſulte un mouvement plus libre dans toutes les fonctions. J'ai fait prendre pluſieurs fois le tartre ſtibié, grain par grain, dans un lavage aſſez conſidérable, & j'en ai obtenu de bons effets. Je crois au reſte que lorſqu'on le donne à très-petite doſe pendant tout le cours de la maladie, il agit non ſeulement comme laxatif, mais auſſi, comme un incifif très-puiſſant.

§. CCCCXXXII. On procure des

revulsions favorables, par l'usage des lavemens stimulans, tels que sont ceux qu'on fait avec le vin émétique, la feuille du tabac, &c. mais l'application des vésicatoires est encore plus efficace. On peut mettre les emplatres successivement, aux jambes, aux cuisses, aux bras, à la nûque, ayant soin d'y attirer de la suppuration. Les sangsues appliquées à l'anus & aux tempes, le cautere actuel, à la plante des pieds, sont aussi des moyens salutaires; mais le dernier ne doit être employé, que lorsque les précédents ne réussissent point. Les ventouses sont trop négligées dans nos contrées, j'en ai vu des effets très-bons. Les Allemands en font beaucoup de cas, & avec juste raison.

§. CCCCXXXIII. Ces différens remédes des Paragraphes CCCCXXX, CCCCXXXI & CCCCXXXII doi-

vent opérer leur effet dans les trois ou quatre premiers jours : car s'il n'y a pas de mieux au bout de ce tems, rien ne peut ſauver les malades. Mais ce mieux arrive encore plus ſûrement, lorſque la fiévre ſe déclare ; & ſi dans ce moment il n'y a ni hémiplegie, ni paralyſie, on peut ſe flatter que l'une ni l'autre n'auront lieu ; ſi même ces accidens ont paru en même-temps que la maladie, ils diminuent ſenſiblement par l'effet de la fiévre. Au reſte, pour l'une & l'autre eſpéce de paralyſie, quand la maladie prend une bonne tournure, les cathatiques, les boiſſons émétiſées & les véſicatoires entretenus long-temps à ſuppuration, ſont les moyens les plus ſalutaires ; & quand ils n'operent pas promptement, on a recours au cautere & au ſéton, on fait prendre des eaux minérales telles que celles de Balaruc, de Vichy, &c. on

expoſe les malades dans un air ſain, &c. &c. L'électricité eſt un moyen reconnu depuis long-temps propre contre la réſolution des nerfs : elle eſt employée en Allemagne par pluſieurs Médecins & ſur-tout par M. *de Haën, à Vienne*, avec un certain ſuccès. Ne pourroit-on pas en faire des épreuves plus multipliées, afin de s'aſſurer plus poſitivement du fait. Un Chanoine de Perpignan (1) a guéri pluſieurs paralytiques par ce moyen. (2) Il eſt vrai ce-

---

(1) M. l'Abbé Sans, Profeſſeur de phyſique expérimentale.

(2) Mais il prétend le modifier d'une maniere particuliere & plus conforme au méchaniſme du corps. Nous attendons avec impatience qu'il nous explique ſa méthode. Quelle heureuſe découverte pour l'humanité ! Voyez une brochure intitulée, guériſon de la paralyſie par l'électricité. A Paris, chez *Cailleau*, 1772.

pendant, que ce Phyſicien avoue que les anciennes réſolutions cédent difficilement à ſon remede ; mais eſt-ce un mal? L'expérience démontre que la plûpart de celles de ce genre qu'on guérit de quelque maniere que ce ſoit, ſont promptement ſuivies d'apoplexies mortelles. La raiſon de ce phénomène eſt ſenſible; mais ce n'eſt pas ici le lieu de la développer.

§. CCCCXXXIV. On doit avoir peu de confiance aux ſternutatoires tels que l'ellebore & l'iris ; aux eaux ſpiritueuſes, telle que celle des Carmes, &c. Les uns & les autres ſont même dans pluſieurs cas, plus nuiſibles qu'ils ne peuvent être favorables ; à moins qu'on ne les employe après l'uſage des ſaignées, & dans le cas de foibleſſe. Il faut mettre les malades dans la poſition la plus avantageuſe pour favoriſer le retour des liqueurs ; on doit avoir

ſoin qu'il n'y ait aucune ligature, aucun vêtement qui puiſſe en gêner le cours; que les malades reſpirent un air libre, &c.

§. CCCCXXXV. L'apoplexie séreuſe exige d'autres précautions : il s'en faut de beaucoup que la ſaignée y ſoit auſſi indiquée; cependant il eſt rare qu'on ne ſoit pas obligée d'en faire une ou deux, & il n'y a que le cas où le pouls eſt très-foible, qui puiſſe en diſpenſer. Il n'en eſt pas de même pour l'émétique, dont on ne doit pas craindre les ſecouſſes, de ſorte qu'on peut le donner à plus forte doſe que dans l'apoplexie ſanguine, & même le répéter. Tous les moyens indiqués au Paragraphe CCCCXXXII seront auſſi employés dans cette derniere eſpece, (il faut toute fois en excepter les ſangſues qui ſont du moins inutiles,) & on y inſiſtera encore davantage que ci-

dessus. Le reste du traitement est le même qu'aux Parag. CCCCXXXIII & CCCCXXXIV. Les eaux spiritueuses & les poudres sternutatoires sont ici plus indiquées. Il faut observer que les gens de guerre attaqués d'apoplexie séreuse exigent des évacuations plus fortes & plus répétées.

§. CCCCXXXVI. Le *carus* ou assoupissement profond différe peu de l'apoplexie légere. Les malades ne reviennent de leur assoupissement que lorsqu'on les agite beaucoup. Alors ils ouvrent les yeux, entendent & répondent, mais ils retombent bien-tôt dans le même état. Le pouls est ordinairement un peu febrile, la face est rouge & les yeux sont à demi-ouverts. Il n'y a point de ronflement ni de sifflement dans la respiration, qui d'ailleurs est plus libre que dans l'apoplexie, mais le carus se change souvent en celle-ci.

§. CCCCXXXVII. Les cauſes de cette maladie ſont les mêmes que celles de l'apoplexie, le pronoſtic en eſt moins fâcheux. La cure doit être relative aux accidens, mais abſolument ſemblable à celle qui eſt décrite aux Paragr. CCCCXXIX & ſuivans.

§. CCCCXXXVIII. Cette eſpéce d'apoplexie eſt plus commune que les deux précédentes, ſur-tout parmi les Soldats. Ils en ſont plutôt attaqués par l'effet des cauſes extérieures que par celui de la pléthore ou de la cacochymie.

§. CCCCXXXIX. La *léthargie* & le *coma vigil* ſont à-peu-près la même maladie. Les malades ſont dans un aſſoupiſſement dont on les tire aiſément, ils entendent même ayant les yeux fermés, répondent à ce qu'on leur dit, & ſe remuent de leur place. Cet état eſt accompagnée de fiévre, de délire, &

de l'oubli des choſes qu'ils viennent de faire ou d'entendre.

§. CCCCXL. Le pouls eſt ordinairement dur & plein. Ces deux maladies ſont aſſez fréquentes, moins dangereuſes que les deux premiéres, & n'en ont pas toutes les ſuites. Cependant la paralyſie de la langue eſt preſque toujours un accident qui s'y joint. Elles ne ſont pas rares parmi les gens de guerre.

§. CCCCXLI. L'yvreſſe, l'indigeſtion & le froid ſont les cauſes principales qui donnent lieu à ces maladies dans les troupes, elles ont outre cela pluſieurs des cauſes du Paragraphe CCCCXXII & CCCCXXIIJ. Elles dégénerent ſouvent, & préſentent alors tous les ſymptômes de l'apoplexie. Elles ſe guériſſent plus facilement que celle-là : la ſaignée y eſt preſque toujours indiquée, mais elle doit y être

plus ménagée. Les moyens des Parag. CCCCXXIX & ſuivans ſont ceux qui doivent y être mis en uſage.

§. CCCCXLII. Le *coma ſomnolent* eſt un aſſoupiſſement ſans fiévre & ſans délire, dans lequel les malades s'éveillent facilement & répondent de même, puis retombent dans leur premier état. Il n'y a point de ronflement, ni de gêne dans la reſpiration, à moins que les malades ne ſoient aux approches de la mort. Ils ont ordinairement la bouche ouverte, & la machoire inférieure relâchée & tombante, le viſage eſt pâle, les yeux ſont fermés, le pouls lent, & les membres relâchés.

§. CCCCXLIII. Cette maladie eſt très-rare, elle n'attaque guères que les vieillards & les hyppochondriaques, elle eſt moins dangereuſe que les autres affections ſoporeuſes, & elle n'exige pas ordinairement des ſecours auſſi puiſſans.

§. CCCCXLIV. On prend ſouvent le carus pour une apoplexie, & le coma vigil pour une léthargie, mais heureuſement les indications ſont à-peu-près les mêmes : au reſte, ces différentes eſpéces doivent être conſidérées ou comme idiopatiques ou comme ſimpatiques. Celles-ci ſont beaucoup plus fréquentes, ainſi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, & il n'y a guères de maladies très-aigues où elles n'aient lieu. Elles exigent un traitement bien différent de celui des idiopatiques, car n'étant que ſymptôme dans la maladie, en traitant celle-ci, l'autre peut ſe paſſer. *Sublatâ cauſâ, tollitur effectus.* On a vu dans le Parag. CCXXXLVII ce qu'il faut en penſer.

§. CCCCXLV. Ce ſont ſur-tout le *coma vigil* & le *ſomnolent* qui ſe rencontrent dans les différentes maladies aigues ; l'apoplexie, le carus & la léthargie

léthargie étant presque toujours idiopatiques.

§. CCCCXLVI. Il me reste maintenant à faire observer ici qu'il ne faut pas se méprendre à quelques affections soporeuses, qui sont accidentelles & passageres, & qui ressemblent fort à celles dont je vient de parler. De ce genre sont celles qui sont causées par l'yvresse, l'usage de l'opium & celui de la fumée de tabac, par l'odeur du charbon, &c. qui se passent le plus souvent en peu de temps. (Il y en a cependant quelques-unes qui deviennent très-funestes.)

§. CCCCXLVII. Il est très-rare que celles qui viennent à la suite de l'yvresse soient mortelles, & il est encore plus rare qu'on ne s'apperçoive pas que l'assoupissement est l'effet de la boisson : si cet accident dure plus long-temps qu'il ne le doit en pareil cas, on est obligé de faire un traitement :

l'eau chaude, l'émétique ſont alors les remédes les plus ſouverains, quelquefois on eſt obligé de recourir à la ſaignée. Celle qui vient de l'opium eſt quelquefois mortelle : les émétiques & les acides ſont les meilleurs moyens qu'on puiſſe mettre en uſage contre cet accident. Les gens de guerre y ſont peu ſujets. J'ai cependant vu un Cavalier qui avoit attenté à ſes jours, en prenant une grande doſe d'opium. Les affections ſoporeuſes qui viennent de la fumée du tabac ne ſont point dangereuſes; mais il n'en eſt pas de même de la vapeur du charbon, qui tue quelquefois. Le grand air, le mouvement, l'émétique, ſont alors les ſecours les mieux indiqués; mais le plus ſouvent ils ſont ou trop tardifs, ou inutiles.

ARTICLE II.

Des coups de Soleil.

§. CCCCXLVIII. CET article m'a paru d'autant plus important, qu'il eſt trop négligé, relativement aux gens de guerre; l'inſolation ou coup de ſoleil eſt une maladie ſouvent auſſi dangereuſe, que fréquente parmi eux.

§. CCCCXLIX. Tout le monde connoît l'action du Soleil ſur les différens corps, en tant qu'il leur communique ſouvent une chaleur extrême, lorſqu'ils ſont expoſés long-tems à l'ardeur de ſes rayons. Mais outre cet effet il en produit encore de plus ſenſibles, & qui ſont quelquefois meurtriers, ſur les corps animés. Dans les pays très-chauds il n'eſt pas rare de voir périr ſubitement des hommes & des animaux frap-

pés par les rayons du soleil ; & pendant l'été, même dans les pays tempérés, ils ont quelquefois cet effet, ou font tomber en *apoplexie*, ou causent la *phrénésie*, qu'on appelle vulgairement *fiévre chaude*.

§. CCCCL. Mais leur effet ordinaire dans un degré moins violent est celui de donner à ceux dont la tête y est exposée, une céphalalgie considérable, une soif ardente & la fiévre. La peau est chaude & très-seche, les yeux rouges & enflammés ne peuvent rester ouverts, ni fermés, sans une douleur insupportable. La paupiere est gonflée & enflammée, le sommeil est agité ; les forces sont opprimées, les urines rouges & enflammées ; la sueur est souvent considérable, il y a des nausées, des anxiétés, des vomissemens, du dégoût, &c. la peau du visage brûlée tombe ensuite en farine.

§. CCCCLI. Enfin dans un dégré plus foible, les rhumes de cerveau & de poitrine, les maux de gorge, des douleurs de tête violens & longs, sont la suite de ces coups de Soleil, qui lorsqu'ils affectent d'autres parties que la tête, y causent de la brûlure, & un sentiment douloureux qui dure quelquefois long-temps.

§. CCCCLII. Il paroît que la véritable cause des accidens qui surviennent par l'action du Soleil, est l'inflammation, le trouble & l'éretisme que produit la chaleur extrême qui agit immédiatement sur le cerveau ou sur les autres parties, comme on peut le voir par l'ouverture des cadavres dont le cerveau ne présente qu'engorgemens, inflammations & épanchemens de sang noir & épais.

§. CCCCLIII. Les gens de guerre y sont d'autant plus exposés, que leur

ſervice les contraint ſouvent, de maniere à ne pouvoir éviter l'ardeur du Soleil, comme dans les marches, & dans les routes d'été, &c. Mais ceux qui étant yvres tombent dans l'aſſoupiſſement, & ceux qui reſtent long-temps, & ſans précaution, couchés dans un lieu chaud & où le Soleil darde ſes rayons, en ſont ſouvent les victimes.

§. CCCCLIV. Cette maladie eſt dangereuſe, & pluſieurs Soldats en périſſent faute de ſecours : les ſuites en ſont longues & laiſſent quelquefois des incommodités pour le reſte de la vie. (Je ne parle que des coups de Soleil ſur la tête, car les autres ſont de peu de conſéquence).

§. CCCCLV. J'ai indiqué dans la premiére partie de cet Ouvrage, les moyens les plus faciles pour ſe garantir de ces accidens, & je ſuis bien convaincu qu'ils auroient rarement

lieu, si on mettoit ces conseils à profit. Détruire un seul genre de maladies dans les armées, c'est rendre un service important, puisqu'on y a tant besoin d'hommes, & que les maladies en emportent tant.

§. CCCCLVI. Les saignées réitérées selon le besoin, les boissons copieuses & raffraichissantes, les lavemens émolliens & tempérans, l'application des topiques raffraichissans sur la tête, & entr'autres l'eau fraîche un peu saturée avec le vinaigre, Le bain, le demi-bain, celui des jambes, l'usage des émulsions tempérantes & calmantes, remplissent toutes les indications. Les bains froids ont quelquefois réussi dans les cas les plus désespérés, quand toutefois on a eu le soin de désemplir les vaisseaux & de calmer auparavant les accidens les plus violens.

§. CCCCLVII. Il y a des coups de Soleil peu violents qui attaquent les gens délicats pendant le printems, lorſqu'ayant paſſé l'hyver très-chaudement, ils ſont frappés des premiers rayons du Soleil. Les Soldats ne ſont point expoſés à cet accident, qui, ſelon M. *Tiſſot*, n'a lieu alors, que parce que les gens dont eſt queſtion ici, ayant les humeurs en mauvaiſe diſpoſition, le Soleil fait ſur leur tête l'effet d'un véſicatoire.

ARTICLE III.

Des Fluxions à la Tête.

§. CCCCLVIII. J'ENTENDS par fluxions à la tête, les différens engorgemens douloureux qui ſe font dans ſes différentes parties. Le coriza ou enchifrènement, la fluxion ſur les dents & ſur les oreilles, l'engorgement des

amygdales & des glandes du col, ſont celles des fluxions qu'on obſerve le plus fréquemmment parmi les gens de guerre.

§. CCCCLIX. Le coriza ou enchifrènement eſt une maladie légere, dont cependant les premiers momens ſont très-douloureux. La membrane intérieure des narines, dite pituitaire ou de *ſchneider* étant en phlogoſe, le mucus qui en ſort ordinairement eſt retenu, & il ſurvient un écoulement aqueux qui incommode continuellement; la tête eſt peſante & douloureuſe, l'éternuement fréquent, les malades ont des tintemens d'oreilles, des petits friſſonnemens & de la fiévre. Mais en deux ou trois jours, tous les accidens diſparoiſſent par le relâchement de la membrane & par un écoulement conſidérable de matieres muqueuſes & épaiſſes. Il faut cependant

observer que la membrane pituitaire n'est pas le seul siége du coryza : les sinus frontaux sont tapissés d'une semblable tunique & communiquent avec l'intérieur des narines, de sorte que les accidens les plus graves du coryza, tels que le violent mal de tête, &c. dépendent au moins autant de la phlogose des sinus ci-dessus, que de celle des narines.

§. CCCCLX. Rarement on a besoin de porter du secours dans cet état, à moins qu'il ne soit accompagné d'accidens violents, comme du vertige & d'une fiévre violente : car alors il y a à craindre que l'inflammation ne gagne les membranes du cerveau. Un peu de régime termine heureusement la maladie ; mais il faut sur-tout empêcher les soldats de s'exposer à l'humidité. Je voudrois qu'on eût l'attention de les dispenser du service, quand *ils* ont

cette incommodité qui est souvent causée par l'humidité des pieds, & par la suppression de l'insensible transpiration.

§. CCCCLXI. Les fluxions sur les dents méritent plus de considération; parce qu'elles excitent des douleurs aussi violentes que longues, qui reviennent facilement : l'odontalgie est le plus ordinairement causée par des dents cariées, par des humeurs rheumatiques & artritiques, par un froid considérable, un air humide ou chargé de vapeurs nuisibles.

§. CCCCLXII. Quand les dents sont gâtées ou cariées, l'air qui frappe sur le nerf y excite une douleur considérable qui se propage sur les gencives, & y produit une phlogose plus ou moins considérable, qui finit le plus souvent par un gonflement extrême & un abscès. Il en est de même pour celles qui

ne ſont point gâtées, lorſque les gencives ſont frappées de l'air froid, humide ou nuiſible.

§. CCCCXLIII. Il faut remarquer que les gens de guerre perdent facilement leurs dents, & ſouffrent beaucoup de douleurs dans les machoires & les gencives, parce qu'ils couchent ſur la terre, & qu'ils ſont expoſés au vent, à la pluye, à l'humidité; mais ſur-tout parce qu'étant accoutumés à ſe couvrir la tête, pendant la nuit, le froid la ſaiſit plus vivement, quand ils ſont dans le cas de l'expoſer aux injures de l'air. Ainſi le grand préſervatif eſt celui que j'ai indiqué dans la premiére partie de cet ouvrage, où j'ai fait entendre qu'il ſeroit à propos & de faire couper les cheveux des Soldats, & de les accoutumer à coucher la tête nue. Je trouve en conſéquence que les perruques propoſées par M. le maréchal

de *Saxe* font plus parantes qu'utiles.

§. CCCCLXIV. On doit diſtinguer dans les douleurs & les fluxions ſur les dents, les différentes cauſes qui les ont produites. Quand la dent eſt cariée, il n'y a pas d'autre moyen que celui de l'arracher, mais pour le faire avec ſuccès, il faut attendre que l'inflammation, la douleur & le gonflement ſoient diſſipés : ſans cette précaution, on riſqueroit de rendre la maladie très-grave. Quand on ne fait pas arracher la dent cariée, l'accident revient facilement, à moins qu'on ne faſſe plomber cette dent, ce qui n'eſt guères pratiquable pour les Soldats.

§. CCCCLXV. Mais les douleurs de dents ſont ſouvent ſi violentes, qu'on eſt obligé d'employer divers remédes. La fiévre & le tranſport exigent la ſaignée ; & pour calmer la rage de la dent, on employe ſucceſſivement,

la teinture anodine, les huiles de gérofle, de canelle, &c. qu'on applique sur le mal. On fait mâcher du tabac, de la racine de piretre, dont les malades sont soulagés pendant quelque temps. Le calme ne vient enfin que lorsque la tumeur des gencives & de la joue se manifeste, parce que ce gonflement inflammatoire engourdit le nerf. Alors pour diminuer la tension & exciter la suppuration, on fait mettre sur la partie une figue grasse cuite dans le lait, & le malade se gargarise avec du lait, ou avec quelque décoction émolliente; on applique des cataplasmes anodins sur la joue, &c.

§. CCCCLXVI. Quant aux fluxions qui viennent des humeurs rheumatiques ou artritiques, &c. elles cedent difficilement dans les premiers tems. On est quelquefois obligé de saigner; le grand flux de salive diminue la dou-

leur & la tenſion ; il y a plus rarement du gonflement à la joue, & on ne vient le plus ſouvent à bout d'appaiſer les violentes douleurs, que par le moyen d'un véſicatoire appliqué à la nuque, ou derriere les oreilles. On doit purger les malades quand la tumeur & le mal ſont diſſipés. Je ne crois pas que dans cette eſpece d'odontalgie, il ſoit prudent d'employer des gargariſmes réſolutifs ou repercuſſifs.

§. CCCCLXVII. Les fluxions ſur les oreilles viennent aux Soldats par les mêmes cauſes que celles des dents. L'inflammation & la douleur ſont quelquefois ſi violentes, que les malades jettent des cris affreux, tombent en phrénéſie & même en apoplexie.

§. CCCCLXVIII. Cette ſorte de fluxion tourne ſouvent en ſuppuration, vers le quatriéme jour de la maladie,

ce qui n'eſt pas ſans danger. Mais le plus communément la douleur & l'engorgement ſe portent ſur les parties extérieures de la tête, où la ſuppuration ſe fait, & alors la maladie ſe termine heureuſement. Il eſt à remarquer que les douleurs & la tenſion occupent d'abord dans la plûpart des malades le front, le ſommet de la tête & les tempes, & qu'enſuite elles ſe réuniſſent dans le conduit extérieur de l'oreille. Dans les premiers temps il y a une pulſation conſidérable dans les arteres temporales, un tintement ſingulier dans les oreilles, & la fiévre eſt quelquefois très-forte.

§. CCCCLXIX. Il faut tenter la réſolution par les ſaignées plus ou moins fréquentes, ſelon la violence de la maladie : & pour calmer les douleurs, on injecte dans l'oreille diverſes liqueurs adouciſſantes, telles que le

lait, les huiles d'amandes douces, de graine de lin, de jusquiame, &c. On applique des cataplasmes émolliens; enfin, on introduit dans l'oreille du coton inbibé dans la teinture anodine: l'usage des narcotiques est souvent indiqué, quoiqu'il faille les donner avec grande précaution aux gens de guerre, sur-tout à l'armée. La diéte délayante, calmante, les bains de jambes sont aussi des secours usités.

§. CCCCLXX. Quand la suppuration s'établit, on s'en apperçoit par un redoublement de douleurs, par la fiévre, & par des pulsations dans la tête beaucoup plus considérables. [Quand l'abscès a percé, le calme revient. S'il est dans l'oreille, il faut la seringuer avec des liqueurs vulnéraires & détersives, telles que les décoctions d'aigremoine & d'aristoloche, l'eau d'orge, &c.

§. CCCCLXXI. L'engorgement des amygdales eſt très-fréquent auſſi parmi les gens de guerre, il provient des mêmes cauſes que ci-deſſus ; mais comme il n'y a qu'une légere phlogoſe, avec un peu de douleur dans la deglutition, cauſée par la lymphe arrêtée dans ſes couloirs, cet accident eſt ordinairement léger. (1) Quand la fiévre & la douleur ſe mêlent de la partie, ſouvent il dégénere en eſquinantie, & devient une maladie grave. Je parlerai ci-après de cette derniere affection. Une ſaignée, quelques gargariſmes émolliens faits avec de l'eau d'orge & du miel, diſſipent facilement cette fluxion. On propoſe, quand il n'y a point de phlogoſe, les gargariſmes faits avec les feuilles de ronce, de pervenche, &c.

---

(1) Il eſt ſouvent accompagné d'enrouement, de toux, & d'enchifrènement.

§. CCCCLXXII. *L'engorgement des glandes du col.* Ce ſont ordinairement les parotides & les maxillaires qui ſont alors affectées. Il eſt rare que leur tumeur, qui eſt d'une nature différente de celles des mêmes glandes dans les maladies aigues & chroniques, ne vienne en même-temps que celle des amygdales. Elles excitent une légere douleur, quand on les touche, & il paroît qu'il y a un commencement de phlogoſe, comme dans les amygdales. Cette phlogoſe & cette tumeur ſont cauſées par l'action du froid ſur les tuyaux excréteurs de ces glandes qui ſe rendent dans la bouche. Il faut avoir ſoin de couvrir & de tenir chaudement les parties affectées. Elles ne tournent point en ſuppuration & cédent aux mêmes moyens que ci-deſſus, ou ſe guériſſent d'elles mêmes.

ARTICLE IV.

De l'Ophthalmie.

§. CCCCLXXIII. L'OPHTHALMIE eſt une inflammation de la tunique conjonctive de l'œil, qui dans les gens de guerre eſt aſſez commune, quelquefois même épidémique. Dans cette maladie les vaiſſeaux qui rampent ſur cette tunique ſont gonflés de ſang, les malades éprouvent plus ou moins d'accidens, ſelon l'inflammation plus ou moins violente; le mouvement de l'œil & des paupieres eſt ſenſible & douloureux, & la ſiévre s'y joint quelquefois.

§. CCCCLXXIV. On diſtingue deux eſpeces d'ophthalmie, l'une ſéche, & l'autre humide. Dans la premiere, qui eſt moins douloureuſe, l'inflamma-

tion eſt plus étendue & ſe communique aux paupieres. Les malades ſoutiennent difficilement la lumiere. Dans la ſeconde l'œil pleure continuellement, & il en découle une humeur âcre ſur la joue, qui y cauſe un ſentiment d'irritation aſſez vive. L'une & l'autre inflammation gagnent quelquefois les autres parties de l'œil, & peuvent endommager cet organe.

§. CCCCLXXV. Les cauſes de cette maladie ſont ou externes ou internes. Celles-ci ſont la pléthore, l'échauffement, un vice particulier dans les liqueurs, qui porte ſon effet ſur l'œil; ainſi l'on voit des ophthalmies vénériennes, dartreuſes, &c. Les cauſes externes ſont la préſence de quelques corps étrangers entre les paupieres & l'œil, l'action du Soleil ſur cet organe; le feu produit le même effet; la pouſſiere qui eſt continuellement ſoufflée

ſur l'œil, le vent, le froid, l'humidité, les coups, &c. &c. Celles qui ſont épidémiques dépendent d'une certaine diſpoſition de l'air qu'on ne connoît pas.

§. CCCCLXXVI. Cette inflammation eſt ordinairement plus dangereuſe, quand elle vient de cauſe interne, celle qui eſt profonde, ou qui dépend d'un vice dans les humeurs, laiſſe quelquefois des traces qui endommagent la vue, tels que des tayes, des hypopions, des cataractes, &c. Celle qui vient de cauſe externe eſt moins nuiſible ; l'épidémique affecte ſouvent la vue. Celle qui eſt ſeche eſt la moins mauvaiſe.

§. CCCCLXXVII. Les gens de guerre ſont ſujets à l'une & l'autre eſpece, produites, ſoit par une cauſe interne, ſoit par une cauſe externe. J'ai vu en 1760, une épidémie d'ophthalmies

régner dans les troupes qui occupoient le pays de Fulde. Quoique les accidens en fussent peu considérables, elle fut difficile à détruire.

§. CCCCLXXVIII. Il ne faut pas se flatter de guérir une ophthalmie vénérienne ou dartreuse, sans employer les remédes anti-vénériens ou anti-dartreux. C'est pourquoi, dans ces cas, on doit se borner à pallier les accidens. Je crois que les saignées sont peu utiles alors, & que même elles sont souvent nuisibles. On peut appliquer un vésicatoire à la nuque, ou derriere les oreilles, pour détourner l'humeur (ces ophthalmies sont ordinairement humides) & mettre des sangsues aux tempes. J'ai vu dans une ophthalmie humorale, l'œil se dégager subitement, pendant une saignée du bras, & survenir à l'endroit de la saignée, une tumeur inflammatoire très-considérable. J'ai vu aussi dans une go-

norrhée, l'écoulement arrêté produire une ophthalmie, qui cessa, lorsque ce même écoulement fut rétabli. D'où l'on peut inférer que la cause étant extrêmement mobile, on pourroit risquer de faire porter l'humeur sur d'autres parties essentielles à la vie, où elle produiroit de grands ravages; si l'on employoit la saignée dans ce cas, comme on a coutume de le faire dans les autres circonstances.

§. CCCCLXXIX. Dans le cas où la poussiere & quelques corps étrangers sont entrés dans l'œil, & ont produit de l'inflammation, on parvient aisément à la guérir, par l'application des cataplasmes émolliens, & en baignant les yeux dans quelque liqueur douce & émolliente, comme dans du lait, &c.

§. CCCCLXXX. Quand l'inflammation est considérable, on est obligé de

de ſaigner plus ou moins, ſur tout lorſque l'ophthalmie vient de cauſe interne, comme de pléthore ou d'échauffement. (Elle eſt ſeche alors, & les vaiſſeaux de l'œil ſont extrêmement gonflés & rouges.) On a ſoin de baigner ſouvent les yeux dans une décoction émolliente, comme celles d'orge & de mauve, ou dans du lait. On couvre les yeux, pour que le jour ne les incommode pas; on fait ſuivre aux malades un régime délayant & adouciſſant; quelquefois on eſt obligé de mettre des ſangſues aux paupieres, pour faire un dégorgement; enfin on applique des véſicatoires derriere les oreilles, ou un ſéton à la nuque, après avoir employé tous les moyens anti-phlogiſtiques. Quand la maladie cede, on met les purgatifs en uſage, ſelon le beſoin.

§. CCCCLXXXI. Je ſçais qu'il n'eſt pas de la ſaine pratique d'appliquer des

émolliens ſur les yeux attaqués d'ophthalmie, parce qu'on prétend que le relâchement qu'ils operent dilate encore les vaiſſeaux de la conjonctive, & les met dans le cas de ſe remplir davantage des globules rouges, qu'ils n'admettent point dans l'état naturel. Cependant cette régle ſouffre des exceptions, & le cas ci-deſſus en eſt une, car les émolliens appaiſent les douleurs très-vives, & d'ailleurs, s'ils diminuent alors le ton des vaiſſeaux, on peut, après le calme, employer des réſolutifs puiſſants qui le rétabliſſent, tels que ceux qui ſont indiqués au Parag. CCCCLXXXIV.

§. CCCCLXXXII. Il y a des ophthalmies cauſées par le relâchement conſidérable des vaiſſeaux de la conjonctive, lorſque l'air humide & malſain agit long-temps ſur les yeux. C'eſt le cas des troupes ſituées dans des lieux marécageux, & celui de l'épidémie que

j'ai vue. Il eſt rare alors que la maladie ne ſoit pas accompagnée de ſymptômes qui annoncent le mauvais état des humeurs. Les yeux ſont rouges & très-gonflés, ils pleurent continuellement, & l'humeur qui en découle eſt âcre. Les douleurs de la tête ſe joignent à celles des yeux; dans l'invaſion, les malades ont quelque mouvement fébrile, la bouche eſt mauvaiſe, il y a du dégoût, des nauſées, & même des vomiſſemens, &c.

§. CCCCLXXXIII. Dans cette eſpéce, les ſaignées ſont peu utiles & même quelquefois elles ſont nuiſibles. Voici le traitement que j'ai ſuivi dans l'épidémie que j'ai vue, & dans pluſieurs autres cas ſemblables.

§. CCCCLXXXIV. La fiévre ou la force du pouls m'ont quelquefois engagé à ordonner la ſaignée; j'ai fait vomir la plûpart des malades, avec quelques grains

de tartre ſtibié; aux uns, j'ai appliqué des véſicatoires derriere les oreilles & à la nuque; aux autres, j'ai été obligé d'établir un ſéton à la nuque; je réitérois des potions purgatives tous les deux ou trois jours, & lorſque les écoulemens étoient bien établis, que l'état des premieres voies me paroiſſoit meilleur, je faiſois appliquer ſur les yeux des cataplaſmes faits avec la mie de pain & l'eau végéto-minérale, ou des compreſſes trempées dans l'eau alumineuſe, ou le vin de thutie. Avec ces moyens, tous mes malades furent guéris dans l'épidémie, plutôt ou plus tard, ſelon l'état meilleur ou plus mauvais des premiéres voyes, & non ſelon la violence de l'ophthalmie, qui n'étoit point du tout relative à cet état.

§. CCCCLXXXV. Dans les cas pareils d'ophthalmies qui ne ſont point

caufées par le mauvais état l'air, ni par celui des premiéres voies, mais qui le font par le relâchement pur & fimple de la texture des membranes de l'œil, on n'a pas befoin d'employer d'autres moyens, que les réfolutifs ci-deffus.

§. CCCCLXXXVI. Dans les cas où c'eft une humeur qui fe porte fur cette partie, on peut employer auffi avec fuccès les remédes ci-deffus; mais pour être fûr de ne pas occafionner une repercuffion nuifible, il faut auparavant appliquer les véficatoires, un feton ou un cautere, & on ne doit rien faire que l'écoulement ne foit bien établi.

ARTICLE V.

De l'Efquinancie.

§. CCCCLXXXVIII. L'ESQUINANCIE, *l'angine* ou mal de gorge, eft une

maladie qui attaque indifféremment le larynx, le pharinx, les amigdales & le voile du palais, & qui y produit diverses lésions, qui sont plus ou moins vives & dangereuses, selon qu'ils gênent plus ou moins la déglution & la respiration, & selon les accidens dont ces lésions sont accompagnées, ou selon la nature de la cause de la maladie.

§. CCCCLXXXVIII. On ne finiroit pas si l'on vouloit faire le détail de toutes les espéces dont les auteurs font mention; mais il faut laisser cette division à ceux qui traitent *ex professo* de cette maladie : je me bornerai à la description des espéces qu'on voit le plus communément attaquer les gens de guerre.

§. CCCCLXXXIX. On distingue dans la pratique quatre sortes d'esquinancie, sçavoir, l'inflammatoire, la catharrale, la gangréneuse & la spas-

modique : cette derniere eſt ordinairement ſympathique, je n'en parlerai pas ici. Parmi les autres, les deux premiéres ſont fréquentes, & la derniere ſouvent épidémique.

§. XD. L'eſquinancie ou angine inflammatoire commence par du friſſon & du tremblement, la fiévre, une douleur de tête conſidérable, & par une rougeur plus ou moins étendue dans toutes les parties de l'arriere-bouche. La reſpiration & la déglutition ſont plus ou moins empêchées, ſelon les parties qui ſont, comme je l'ai dit, enflammées. Ces parties ſont les amygdales, le pharinx, le larynx, le voile du palais, la langue, l'éſophage, &c. qui ſont ou toutes enſemble enflammées, ou dont quelques-unes le ſont ſeulement.

§. XDI. Cette maladie a pour cauſes, l'action d'un air froid qui ſaiſit les parties ci-deſſus, dans un moment où

le corps est en chaleur ou en sueur ; l'usage des boissons âcres & stimulantes ; la pléthore ; la suppression des hémorrhoïdes, & même de la transpiration ; les boissons à la glace, le bain froid, &c.

§. XDII. Il est aisé de comprendre que les gens de guerre doivent y être très-sujets, puisque la plûpart des causes ci-dessus ont une action singuliere sur eux : elle a principalement lieu dans les pays chauds où le jour est brûlant & ou les nuits sont très-fraiches.

§. XDIII. Le prognostic de l'angine inflammatoire est plus ou moins dangereux. Lorsque le larinx & le pharinx sont enflammés en même-temps, la maladie est plus sérieuse. Quand surtout la respiration est très-génée, on doit craindre la suffocation : l'inflammation des amygdales n'est pas exempte de péril, quand ces glandes sont par-

venues à un degré de volume considérable. Au reste, cette maladie fait souvent périr les malades en peu de jours. Elle se termine par résolution, suppuration, squirre ou gangrêne, comme toutes les autres inflammations. La derniere terminaison est plus fréquente dans les gens de guerre, dont les liqueurs sont plus particuliérement disposées à la putridité. Ceux qui l'ont une fois éprouvée, sont plus sujets à la récidive. Le pouls intermittent & foible, la suffocation, l'inflammation de la langue, les convulsions, les anxiétés sont du plus mavais augure. La respiration libre, la déglutition facile, le pouls égal & mollet, sont des signes favorables. La suppuration s'établit ordinairement le quatriéme jour, & les malades dans le moment où l'abscès est prêt à créver, sont quelquefois dans l'état le plus fâcheux. S'ils crachent le pus, tous les

symptômes diminuent, & les malades guérissent très-promptement; mais s'il en entre beaucoup dans la trachée artere, ils sont sur le point d'être suffoqués. Quand l'inflammation se termine par le skirre, les accidens diminuent petit à petit, il reste de la gêne dans la respiration, & sur-tout dans la déglutition. On voit en effet des gens qui ont les amygdales skirreuses, à la suite de l'inflammation de ces glandes, éprouver cette gêne toute leur vie. J'ai connu un Chirurgien Major de Régiment qui avoit un engorgement semblable dans le pharynx, & qui, dans une récidive d'esquinancie, a succombé. Quant à la gangrêne, elle survient plutôt ou plus tard, & elle est sans espoir.

§. XDIV. Le remede le plus souverain dans cette maladie, consiste dans les saignées plus ou moins répétées, selon la violence des accidens, & faites au bras, au pied, à la gorge. Mais je crois

qu'elles ne ſont vraiment utiles, que dans les quatre premiers jours, & que d'ailleurs on en fait ſouvent abus. Car, à moins qu'il n'arrive des accidens très-graves, trois ou quatre ſaignées ſuffiſent, ſur-tout dans les gens de guerre dont on doit ménager le ſang, par les raiſons que j'ai alléguées dans les différens endroits de cet ouvrage.

§. XDV. On doit faire obſerver aux malades la diéte la plus tempérante. Le petit lait, l'eau nitrée, ſont les boiſſons les plus convenables. On donnera beaucoup de lavements émollients & quelquefois des ſtimulants, lorſque l'éretiſme paroîtra trop conſidérable. On pourra auſſi appliquer des ventouſes au col & les ſcarifier. Quant aux véſicatoires qu'on conſeille dans cette maladie, je les crois peu indiqués, & ſouvent nuiſibles.

§. XDVI. Je ne ſuis pas d'avis non

plus de l'usage de l'émétique dans le cas où la suppuration est formée, pour faire percer l'abscès, comme on le conseille souvent. Il me semble qu'il est bien plus sûr de l'ouvrir avec l'instrument inventé à cet effet, & qu'on nomme *pharingotome*. Les vomissemens dans cette circonstance, comme dans celle où l'inflammation est considérable, peuvent à la vérité produire un dégorgement favorable; mais il n'est pas moins vrai que les secousses qu'ils occasionnent peuvent non-seulement augmenter l'inflammation, mais aussi suffoquer les malades.

§. XDVII. Au reste, on met en usage, pour opérer la résolution, plusieurs gargarismes, tels que la décoction de plantain, de pervenche, de roses rouges, &c. l'oxicrat, l'eau alumineuse, &c. mais il faut auparavant avoir bien désempli les vaisseaux. Quand la sup-

puration eſt établie, on ſe tourne du côté des gargariſmes émolliens & déterſifs, tels que l'eau d'orge, de guimauve, le lait, &c. On applique même des cataplaſmes émolliens ſur les parties extérieures, qui ſont, à ce que je penſe, également utiles, avant que le pus ſoit formé.

§. XDVIII. On obſerve que les narcotiques ſont ſouvent nuiſibles dans cette maladie, de ſorte qu'il faut ne les preſcrire, qu'avec les plus grandes précautions. On peut dans les commencemens employer les émulſions anodines, faits avec les amandes douces, les quatre ſemences froides majeures & la ſemence de pavot, en y ajoutant un peu de ſyrop de nymphæa, ou de coquelicot.

§. XDIX. On propoſe dans les cas de ſuffocation, où il n'y a plus d'eſpoir, de faire la *bronchotomie*. Je crois cette

opération non-ſeulement très-praticable, mais encore très-utile. Quelques mauvais ſuccès l'ont fait abandonner; il y a cependant lieu de préſumer que ce fut plutôt le retardement qu'on a mis à la faire, que l'opération elle-même, qui a empêché la réuſſite.

§. D. De toutes les eſpéces d'eſquinancie, celle dont je viens de parler eſt la plus rare parmi les gens de guerre, ou du moins elle eſt rarement exquiſe, c'eſt-à-dire, qu'il y a le plus ſouvent complication d'inflammation & de cacochymie; de ſorte qu'on doit avoir égard au mauvais état des humeurs. C'eſt alors que les évacuations & l'émétique donné en lavage, après les ſaignées, deviennent très-utiles, & qu'on peut appliquer des véſicatoires, parce que l'inflammation eſt toujours moindre dans cette complication, & que lorſque la cauſe humorale eſt enlevée ou

diminuée, on parvient plus aisément à faire dissiper l'inflammation. Je n'ai jamais vû d'angine inflammatoire exquise dans aucun homme de guerre.

§. DI. Soit que l'inflammation se termine par résolution, soit qu'elle tourne en suppuration, lorsque les accidens sont passés & que la fiévre a cessé, il est bon de purger les malades, pour emporter les sucs impurs qui sont contenus dans les premiéres voies, & évacuer les matieres qui par l'effet de la résolution, sont devenues étrangéres.

§. DII. Je ne dois point oublier ici le skirre ou endurcissement dont la cure est en effet difficile, mais non absolument impossible. On le voit quelquefois diminuer ou se dissiper de lui-même, avec le temps. Mais dans les commencemens, l'usage des gargarismes émolliens résolutifs peut produire cet effet. Au reste, souvent c'est à celui des

repercussifs trop violents employés inconsidérément dans les premiers jours de la maladie, qu'on doit attribuer cette espece de terminaison.

§. DIII. La fausse esquinancie, ou l'angine catarrhale est une maladie infiniment moins violente que la précédente. Elle vient aussi à l'occasion du froid, ou de la constitution humide de l'air. Il n'y a que peu ou point de fiévre, l'inflammation ne se forme ordinairement que dans les amygdales, & elle est légere. C'est cette espéce de fluxion dont j'ai parlé à l'article précédent, & à laquelle les soldats sont très-sujets. Elle ne se termine ni par suppuration, ni par endurcissement, mais presque toujours par des crachats épais. Voyez le Paragraphe CCCCLXXI. Cette maladie n'a pas ordinairement besoin de beaucoup de secours.

§. DIV. Il n'en est pas de même de

l'esquinancie gangréneuse qui est très-pernicieuse. Plusieurs auteurs font mention des épidémies qui ont enlevé un nombre considérable de personnes attaquées de cette maladie.

§. DV. L'invasion en est ordinairement obscure, & l'on pourroit dire qu'elle tient fort de la fiévre maligne, tant à cet égard, que par sa marche. Les amygdales & les glandes salivaires commencent par être un peu douloureuses & gonflées. Le pouls est dabord peu ou point fébrile, mais vers le troisiéme ou quatriéme jour, la fiévre augmente, quoique le pouls soit le plus souvent foible & irrégulier. C'est alors qu'on apperçoit des taches brunes & livides, des phlictenes, & quelques endroits noirs dans les glandes amygdales, au voile du palais, enfin dans les différentes parties de l'arriere-bouche. Ensuite ces marques font place à des

aphtes, & a des petits ulceres, dont le bords sont rouges, élevés, en un mot d'une couleur suspecte. Ces espéces d'ulceres se rencontrent outre cela dans l'ésophage, l'estomac, la trachée artere, &c. comme on l'a observé par les sections anatomiques, & ils tombent enfin par lambeaux, que les malades crachent.

§. DVI. Il sort une odeur fetide de la bouche, la langue est fort épaisse, les parotides sont presque toujours gonflées, & la dysenterie, les vomissemens accompagnent le plus souvent cette maladie. Enfin il arrive une grande quantité d'accidens assez semblables à ceux des fiévres malignes. Les malades périssent du cinq au neuf, & quand ils guérissent, la maladie va jusqu'au quarantiéme.

§. DVII. Il paroît par l'invasion, les accidens, la marche & la durée de

cette espéce d'angine, que c'est un genre de fiévre maligne, dont les causes sont à-peu-près les mêmes, que celles des autres malignes. Les ulceres gangréneux qui surviennent en si peu de temps, ne peuvent être causés que par une matiere très-virulente & déletere, qui agit principalement sur les glandes salivaires & sur le conduit alimentaire.

§. DVIII. Le prognostic est très-douteux. Plus la difficulté de respirer & d'avaler est grande, plus il y a de danger; parce que ces symptômes annoncent qu'il y a des ulceres profonds. La couleur noire des taches, & leur grand nombre, le pouls petit & concentré, le flux de ventre dysenterique ou noir, les vomissemens fréquents, sont d'un très-mauvais présage. Les taches tirant sur le rouge, les ulceres petits, éloignés, & qui laissent après la chute de l'escharré, une petite cavité d'un

rouge naturel, le pouls régulier avec une fiévre modérée, ſont d'un bon augure. Les gens d'un tempérammenr foible & les vieillards en guériſſent plus facilement que les adultes & les gens robuſtes.

§. DIX. La terminaiſon mortelle de cette maladie eſt celle d'une putréfaction univerſelle. La plus heureuſe eſt celle qui ſe fait par une légere ſuppuration des ulceres, par quelques évacuations bilieuſes, & par des ſueurs non fétides.

§. DX. La cure de l'angine gangréneuſe ſe rapporte beaucoup à celle des fiévres putrides malignes. Il eſt rare qu'on ſoit obligé de ſaigner, mais quand on a recours à ce reméde, ce ne doit être que dans les commencemens de la maladie. Les émétiques ne peuvent être adminiſtrés qu'avec précaution. Mais en les donnant en grand lavage, ils produi-

ſent de bons effets. Les véſicatoires ne doivent pas être ménagés, les boiſſons acidules ſont les plus convenables ; mais c'eſt ſur-tout l'uſage des antiſeptiques qui réuſſit le mieux, & entre-autres celui du quinquina & du camphre: voyez la cure des fiévres putrides ſimples & malignes.

§. DXI. Pour accélerer la chute des eſcharres, il n'y a rien de mieux que les gargariſmes faits avec l'eau miellée, dans laquelle on met quelques gouttes d'eſprit de vitriol. On propoſe auſſi de faire un liniment avec le miel & l'eſprit de ſel, pour en frotter les parties gangrénées. Il faut cependant ménager l'eſprit de ſel & de vitriol, car une grande doſe cauteriſeroit le gozier. Un prince attaqué de la maladie dont eſt queſtion, fut parfaitement cauteriſé par l'eſprit de vitriol qu'on avoit employé ſans ménagement. Il guérit, & ce qu'il

y a de plus étonnant, c'eſt que le Médecin fut préconiſé pour cette cure.

§. DXI. Je ne dois point oublier ici une eſpéce d'eſquinancie que j'ai ſouvent obſervée dans les gens bilieux, & qui, quoique peu dangereuſe, quand elle eſt bien traitée, pourroit dégénérer en gangrene & produire à-peu-près les mêmes accidens que l'eſquinancie gangréneuſe, ſi on la négligeoit.

§. DXII. Les amygdales ſe gonflent, il s'excite une phlogoſe plus ou moins étendue dans l'arriére-bouche, où il y a de la démangeaiſon & de la douleur; la déglution eſt un peu génée, il y a peu ou point de fiévre. Au bout de vingt-quatre heures on apperçoit pluſieurs aphtes blancs, avec un cercle rouge, qui tombent en deux ou trois jours, ſans changer de couleur, & qui viennent ſucceſſivement; de ſorte que tous les jours il en paroît de nouveaux.

Les vuides que laiſſent ces eſcharres ſont rouges, enflammés & douloureux.

§. DXIII. Cette maladie exige rarement la ſaignée ; cependant lorſque la phlogoſe eſt conſidérable, on ne peut s'en diſpenſer. Les boiſſons aigrelettes & les gargariſmes avec l'eau miellée, à laquelle on ajoute un peu d'eſprit de vitriol, ſont tout ce qu'il y a à faire. La durée de ces aphtes eſt indéterminée. Ils paroiſſent être produits par une bile âcre qui ſe dépoſe ſur les différentes parties de l'arriere-bouche.

Il y a encore un accident familier aux Soldats, (la luette tombée). On employe pour la relever les gargariſmes adſtringens, & le poivre ſur le dos d'une cuillere, qu'on applique ſous cette partie ; cette maladie eſt légere.



CHAPITRE TROISIÉME.

Des Maladies du Thorax.

§. DXIV. LES maladies du thorax auxquelles les gens de guerre ſont ſujets, méritent d'autant plus de conſidération, qu'il en eſt quelques-unes qui ſont d'un genre particulier, qu'on n'obſerve preſque jamais que parmi eux, telles que celles qui ſont putrides. Je ne traiterai dans ce chapitre, que de celles dont ils ſont le plus fréquemment attaqués, comme du catharre, de la pleuréſie, de la péripneumonie & de l'hémoptiſie, dont la plupart ſont le genre de pluſieurs autres affections morbifiques, comme on le verra par la diviſion de la matiere.

ARTICLE PREMIER.

Du Catharre.

§. DXV. Le nom de *catharre* eſt appliqué à pluſieurs maladies, qui diffèrent beaucoup entr'elles : on les diſtingue ordinairement par une épithete qu'on ajoûte, au mot *catharre*, ou par d'autres noms particuliers. Le coriza ou rhume de cerveau, le rhume de poitrine, ſont des catharres : il y a encore deux autres affections connues ſous les noms de catharre humoral & de catharre ſuffoquant. J'ai parlé plus haut du coryza, qui appartient aux maladies de la tête. Je ferai un article particulier du catharre ſuffoquant & de la fauſſe peripneumonie. Il ne me reſte donc à traiter ici que du rhume de poitrine & du catharre humoral.

§. DXVI. Le rhume de poitrine est généralement une maladie de peu de conséquence parmi les gens aisés, & pour ceux qui sont peu exposés aux vicissitudes de l'air; mais il n'en est pas de même des gens de guerre, en qui il a souvent des suites très-dangereuses.

§. DXVII. On reconnoît cette maladie vulgaire à une légere oppression de poitrine, à la toux, l'enrouement, l'éternuement & quelques douleurs vagues. Dans les commencemens il y a quelquefois un peu de fiévre, la toux est seche & incommode; au bout de quelques jours l'expectoration devient facile, & les malades rendent des crachats épais, &c.

§. DXVIII. Souvent la maladie commence par le coryza, & ce n'est que lorsque celui-ci est dissipé, que la toux survient : il arrive communément que les malades ont du dégout & le sommeil

mauvais : sur-tout dans les premiers jours de la maladie. Il paroît que le froid & l'humidité sont les causes ordinaires de ce rhume. La suppression de la transpiration, les boissons froides prises dans un temps où le corps est échauffé, ou en sueur, les pieds mouillés, &c. le produisent facilement.

§. DXIX. Le tissu muqueux qui tapisse les narines & les bronches est subitement saisi, par l'action des causes ci-dessus, d'un resserrement qui empêche l'écoulement continuel du mucus & de la transpiration qui doivent en sortir ; il s'excite une légere phlogose, & la nature par l'effet de la toux & de la petite fiévre qui survient, dispose l'humeur arrêtée à la coction : lorsque celle-ci est faite, l'irritation cesse, les pores ou orifices se relâchent, & l'écoulement des matieres devient libre & facile. L'expecto-

ration termine la maladie en peu de jours, & il survient quelques sueurs pendant la nuit, qui procurent la guérison; quelquefois même il y a des évacuations par les selles.

§. DXX. L'expectoration n'est pas toujours la voie dont la nature se sert pour terminer le rhume; souvent au bout de deux ou trois jours il se fait une crise considérable par les sueurs, & la toux cesse. Cette terminaison est sans contredit la plus favorable; mais elle est devenue la cause fréquente de plusieurs maladies graves, parce que la plûpart des gens du peuple veulent provoquer cette crise par une chaleur excessive & par des boissons ardentes. S'il arrive qu'il y ait une guérison par ce moyen; sur vingt personnes, il y en a au moins dix-neuf qui se trouvent mal d'un secours si imprudent; l'inflammation augmente, la fiévre se met de la partie,

& la toux ne céde à aucun remede.

§. DXXI. On a vu que la cure du rhume de poitrine eſt le plus ſouvent l'œuvre de la nature. Cependant il y a quelquefois des ſecours à adminiſtrer, & toujours des précautions à prendre. Tout régime chaud nuit dans cette maladie. Quand on s'expoſe au froid, on riſque de faire dégénérer le rhume en péripneumonie. Les boiſſons tiédes, délayantes, mucilagineuſes, telles que l'eau de guimauve, la tiſanne des fleurs pectorales, de coquelicot, &c. conviennent parfaitement : il faut avoir ſoin de l'édulcorer avec quelque ſyrop pectoral.

§. DXXIII. On eſt quelquefois obligé par la toux ſeche & âcre, d'inſiſter beaucoup ſur les boiſſons, & de donner aux malades des émulſions anodines, telles que celle qui a été indiquée au Parag. CCCCXCVIII. D'autres-fois les

crachats sont si épais, & l'expectoration est si difficile, qu'on est tenu de donner quelques incisifs, tels que l'ipecacuanha châtié ou le kermès minéral, par quart de grains, de quatre en quatre heures. Jusqu'ici je n'ai parlé que du rhume ordinaire.

§. DXXIV. Mais quand il est négligé, il a des suites souvent fâcheuses, & il se termine ou en maladies chroniques, ou en aigues; telles que la phthysie pulmonaire, la péripneumonie, &c.

§. DXXV. Le catharre humoral, ou, pour mieux dire, la fiévre catharrale est une maladie plus sérieuse que la précédente, dont elle differe par l'intensité des causes. On l'a sans doute dénommée catharre humoral, pour distinguer cette maladie de la péripneumonie ou fluxion de poitrine. On lui donne aussi quelquefois le nom de fluxion sur la

poitrine, mais celui de fiévre catharrhale eſt infiniment plus analogue à l'état de la maladie.

§. DXXVI. La fiévre catharrale commence ſouvent par du friſſon, & elle a les mêmes accidents, mais plus violents que ceux qui ſont décrits aux Paragraphes DXVI & DXVII. La phlogoſe eſt plus grande, la fiévre eſt continue, & elle redouble tous les ſoirs. La reſpiration eſt génée, quelquefois il y a de la douleur au côté, la chaleur eſt conſidérable, l'agitation aſſez grande, & les nuits ſont ordinairement mauvaiſes; l'altération eſt plus ou moins vive, la bouche mauvaiſe, la langue chargée, & ſouvent il y a des nauſées; la toux eſt difficile & douloureuſe.

§. DXXVII. L'expectoration s'établit vers le quatriéme ou cinquiéme jour de la maladie, & les crachats ſont

épais & jaunâtres. Avant ce temps ils ſont uniquement glaireux, & ſortent difficilement. La fiévre ceſſe le onziemé ou quatorziéme jour, & alors les évacuations par les ſelles deviennent bilieuſes. Quelquefois elles commencent à l'être, après l'état de la maladie.

§. DXXVIII. Cette fiévre n'eſt pas exempte de dangers, & elle peut facilement dégénérer en péripneumonie. Les crachats viſqueux & non cuits dans l'état de la maladie ſont de mauvais augure; ceux qui ſont mêlés de ſang annoncent une phlogoſe conſidérable. Mais la fiévre modérée, le pouls régulier, les crachats d'une conſiſtance médiocre & bien cuits, des déjections bilieuſes, & la plupart des fonctions en bon état, ſont un préſage favorable.

§. DXXIX. Il eſt rare qu'on ne ſoit pas obligé de tirer du ſang dans cette

maladie : il n'eſt pas auſſi coèneux, que dans la péripneumonie ; mais il l'eſt aſſez, pour faire craindre les ſuites de l'inflammation ; de ſorte qu'on ſaigne plus ou moins dans les premiers jours, ſelon les forces du malade, ſelon la violence de la fiévre & la difficulté de reſpirer. On doit après cela s'en tenir aux boiſſons pectorales tièdes, & pour faciliter l'expectoration, on donne du loock blanc, (compoſition du Codex de Paris) ou des potions huileuſes faites avec l'huile d'amandes douces & le ſyrop de guimauve. Quand les crachats ſont viſqueux & tenaces, on met ſur quatre onces de potion, un grain de kermès minéral, mais ce n'eſt que lorſque l'inflammation & l'éretiſme ſont diſſipés. Quelquefois on eſt obligé de donner le tartre ſtibié en grand lavage pour évacuer la ſaburre des premieres voies ; & quand la nature des crachats

eſt âcre, on donne avec ſuccès des émulſions anodines & calmantes. Les véſicatoires ſont indiqués, lorſque l'on craint les engorgemens d'humeurs, & ſur-tout quand les ſueurs ne ſe décident point.

§. DXXX. Il faut remarquer ici que cette maladie eſt ſouvent putride & maligne, comme je l'ai vu dans pluſieurs ſoldats, & qu'alors les évacuations doivent être ſoutenues. Il eſt auſſi néceſſaire dans ce cas de varier les moyens indiqués dans les deux premieres ſections de l'article III du premier Chapitre.

§. DXXXI. C'eſt ici le lieu de parler de quelques toux qu'on obſerve communément dans les gens de guerre, telles que la toux ſtomacale, & la convulſive dite, *coqueluche*; celle-ci eſt quelquefois épidémique, & on la croit contagieuſe.

§. DXXXII. La toux ſtomacale ou humide, eſt celle dont le principe eſt dans l'eſtomac, & qui eſt ſuivie de crachats abondans On la diſtingue des autres, en ce qu'elle augmente beaucoup après le repas, & que ſouvent les malades vomiſſent, en même-temps qu'ils touſſent. La langue eſt chargée, la bouche eſt mauvaiſe, & il y a des nauzées : on éprouve un ſentiment de peſanteur & de douleur vers la région du cœur, c'eſt-à-dire, vers le *cardia* ou orifice ſupérieur de l'eſtomac; la grande inſpiration n'occaſionne pas la toux, comme dans les autres rhumes.

§. DXXXIII. On regarde la ſaburre des premiéres voies, les matieres viſqueuſes & alkalines contenues dans l'eſtomac, la cacochymie & la foibleſſe des organes de la digeſtion, comme les cauſes prochaines de cette maladie; ſes cauſes éloignées ſont la grande vo-

racité l'air humide & froid, la transſpiration ſupprimée, le refroidiſſement des pieds, &c. Souvent ces mêmes cauſes ayant agi ſur l'eſtomac & ſur les poumons, il en réſulte une complication, qui fait donner à la maladie le nom de toux pectorale & ſtomacale.

§. DXXXIV. Il ne faut pas croire que le nom de ſtomacale qu'on donne à la toux, ſignifie qu'elle vienne d'autre part, que de la poitrine; mais ſoit que la préſence des matieres impures dans l'eſtomac, irrite les nerfs de ce viſcère, & que par ſympathie l'irritation ſe communique aux poumons; ſoit qu'il paſſe par les voies du chyle une grande quantité de matiere viſqueuſe qui ſe porte ſur la poitrine & irrite les bronches; ſoit enfin que l'une & l'autre cauſe agiſſent en même-temps; il eſt très-ſûr que ce ſont la ſaburre & la foibleſſe des premieres voies qui cauſent cette toux. Au

reste, le traitement & les symptômes de cette maladie n'en laissent aucun doute.

§. DXXXV. Elle est souvent dangereuse, en ce qu'elle conduit au marasme. Sa cure consiste dans les trois indications suivantes. 1°. Dans l'évacuation des sucs nuisibles contenus dans les premieres voies, 2°. dans la division des matieres ténaces qui sont adhérentes aux parois de l'estomac, 3°. dans le retablissment du ton de ce viscere.

§. DXXXVI. On remplit la premiére indication par l'usage d'un émétique & de quelques cathartiques; la seconde par celui de l'ipecacuanha châtié, qu'on donne par quart de grains, de distance à autre, comme de deux a trois ou quatre heures. La troisiéme, par l'usage des amers, tels que le quinquina, le syrop de gentiane, les pillules angéliques, &c.

§. DXXXVII. Le régime sec est ce-

lui qui convient dans cette maladie, & le vin pris à une dose modérée produit de bons effets. Les boissons aqueuses sont nuisibles.

§. DXXXVIII. La toux convulsive, autrement dite *coqueluche*, est celle qui prend par paroxismes ou quintes, pendant lesquels les malades sont sur le point d'étouffer. Elle commence par une petite fiévre, & les efforts de la toux augmentent chaque jour : on ne rend que des matieres visqueuses. Le paroxisme est toujours annoncé par un chatouillement dans le gozier, ou par de la suffocation ; quand il a lieu, les veines se gonflent, les arteres battent fortement, la tête fait beaucoup de mal, les yeux s'avançent hors de l'orbite, les paupieres s'enflent, le visage devient rouge ou livide, & enfin le malade périroit, s'il ne vomissoit ou ne rendoit du sang par les narines, ou par la bouche.

Les convulſions & l'apoplexie peuvent ſurvenir dans ce moment.

§. DXXXIX. On ne connoit pas encore la cauſe de cette maladie. On ſait ſeulement qu'elle eſt épidémique, & l'on ne voit que trop qu'elle eſt produite par une grande irritation. Par l'expoſé, il n'eſt pas difficile de juger combien elle eſt dangereuſe, ſur-tout dans les ſujets plethoriques. On prétend, comme je l'ai déja dit plus haut, qu'elle eſt contagieuſe; peut-être eſt-ce par la même raiſon qu'on regarde auſſi le coryza comme facile à ſe communiquer.

§. DXL. La cure de la coqueluche exige beaucoup de circonſpection. Il faut ſaigner à pluſieurs repriſes les plethoriques, & être très-modéré ſur cette pratique dans les autres ſujets. On doit faire vomir les malades, les purger de deux ou trois jours l'un, leur donner des boiſſons très-mucilagineuſes &

adouciſſantes, du loock, &c. dans les commencemens. Les narcotiques calment les quintes, lorſqu'on les employe après l'uſage réitéré des cathartiques. On regarde les véſicatoires comme un reméde ſouverain : j'en ai vu des effets merveilleux. Au reſte, le quinquina, l'eau de pouillot, les amers, terminent ordinairement la cure.

§. DXLI. Je ne parle ici que de la coqueluche des adultes, que j'ai vue régner parmi les ſoldats, dans les garniſons. Celle des enfans eſt à-peu-près la même, mais elle eſt plus fréquente, & elle exige quelques précautions relatives à l'âge & à l'état de la maladie. Ce n'eſt pasici le lieu d'en faire mention.

ARTICLE II.

De l'inflammation de poitrine.

§. DXLII. QUOIQUE les maladies inflammatoires de poitrine ſoient toujours compliquées dans les gens de guerre, le principe d'inflammation n'en eſt pas moins le caractere eſſentiel, & on ne doit pas le perdre de vue.

§. DXLII. La pleuréſie & la péripneumonie ſont les genres dans les inflammations de poitrine, parce que c'eſt la plevre qui eſt enflammée dans l'une, & le poumon dans l'autre. Chacune de ces maladies eſt d'abord diviſée en celle qui eſt purement inflammatoire, & en celle qui eſt en même-temps humorale & inflammatoire : celle-ci eſt ſubdiviſée en putride, & en putride maligne. La pleuréſie, outre

cela, ſelon les diverſes parties de la plevre qui ſont attaquées, prend différens noms. On la diſtingue auſſi en vraie & en fauſſe, ainſi que la péripneumonie.

§. DXLIV. Je ne m'arrêterai pas à toutes ces diviſions. Mais après avoir traité de la pleuréſie & de la péripneumonie purement inflammatoires, je parlerai d'une maladie qui eſt compoſée de l'une & de l'autre, ſous le nom de pleuropéripneumonie. Je paſſerai enſuite à la deſcription de ces trois ſortes d'inflammations compliquées de putridité & de malignité. La fauſſe pleuréſie fera le ſujet du troiſiéme Article, dans lequel je renfermerai le rhumatiſme aigu, dont elle n'eſt qu'une eſpéce. La fauſſe péripneumonie & le catharre ſuffoquant n'étant point inflammatoires, ils ſeront compris dans un quatriéme Article.

SECTION PREMIERE.

De la pleuréſie & péripneumonie vraies, purement inflammatoires ou exquiſes.

§. DXLV. La pleuréſie, la fiévre pleuretique, ou point de côté, eſt une fiévre continûe aigûe, accompagnée d'une grande difficulté de reſpirer, d'une douleur aigûe dans la poitrine, appellée vulgairement point de côté, d'une toux fréquente, d'efforts violens pour touſſer, d'un pouls très-dur & très-fort.

§. DXLVI. L'invaſion de cette maladie eſt marquée par du froid, du tremblement, de la laſſitude; enſuite la chaleur ſurvient, avec des envies & de la difficulté de touſſer, l'inſpiration eſt fréquente, courte & douloureuſe. A meſure que la maladie avance, le pouls eſt plus fort, fréquent & tendu; le ſang

eſt coëneux & quelquefois on en crache. Les joues ſont très-rouges, il y a beaucoup de chaleur & quelques ſueurs. Vers le déclin, lorſque la maladie tourne bien, il y a de la ſueur, le pouls devient plus mol, l'expectoration eſt facile & copieuſe, la toux eſt plus rare, le point de côté moins douloureux, la reſpiration plus libre. Dans tous les temps, il n'y a point de douleur pendant le ſommeil, quoique la fiévre & la difficulté de reſpirer continuent d'être conſidérables.

§. DXLVII. L'inflammation de la plevre eſt la cauſe prochaine de cette maladie, & comme cette inflammmation ſe forme dans différentes parties de cette membrane, comme dans le *médiaſtin*, la lame qui tapiſſe le *diaphragme*, ou le *péricarde*, ou les *côtes*, on lui a donné différens noms, qui cependant ne déſignent qu'une ſeule & même maladie;

Quoique ladouleur n'occupe pas le même lieu, &qu'il y ait quelques ſymptômes particuliers à chacune; comme le rire ſardonique, le hoquet des nauzées, &c. pour l'inflammation de la plevre qui touche au diaphragme, auquel elle communique ſa maladie, &c.

§. DXLVIII. Cette inflammation eſt cauſée par le reflux ou par la ſuppreſſion de la tranſpiration inſenſible & pulmonaire, ſoit qu'on s'expoſe à un air froid, quand on a chaud & qu'on ſue, ſoit qu'on boive quelque liqueur froide dans ce moment, Souvent c'eſt une diſpoſition plethorique qui y donne lieu, les violentes paſſions de l'ame peuvent la faire naître,

§. DXLIX. Cette maladie attaque plus facilement les adultes d'une conſtitution vigóureuſe; elle eſt plus fréquente pendant l'hyver & le printemps. Mais à dire vrai, la pleuréſie

exquiſe eſt très-rare, ſur-tout parmi les gens de guerre, comme on le verra ci-après.

§. DL. La péripneumonie purement inflammatoire ou exquiſe eſt une fiévre aigûe continue, accompagnée d'une grande difficulté de reſpirer, d'une douleur poignante & peſante à la poitrine; d'une toux incommode, de crachement de ſang ou de matieres ſanguinolentes, & d'un pouls plein, mol & fréquent.

§. DLI. On voit la différence ſenſible qu'il y a entre la pleuréſie ci-deſſus décrite & la péripneumonie, 1°. par le crachement de ſang ou de matieres ſanguinolentes qui ne manque jamais dans celle-ci. 2°. Par le pouls dur de celle-là & le pouls plein & mollet de celle-ci, 3°. par l'eſpece de douleur.

§. DLII. Il y en a encore une plus ſenſible dans le ſiége de ces maladies;

la premiére occupe la plevre, & la seconde, la ſubſtance des poumons. Les cauſes de celle-ci ſont cependant les mêmes que celles de l'autre. Mais la premiere eſt plus rare que la ſeconde.

§. DLIII. A dire le vrai, la pleuropéripneumonie eſt plus commune que les deux autres. M. *Lieutaud* aſſure que parmi une grande quantité d'ouvertures de cadavres, après l'inflammation de poitrine, il n'a trouvé que deux pleuréſies exquiſes & vraies. Dans la pleuropérimneumonie, la plevre & la ſubſtance des poulmons ſont en même-temps enflammées, ce qui ne ſera pas difficile à concevoir, lorſqu'on voudra bien remarquer que la partie de la plevre qui eſt attaquée d'inflammation touche à la ſubſtance du poulmon. Quoi qu'il en ſoit, dans cette derniere eſpéce, (la pléuroperipneumonie) les

ſignes pathognomoniques des deux premiéres ſe trouvent réunis, & le pouls eſt moins dur que dans la pleuréſie, moins mol que dans la péripneumonie.

§. DLIV. Juſqu'ici je n'ai parlé que des ſymptômes pathognomiques de ces maladies, de leurs cauſes & de leur marche générale. Il me reſte maintenant à décrire leurs terminaiſons, leur prognoſtic & leur cure.

§. DLV. Toute pleuréſie, péripneumonie ou pleuropéripneumonie doit ſe terminer par réſolution, le troiſieme ou quatriéme jour, ſinon elle tourne en ſuppuration, skirre ou gangrêne. Quand elle prend la premiére terminaiſon, tous les ſymptômes diminuent ſenſiblement, la fiévre ſe modére, les ſueurs deviennent abondantes, les urines ſont cuites, & la maladie finit le ſept ou onze, auquel temps il ſurvient

ſouvent

ſouvent quelques ſelles bilieuſes, & même plutôt.

§. DLVI. Quand l'inflammation des poulmons ſe tourne en ſuppuration, les accidens continuent le quatre, & la fiévre, ainſi que la difficulté de reſpirer augmentent même, juſqu'à ce que le pus ſoit formé : alors la maladie ne finit au plutôt que le quatorziéme jour, ou elle dégénere en chronique. Si c'eſt dans la pleuréſie : il ſe forme un abſcès qui creve quelquefois dans la capacité & forme un empyeme, où qui fait éminence au dehors; quelquefois le pus eſt reſorbé & craché. Si c'eſt dans la péripneumonie : la vomique peut s'en ſuivre, ou le pus peut être formé dans pluſieurs niches & être craché, ou enfin l'abſcès s'épanche dans la poitrine, ce qui eſt le plus ordinaire.

§. DLVII. Quand l'inflammation ſe

termine par le skirre, ce qui arrive aſſez fréquemment dans la péripneumonie. Les accidens diminuent lentement, la maladie ſe prolonge, il reſte même de la douleur, un peu d'oppreſſion, une fiévre lente, &c. Elle tourne en chronique, en formant le plus ſouvent des tubercules cruds ou ſuppurans. Voyez le cinquiéme Chapitre.

§. DLVIII. La gangréne arrive plus ordinairement dans la pleuréſie & dans la paraphrénéſie, comme on l'obſerve par l'ouverture des cadavres. Quand la maladie prend cette tournure, il ſurvient des anxiétés, le pouls eſt petit, la ſueur froide arrive, le viſage eſt cadavéreux, &c.

§. DLIX. Le prognoſtic de ces maladies eſt toujours douteux. Les gens d'un tempérament athlétique ſuccombent plus facilement que ceux d'une conſtitution foible. Plus la difficulté de reſpirer

eſt grande, plus il y a de danger : les crachats fleuris & les noirs ſont les plus mauvais. Les matieres glaireuſes & teintes d'un ſang rouge peu foncé ſont les meilleures. La ſueur abondante dans les premiers jours eſt plus nuiſible qu'utile ; le délire & le tranſport ſont des ſignes défavorables. Quand la tenſion du bas-ventre ſe joint à la maladie, le péril augmente. Le ſang tiré qui eſt légerement coëneux eſt plus favorable que celui qui l'eſt trop, ou qui eſt très-fleuri. Les ſueurs & la détente qui arrivent le troiſiéme ou le quatriéme jour annoncent la réſolution ; quand les crachats commencent à être moins ſanguins, quand ils ne le ſont plus du tout, ou qu'ils deviennent cuits & épais, on a lieu d'eſpérer cette même terminaiſon. L'état contraire annonce la rupture de vaiſſeaux, la ſuppuration, &c. Quand dans la pleuréſie la douleur

change de place & va se fixer à l'omoplate, c'eſt ſelon *Triller*, un ſigne avantageux; mais quand elle ceſſe tout-à-coup, ſans que les autres accidens diminuent, on doit craindre une métaſtaſe, &c. Voyez pour le skirre & la gangrêne, les Par. DLVII & DLVIII. Au reſte, l'état du pouls eſt la bouſſole du Médecin dans ces maladies : quand ſes rithmes ne répondent point aux accidents, c'eſt toujours un très-mauvais ſigne. Quand il eſt intermittent, ſerré ou foible, on a tout à craindre, &c.

DLX. Le reméde ſouverain dans ce genre de maladies eſt la ſaignée : ce ſont la violence de ſymptômes, la force du pouls & la conſtitution des malades, qui décident de la quantité du ſang qu'on doit tirer, & non la coëne plus ou moins conſidérable, qui ſelon l'auteur ci-deſſus, eſt le ſigne d'une plus grande ou plus légere inflammation. Car l'ex-

périence contredit l'assertion de ce Médecin, soit pour le signe d'inflammation, soit pour la quantité du sang qu'il faut tirer. On voit en effet cette coëne dans plusieurs personnes qui n'ont aucune inflammation ; & dans d'autres qui en sont attaqués, on saigneroit jusqu'à extinction, que cette coëne existeroit toujours.

§. DLXI. Il est rare que quatre ou cinq bonnes saignées ne suffisent pas dans la pleurésie, la péripneumonie ou pleuro-péripneumonie. C'est dans les quatre premiers jours quelles peuvent être utiles, après ce temps, la phlébotomie est peu indiquée, & elle s'oppose le plus souvent à la marche favorable de la nature. Il est cependant certains accidens qui non-seulement exigent une plus grande quantité de saignées, mais encore pour lesquels on réïtere, même après l'état de la maladie, celles du

bras & du pied. La violence de la fiévre, l'étouffement, le délire, le transport, le crachement fréquent d'un sang pur & fleuri, obligent de saigner beaucoup plus dans les premiers jours ; & ces mêmes accidens continués ou renaissants après le quatriéme, exigent encore ce secours, avec les modifications nécessaires, suivant les forces & l'état de la maladie.

§. DLXII. Deux bonnes saignées faites à quatre heures de distance l'une de l'autre, une troisiéme faite le second jour, & la quatriéme le troisiéme, suffisent souvent. Quand le pouls devient plus souple dans la pleurésie, moins fréquent dans la péripneumonie, & qu'il y a de la rémission dans la violence des symptômes, on peut s'en tenir à ce nombre, sinon on continue à en faire plus ou moins.

§. DLXIII. Il est certain que le

trop grand nombre de saignées produit un affaissement considérable, & ôte à la nature les forces qui lui sont nécessaires, soit pour procurer la résolution, soit pour établir la suppuration. La plûpart de ceux à qui l'on a tiré trop de sang, ont des convalescences longues, & il reste souvent des engorgemens, tels que des tubercules, &c. quelquefois la gangrêne survient. Les plus grands praticiens ont toujours observé qu'il falloit être circonspect sur la quantité des saignées dans les maladies inflammatoires.

§. DLXIV. Les délayants mucilagineux sont les antiphlogistiques les plus puissants dans ces maladies, & l'on doit regarder l'hydromel léger comme le meilleur, dans les commencemens; le petit lait, l'eau de guimauve, &c. nitrés sont aussi alors très-bien indiqués. Mais lorsque la résolution est

en train, les tiſannes de coquelicot, de bourrache, de bugloſſe, de chicorée, de ſcabieuſe, &c. la favoriſent encore. Au reſte, on ajoute dans les tiſannes divers ſyrops, tels que celui de pavot rouge, de guimauve, &c.

§. DLXV. On donne ſouvent avec ſuccès quelques émulſions faites avec les amandes douces, la ſemence de graine de lin, la ſemence de pavot & le ſyrop de coquelicot, lorſque l'ardeur de la fiévre eſt très-conſidérable. Quelquefois même on fait prendre aux malades dans ce même cas, & lorſque les douleurs ſont violentes, des émulſions narcotiques, mais il faut être très-circonſpect ſur leur uſage ; car elles diminuent en effet les douleurs, mais elles arrêtent ſouvent l'expectoration.

§. DLXVI. Au reſte, quand la toux eſt difficile & douloureuſe, on donne du loock blanc, des potions huileuſes

préparées avec l'huile d'amandes douces, le ſyrop de guimauve, ou autre. Souvent, lorſque l'inflammation eſt diſſipée, & qu'il reſte quelque engorgement avec de la difficulté dans l'expectoration, on ajoute à ces potions un peu de kermès minéral à la doſe d'un grain ſur quatre onces.

§. DLXVII. Je ne crois pas qu'il ſoit fort utile de faire vomir les malades dans les premiers jours, après une ou deux ſaignées, comme le pratiquent pluſieurs médecins : il eſt vrai que cette ſecouſſe peut quelquefois détruire les engorgemens, mais dans une maladie purement inflammatoire, qui attaque ſur-tout la poitrine, le vomiſſement peut augmenter l'inflammation.

§. DLXVIII. Lorſque la ſuppuration eſt établie, ce qu'on reconnoît aux ſignes décrits au Parag. DLVI, on inſiſte ſur les boiſſons tiédes émollientes,

ſur les potions huileuſes, &c. & lorſqu'on craint l'endurciſſement, on ordonne le kermès, l'oximel ſcillitique, &c. Quand les ſignes de gangrêne paroiſſent, c'en eſt fait du malade.

§. DLXIX. La vomique & l'enpiéme ſont les ſuites de la ſuppuration : le premier dépôt ne s'ouvre quelquefois qu'au bout de quarante jours & plus. Il peut étouffer le malade ſi le pus entre dans la trachée artére; & après l'avoir rendu, il eſt encore à craindre, ou que le ſac qui le contenoit ne ſe rempliſſe de nouveau, ou qu'il ne dégénere en ulcere. Avant ſon ouverture il faut inſiſter ſur les moyens indiqués pour la ſuppuration, Paragr. DLXVIII. Quelquefois on donne au malade un vomitif qui accelere l'évacuation du kiſte. Après qu'il eſt vuidé, il faut faire uſage du lait, des balſamiques toniques, tels que le ſyrop de baume de

tolu, les pillules balſamiques de morton, &c. Quand à l'empyeme; à moins qu'il ne ſe faſſe une réſorption du pus, ce qui conduit ſouvent à la phthiſie, on eſt obligé d'en venir à l'opération.

§. DLXX. Lorſque les crachats ſont ſupprimés dans la péripneumonie, &c. les malades ſont dans le plus grand danger. Cet accident arrive, ſoit qu'il y ait trop d'eretiſme, ſoit que les forces de la nature manquent. Dans le premier cas il faut employer la ſaignée, les boiſſons émollientes & les loocks, même les narcotiques; dans le ſecond, les inciſifs, le kermès, l'oximel, & même les cordiaux ſont indiqués. J'ai quelquefois rappellé l'expectoration, dans ce dernier cas, avec du vin.

§. DLXXI. Quand tous ces moyens ne réuſſiſſent pas, on applique les véſicatoires, qui produiſent ſouvent une

revulſion favorable. Il ſont auſſi indiqués dans les cas où les douleurs ceſſent tout-à-coup, ſans qu'il y ait aucune rémiſſion dans les autres ſymptômes : au reſte, on applique ce topique avec ſuccès ſur l'endroit douloureux, quand le point eſt très-aigu.

§. DLXXII. On propoſe pluſieurs eſpéces de topiques pour calmer les douleurs dans ces maladies, parmi leſquels le baume tranquile, l'onguent d'althea mêlé avec l'huile de laurier, l'huile de lys, &c. ſont les plus uſités. Je ne crois pas qu'on doive avoir grande confiance en ces remédes, même dans la pleuréſie ſimple ; car avant d'arriver juſqu'à la plevre, ils ont pluſieurs parties à pénétrer. Cependant il faut convenir que ceux qui détendent, peuvent procurer de proche en proche un relâchement utile Je préfererois l'uſage d'une veſſie pleine

d'eau tiede ou de lait, appliquée ſur la partie douloureuſe. Le peuple a une très-grande foi en ces topiques ; quand ils ne peuvent nuire, il eſt de la prudence du Médecin de ne pas s'y oppoſer.

§. DLXXIII. Je ne ſçaurois trop recommander qu'on évite dans les maladies inflammatoires de la poitrine, l'uſage des remédes incendiaires, tels que le ſang de bouquetin qui paroît être conſacré à la pleuréſie. J'en ai vu les plus mauvais effets, & il n'y a pas aujourd'hui un ſeul médecin inſtruit qui n'en connoiſſe l'abus.

§. DLXXIV. On doit avertir ici que ſouvent dans la péripneumonie, il reſte des adhérences de la plevre au poumon qui gênent un peu la reſpiration, dans les grandes inſpirations ; que les récidives des maladies inflammatoires de poitrine ſont fréquentes ; &

qu'enfin lorſqu'on ne vit pas d'un régime très-exact, dans la convaleſcence, leurs ſuites ſont ſouvent fâcheuſes.

SECTION II.

Des Pleuréſies, Péripneumonies & Pleuropéripneumonies humorales.

§. DLXXV. Ces maladies ſont plus ordinairement compliquées, ſur-tout parmi les gens de guerre, d'un vice particulier des humeurs, de ſorte qu'elles ſont bilieuſes, putrides ou malignes; quelquefois elles ne ſont que le ſymptôme d'une autre maladie. C'eſt ainſi que les fiévres exanthématiques produiſent un engorgement inflammatoire dans la ſubſtance des poumons & à la plevre.

§. DLXXVI. La pleuréſie putride

commence presque toujours par du frisson & du froid, la fiévre augmente ensuite, les malades sont fort altérés. La chaleur de la peau est très-considérable, ils ont de l'anxiété, du mal à la tête, des nausées, des vomissemens bilieux. Le pouls est fort, dur & fréquent, la fiévre va en augmentant, le visage est très-rouge, la respiration entrecoupée, & le point de côté vague. Les crachats sont très-sanguins pendant les deux ou trois premiers jours; ensuite, ils deviennent jaunâtres ou brunâtres. Le quatriéme ou cinquiéme jour la dureté du pouls diminue, il devient petit, fréquent & serré, les signes de la putridité augmentent, &c. Voyez la premiére section de l'article III du Chapitre premier.

§. DLXXVII. La péripneumonie & la pleuropéripneumonie putrides se reconnoissent par la puanteur de la bou-

che, la langue très-chargée & ſale; la fiévre eſt ordinairement rémittente, ou du moins il y a des redoublemens. Les nauſées, la peſanteur d'eſtomac, la cardialgie, la ſyncope, le vomiſſement bilieux ſurviennent. L'invaſion eſt la même que celle de la précédente. Les crachats ſont d'abord très-ſanguins, enſuite ils ſont plus rouillés, jaunes, bruns ou noirs, la toux eſt plus graſſe que dans la précédente, la douleur ſe fait le plus ſouvent ſentir au côté, & en même tems à la région du ſternum, de ſorte que la premiére eſt très-poignante, la deuxiéme gravative. Le pouls eſt d'abord aſſez fort & un peu dur; la chaleur de la peau eſt ardente. Au bout de quelques jours, les ſignes de putridité augmentent : voyez, comme ci-deſſus, la premiére ſection de l'article III du premier chapitre.

§. DLXXVIII. Quand ces maladies

deviennent malignes, le pouls eſt petit & concentré, à peine y a-t-il de la fiévre, & les malades éprouvent les accidens décrits à la ſection II de l'article ci-deſſus cité. Quand elles ſont l'accident d'une autre maladie, elles n'ont rien de remarquable que les accidens de celle-là, compliqués avec le caractere de l'inflammation de poitrine.

§. DLXXIX. Souvent il y a auſſi complication de vers avec la putridité & la malignité, ce qui n'augmente pas le danger de la maladie, qui eſt toujours par lui-même très-conſidérable.

§. DLXXX. Les pleuréſies, péripneumonies & pleuropéripneumonies putrides & malignes ſont ſouvent épidémiques dans les garniſons & ſurtout dans les armées. On peut voir dans le journal de médecine du mois Septembre 1757, celle qui régna parmi les troupes qui étoient en garniſon

à Valenciennes. J'ai deux obſervations ſur celles qui ont régnées à l'armée, dans la derniere guerre ; la premiere au printemps de 1758, & la deuxieme pendant celui de 1761 à 1762. Je vais les décrire en abrégé, pour faire voir les cauſes différentes qui y donnent lieu.

§. DLXXXI. L'épidémie de 1758 commença au milieu d'Avril. Les troupes étoient en cantonnement depuis environ un mois, dans le pays de Mayence & ſur les bords du Rhin & du Mein. Elles n'avoient point eu de quartiers d'hyver, ayant fait la retraite d'Hanover, pendant laquelle elles avoient beaucoup ſouffert. Les maladies putrides avoient continué de régner depuis la fin de la campagne précédente, juſques très-avant dans l'hyver, comme je l'ai dit au Paragraphe CCCXLIII.

§. DLXXXII. La fiévre se déclaroit par un frisson léger & par un point de côté très-violent, de la pesanteur au sternum, de la difficulté de respirer, des crachats teints de sang. Le pouls étoit d'abord assez fort, plein & un peu dur, la chaleur de la peau étoit considérable, la bouche très-mauvaise & puante, la langue épaisse & chargée, le sang étoit peu coëneux; il y avoit des nauzées, des vomissemens bilieux, souvent verdâtres, les malades rendoient des vers par haut & bas. Le quatriéme jour les crachats étoient assez bilieux, & rarement teints de sang. Quand la maladie se terminoit avantageusement, les signes de putridité continuoient jusqu'au 14 ou 21, mais l'oppression diminuoit, l'expectoration devenoit facile, les crachats s'éclaircissoient & étoient cuits, les déjections du ventre étoient abondantes, bilieuses, &c. la sueur assez copieuse.

§. DLXXXIII. Le plus ſouvent les ſymptômes de malignité arrivoient le 4 ou 5, & la plupart des malades ainſi attaqués périſſoient à ce terme, ou le lendemain, malgré les ſecours les plus prompts & les mieux indiqués.

§. DLXXXIV. L'ouverture des cadavres offrit en divers endroits des poumons pluſieurs dépots ſanieux. Mais ce qu'il y a remarquer, c'eſt que ces viſceres, après avoir enlevé le ſternum & les côtes, ne paroiſſoient aucunement endommagés, & ce n'étoit que par leur Section qu'on pouvoit s'appercevoir des dépôts, qui d'ailleurs étoient peu conſidérables : mais il y avoit des ſinus qui ſerpentoient dans la ſubſtance & ſe communiquoient les uns aux autres, comme des tuyaux d'orgues. Les autres viſceres, à l'exception du bas-ventre, où l'on trouvoit quelques taches violettes, étoient en très-bon état.

§. DLXXXV. J'attribuai cette maladie au germe de putridité qui avoit continué d'agir ſur les troupes, depuis la fin de la campagne précédente; à la miſere quelles avoient éprouvé depuis ce moment, ſoit à la courſe de Zell, ſoit à la retraite d'Hanover; mais ſur-tout à l'humidité qu'elles eſſuyerent dans la derniere expédition, pendant laquelle le temps fut preſque toujours pluvieux, quoique froid; enfin à leur mauvaiſe nourriture, & au débordement auquel elles ſe livrerent. De ſorte que la pleuropéripneumonie qui n'eſt pas rare au printemps, fut compliquée de putridité & de malignité dans des ſujets qui y avoient une grande propenſion.

§. DLXXXVI. Rien n'étoit plus embarraſſant que le traitement de cette maladie : les ſaignées ſoulageoient pour le moment, mais la douleur n'en devenoit que plus aigue enſuite; car j'ai

omis de dire que les malades avoient dans la poitrine un ſentiment de brulure & de déchirement qui leur faiſoit jetter les hauts cris. Les émétiques après une ou deux ſaignées calmoient la violence du mal, mais quelques heures après leur effet, la fiévre, le point & la difficulté de reſpirer ſe renouvelloient. Le pouls étant très-fort alors, on ſaignoit les malades, mais il s'affeſſoit tout-à-coup. Les boiſſons antiputrides, l'eſprit de minderer, la mixture ſaline, les véſicatoires aux jambes & au lieu de la douleur, ne produiſoient aucun effet ; de ſorte que le quatriéme, cinquiéme ou ſixiéme de la maladie, les accidens augmentoient, les ſyncopes devenoient fréquentes, & les malades périſſoient.

§. DLXXXVII. Ceux qui paſſoient ce temps, en réchappoient ordinairement, quoi qu'ayant encore beaucoup

d'accidens. Le régime & le traitement prefcrits à la premiére & deuxiéme fection de l'article III du premier chapitre, mais fur-tout l'ufage des véficatoires, celui du tartre ftibié en lavage & du quinquina vers la fin de la maladie, terminoient la cure.

§. DLXXXVIII. Ceux qu'on n'avoit pas fait vomir dans les commencemens, périffoient toujours du cinq au fix. Ceux qu'on faignoit du pied tomboient dans le délire & le tranfport.

§. DLXXXIX. Il paroît par la violence de la maladie, par fa terminaifon & par l'ouverture des cadavres, que l'humeur morbifique étoit d'une mobilité extrême & d'une virulence très-active & cauftique. Sans doute que le repos & l'inaction dans lefquels on laiffa les troupes dans ce moment, après avoir été très long-temps en

mouvement, augmenterent la putridité cachée & produite par les causes du Par. DLXXXV.

§. DXC. On peut résumer de ce que je viens de dire que la saignée étoit peu utile dans cette maladie; que les émétiques, les antiseptiques étoient très-indiqués, ainsi que les vésicatoires, qui dans quelques sujets produisirent de bons effets; mais ce qu'il y a de plus vrai, c'est que le dépôt paroissoit formé dès le moment de l'invásion, & qu'il n'y eut que ceux en qui l'humeur put être déplacée, ou dont la nature n'étoit pas si corrosive, qui en réchapperent.

§. DXCI. La seconde épidémie régna l'hyver de 1761 à 1762, dans les troupes qui étoient en quartier d'hyver dans le pays de Fulde. La saison étoit humide & froide, & conséquemment propre à produire des péripneumonies.

Le

Les malades qui arrivoient à l'Hôpital de *Fulde*, dont Monsieur *Guilbert*, que j'ai déja cité, étoit le Médecin, avoient le teint pâle & livide, les yeux enfoncés & presqu'éteints; un sentiment de douleur & de pésanteur à l'estomac; des nauzées & des vomissemens de bile verte & porracée; le pouls étoit petit, concentré, peu fréquent; les malades rendoient beaucoup de vers.

§. DXCII. Ils mouroient la plûpart en peu de temps, & l'on trouvoit à l'ouverture des cadavres, entre la plevre & les poumons une concretion limphatique semblable à la coëne du sang; la sérosité du péricarde étoit jaune, comme si l'on avoit délayé un jaune d'œuf dans de l'eau; on y trouvoit des floccons limphatiques, durs & racornis; les poumons suppurans, &c.

§. DXCIII. Cette maladie étoit très-

difficile à guérir, les ſaignées n'y réuſſiſſoient pas; les émétiques, les antiſeptiques étoient les meilleurs moyens: en un mot, la maladie étoit à peu-près la même, que ci-deſſus, &c. &c.

§. DXCIV. On voit, par les détails que je viens de faire, combien les inflammations de poitrine putrides & malignes ſont dangéreuſes, & quel en eſt à-peu-près le traitement. Les ſaignées doivent être ménagées, les émétiques, les cathartiques, les antiſeptiques, & les véſicatoires employés & modifiés à propos, réuſſiſſent le mieux.

§. DXCV. Mais indépendamment du caractere de putridité & de malignité, qu'on apperçoit communément dans ces maladies, il en eſt qui en ont un qui eſt ſimplement bilieux, & je ſuis étonné qu'on confonde cette eſpéce avec les autres, car il y a une grande

différence entre une péripneumonie bilieuſe & une péripneumonie putride.

§. DXCVI. On diſtingue la péripneumonie, la pleuréſie ou pleuropéripneumonie bilieuſe, par les crachats jaunes, rouillés de ſang, par la langue chargée d'une teinte pareille, & le ton de la peau qui eſt jaune. Les malades n'éprouvent point d'accidens différens de ceux qu'on a dans la maladie exquiſe, ſanguine, décrite dans la ſection précédente, à l'exception d'une chaleur plus grande, du délire plus fréquent, & de quelques évacuations par les ſelles.

§. DXCVII. Elle exige des ſaignées, comme celle de la Section premiére, & c'eſt dans celle-là qu'on peut employer avec ſuccès le tartre ſtibié, après qu'on a ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux. Elle eſt moins difficile à guérir que les autres & elle ſe termine comme elles, lorſqu'elle ne

cede point. Mais quand elle prend une bonne tournure, les déjections bilieuses la jugent ordinairement : il est permis d'employer plutôt les cathartiques dans cette maladie, qui, soit dit en passant, dans les autres simples, lorsqu'on les ordonne trop tôt, arrêtent l'expectoration, & font souvent périr les malades : ils rendent du moins la convalescence difficile, quand ils ne causent pas des maux chroniques.

§. DXCVIII. Quant aux accidens pleuritiques & péripneumoniques qui arrivent dans le cours des fiévres exanthematiques, on peut les regarder comme des symptômes d'autant plus nuisibles, qu'ils annoncent que l'humeur morbifique se dépose sur ces parties. Au reste, dans ce cas les vésicatoires sont le remede souverain, quelquefois la saignée du pied.

§. DXCIX. Il en est de même de

ceux qui ſont produits par la repercuſſion des humeurs qui ſe portoient à la peau, comme dartres, gale; par la ſuppreſſion de quelqu'évacuation, comme du flux hémorrhoïdal, d'un ulcere ou cautere ſéchés, qu'il faut tâcher de rappeller promptement par des ſynapiſmes, des véſicatoires & les ſaignées du pied, en même-temps qu'on employe les moyens les plus efficaces pour modérer l'action de ces humeurs ſur les viſceres ou ſur les membranes de la poitrine.

§. DC. Je dois avertir ici que dans la guerre derniere nous avons appliqué ſur les parties douloureuſes, dans toute eſpéce d'inflammation de poitrine, des véſicatoires & des ventouſes avec un ſuccès égal, & que j'en ai quelquefois mis juſqu'à cinq ou ſix de l'un & de l'autre, dans des cas urgens qui ont cédé à ces moyens.

ARTICLE III.

De la fausse Pleurésie & du Rhumatisme aigu.

§. DCI. On distingue le rhumatisme en aigu & en chronique. Je parlerai ici de la premiére espéce, qui est très-fréquente parmi les gens de guerre, parce que je ne pourrois pas traiter de la fausse pleurésie, qui n'est vraiment qu'un rhumatisme aigu, qui attaque les muscles de la respiration, sans faire mention du genre sous lequel elle est comprise; & que d'ailleurs, je serois obligé de décrire dans un autre endroit, ce que je puis renfermer ici dans une seule & même Section.

§. DCII. Le rhumatisme aigu ou chaud est une douleur ordinairement très-violente qui se fait sentir dans dif-

férentes parties du corps, où elle prend différens noms, comme celui de torticolis, lorſque ſon ſiége eſt dans les muſcles du col; celui de fauſſe pleuréſie, lorſqu'elle occupe ceux des côtes, &c.

§. DCIII. Cette maladie a ſon ſiége dans les membranes & dans les enveloppes des muſcles; elle prend par le friſſon & la fiévre, ce qui fait l'unique différence du rhumatiſme aigu avec le chronique, où il n'y a point de fiévre. Les douleurs ne ſurviennent qu'un jour ou deux après l'invaſion de la fiévre, & elles s'étendent quelquefois dans toute l'habitude, ou bien elles ſe portent tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Enfin, il y a ſouvent complication des douleurs arthritiques avec les rhumatiques, dans ce dernier cas: c'eſt ce qu'on appelle *goutte vague*.

§. DCIV. La différence de l'humeur

arthritique avec la rhumatique, paroît dépendre uniquement de l'intensité plus grande de celle-là, & de la propriété qu'elle a d'attaquer principalement les ligamens, tandis que l'autre ne s'empare que des membranes.

§. DCV. Il est très-essentiel de remarquer qu'il y a des douleurs vénériennes & scorbutiques qui imitent les rhumatiques; mais on s'apperçoit aisément de leurs causes, par l'état du malade. D'ailleurs, la fiévre qui précede ou accompagne les douleurs dans le rhumatisme aigu, ne se rencontre point dans celles-là, ce qui les distingue très-facilement de cette maladie.

§. DCVI. Ses causes éloignées dans les soldats, sont la transpiration diminuée ou arrêtée par quelque cause que ce soit, le froid, l'humidité, le régime chaud, l'ivresse habituelle &

l'uſage immodéré des plaiſirs de l'amour, &c.

§. DCVII. Il paroît qu'il s'eſt formé dans les humeurs un heterogene âcre, qui ſe porte principalement ſur les membranes, qui en ſont ſingulierement irritées; & que la nature cherche à expulſer cet heterogene en excitant la fiévre. La mobilité de cette humeur eſt démontrée par la facilité qu'elle a de ſe porter promptement d'un lieu en un autre. La maniere dont elle ſe fixe quelquefois ſur les viſceres, où elle produit des ravages conſidérables, annonce ſon acrimonie.

DCVIII. Le rhumatiſme aigu des extrémités eſt le plus commun : viennent enſuite celui des muſcles du col, dit *torticolis*, enſuite celui des muſcles des lombes, & celui des muſcles du thorax, dit *fauſſe pleuréſie*, celui de la tête, & l'univerſel.

§. DCIV. Quoiqu'en général cette maladie ne ſoit pas très-dangéreuſe, il eſt cependant certain qu'elle peut cauſer la mort, lorſque l'humeur ſe déplace & attaque quelque viſcere eſſentiel; d'un autre côté, on obſerve que la fauſſe pleuréſie entraîne quelquefois l'inflammation de la pleure & des poumons; parce qu'elle gêne tellement la reſpiration, que le cours des liqueurs dans la ſubſtance des poumons doit être retardé, & qu'il peut s'enſuivre des engorgemens inflammatoires.

§. DCX. Auſſi eſt-ce cette eſpéce de rhumatiſme aigu, (la fauſſe pleuréſie) qui exige le traitement le plus exact; car en général ceux des membres ne ſont jamais dangéreux, lorſqu'on ne les irrite pas, & ils ceſſent ſouvent d'eux-mêmes. Il faut pourtant convenir que l'arthritis ou goutte vague n'eſt pas exempte de tout danger.

§. DCXI. Dans les commencemens de la maladie, lorſque la fiévre eſt forte, on doit ſaigner plus ou moins, mais il ne faut pas ſe méprendre à la coëne du ſang, qui eſt à-peu-près la même, que dans les maladies inflammatoires ; car il eſt de fait que ceux à qui on a fait beaucoup de ſaignées, ſouffrent plus long-temps, & deviennent ſujets à des rhumatiſmes chroniques. Au reſte, le ſang qu'on tire dans cette maladie paroît verdâtre en coulant & en tombant dans la palette, ce qui ne ſe voit point dans les maladies inflammatoires. Je ne ſçaurois cependant diſſimuler que dans la fauſſe pleuréſie pluſieurs ſaignées ne ſoient ſouvent très-néceſſaires ; j'en ai fait en deux jours juſqu'à cinq, qui ont calmé les douleurs & ont guéri la maladie.

§. DCXII. L'uſage des boiſſons émollientes, tempérantes & nitrées con-

vient fort dans les premiers temps de la maladie, ainſi que de celui des lavemens de même nature. On propoſe de faire prendre aux malades pour calmer les douleurs, des potions narcotiques, du laudanum liquide, &c. Je crois qu'elles peuvent être quelquefois utiles, mais il eſt certain qu'elles ne font qu'aſſoupir les maux, qui n'en deviennent que plus longs, & plus difficiles à guérir.

§. DCXIII. On propoſe auſſi de faire vomir les malades, ce qui en général produit de bons effets; mais il eſt quelquefois dangéreux de le faire dans la fauſſe pleuréſie, à cauſe des efforts & des ſecouſſes qui peuvent non-ſeulement augmenter les douleurs & la difficulté de reſpirer, mais même rendre la maladie inflammatoire. J'ai cependant adminiſtré l'émétique & l'ipecacuanha dans cette eſpéce de rhuma-

tiſme, avec beaucoup de ſuccès, en prenant ſoin que le remede fut donné de maniere qu'il ne produiſît pas trop d'efforts. L'ipecacuanha à la doſe de vingt grains, avec un grain de tartre ſtibié, forme un vomitif doux qui ne procure que des ſecouſſes légeres. Ce remede eſt d'autant plus indiqué chez les gens de guerre, qu'ils ont preſque tous les premiéres voies farcies de mauvais levains. Si l'on avoit à employer les narcotiques dans cette maladie, il vaudroit mieux les donner après l'uſage d'un vomitif.

§. DCXIV. Dans les douleurs violentes, on peut appliquer ſur la partie affectée des ventouſes, & ſur-tout un véſicatoire, dont j'ai vu ſouvent de merveilleux effets. Mais enfin le bain tiéde eſt le moyen qui m'a paru le plus favorable. Il provoque une détente générale, tempere l'ardeur de la fiévre, diminue

l'acrimonie & les douleurs. Quelquefois au ſortir du bain il ſurvient des ſueurs abondantes qui terminent la maladie. J'ai vu ſurvenir des éruptions à la peau dans ce moment; elles produiſirent le même bien.

§. DCXV. On peut employer auſſi les cataplaſmes émolliens & autres décrits au Paragraphe DLXXII, qui produiſent auſſi de bons effets ; mais les alkalis volatils & fixes appliqués & étendus ſur la partie ſouffrante font encore plus de bien.

§. DCXVI. Comme cette maladie ſe termine ordinairement, & plus favorablement par des ſueurs abondantes, on peut, lorſque le grand éretiſme a ceſſé, faire uſage des boiſſons légerement diaphorétiques, décrites au Paragraphe DLXXIV ; & quand les douleurs ſont calmés vers le 6 ou 7, on employe avec ſuccès les cathar-

tiques doux, qu'on peut répéter plusieurs fois.

§. DCXVII. J'ai vu quelques fausses pleuréfies où il y avoit peu & même point de fiévre, quoique les douleurs fussent très-aigues. C'est dans celles-là qu'il faut ménager les saignées. La fiévre tombe le plus souvent vers le cinq de la maladie, & quelquefois plutôt, avec une diminution sensible dans les accidens; mais il y a des malades qui sentent pendant plus de deux mois un point de côté, dans certaines attitudes, ce qui le gêne beaucoup, &c.

§. DCXVIII. Il ne faut pas confondre avec la fausse pleuréfie & autres rhumatismes aigus, une douleur violente qu'on dit vulgairement être un vent: quoique ce nom soit impropre, il n'est pas moins certain que ce sont les vents qui produisent la douleur, mais elle provient d'une affection sympatique. On

voit tous les jours dans les coliques venteuſes, de ces ſortes de points qui ſe diſſipent avec les vents. Voyez l'Article II de ce Chapitre, Section premiere.

ARTICLE IV.

De la fauſſe Péripneumonie & du catharre ſuffoquant.

§. DCXIX. LA fauſſe péripneumonie eſt une maladie humorale des poumons, dans laquelle on voit pluſieurs ſymptômes de la vraie péripneumonie; mais elle en differe cependant à beaucoup d'égards, & entr'autres par les crachats & par l'état du pouls, &c.

§. DCXX. Dans celle-ci les crachats ſont blanchâtres, viſqueux, écumeux & très-rarement teints de ſang. Le pouls eſt le plus ſouvent irrégulier, &

le friſſon, le froid & la chaleur reviennent de même irréguliérement : la toux & la difficulté d'expectorer ſont conſidérables. Il y a beaucoup d'étouffement, & une douleur obſcure & peſante à la poitrine. La langue eſt chargée, il y a de fréquentes anxiétés, les malades tombent dans l'aſſoupiſſement, & cependant il n'y a point de ſigne de putridité, à moins qu'il ne ſe trouve de la complication.

§. DCXXI. Cette maladie paroît être cauſée par un embarras viſqueux & tenace dans les bronches, qui ſont tellement engluées qu'elles ne peuvent ſe débarraſſer. Il paroît auſſi que la nature eſt opprimée dans ce cas, & que les forces néceſſaires pour l'expectoration manquent preſque totalement.

§. DCXXII. L'humidité, la ſuppreſſion d'écoulement dans les cauteres, ſe-

tons & autres, ſont les cauſes éloignées de cette viſcoſité. Je ne ſerois pas éloigné de comprendre cette maladie dans la claſſe des malignes. En effet, il ſurvient ſouvent des aſſoupiſſemens léthargiques, le viſage devient cadavéreux , &c.

§. DCXXIII. Les gens d'un tempéramment pituiteux y ſont plus ſujets que les autres; il en eſt de même des ſoldats qui ont été très-long-temps expoſés à l'humidité, ils en ſont plus facilement ſurpris.

§. DCXXIV. La fauſſe péripneumonie a la même marche que la vraie, mais ſes terminaiſons ſont différentes.

On ne doit pas ſe flatter d'une réſolution prompte. Si la ſuppuration n'eſt pas fréquente dans cette maladie, la gangrêne y ſurvient ſouvent; de ſorte que l'on peut dire que c'eſt preſqu'entiérement aux ſecours de l'art que la

guériſon eſt due. La terminaiſon la plus heureuſe & qui arrive, quand la maladie prend une tournure favorable, c'eſt l'expectoration : les crachats alors deviennent plus abondants, moins viſqueux & plus cuits.

§. DCXXV. Quand le viſage devient cadavéreux, que les extrémités ſont froides, le pouls petit & concentré, que les crachats ſe ſuppriment, qu'il ſurvient beaucoup de difficulté dans la reſpiration, que l'aſſoupiſſement eſt conſidérable, & que les déjections ſont noires ou ſupprimées, c'en eſt fait du malade. Mais quand les crachats continuent & deviennent moins viſqueux, qu'il y a de l'étoffe dans le pouls & que ſes rithmes ſont réguliers, malgré les autres accidents, on peut eſpérer la guériſon.

§. DCXXVI. Il n'y a guères de maladies qui exigent un plus prompt ſe-

cours que celle-ci : c'eſt pourquoi la plûpart des ſoldats en périſſent, parce qu'il eſt très-ordinaire qu'on paſſe au moins vingt-quatre heures, avant de les ſecourir, & que d'ailleurs la maladie eſt quelquefois trompeuſe.

§. DCXXVIII. J'ai toujours obſervé que la ſaignée étoit pernicieuſe dans cet état, de ſorte que ſans des indications très-preſſantes il ne faut pas même en faire une : l'émétique eſt au contraire le premier reméde qu'on doive employer, enſuite les véſicatoires qu'on applique à la nûque, à la poitrine, aux cuiſſes & aux jambes, ſucceſſivement ou en même-temps, comme je l'ai pratiqué deux fois avec ſuccès. L'oximel ſcillitique dans les boiſſons copieuſes, & le kermès minéral dans les potions huileuſes, diviſent la matiere des crachats, & ſont d'une très-grande utilité, dans tous les cas ou l'expectoration eſt difficile.

§. DCXXVIII. Quand une fois on eſt parvenu à rendre l'humeur moins viſqueuſe & moins tenace, on met les cathartiques en uſage & on les répete ſouvent. Il faut remarquer que les évacuations par les ſelles ſont beaucoup plus favorables que les ſueurs dans cette maladie, ainſi il faut avoir ſoin de tenir le ventre libre par des lavemens émolliens & même purgatifs. Je me ſuis bien trouvé de rendre toutes les boiſſons aiguiſées & laxatives avec le tartre ſtibié. L'oximel ſcillitique remplit les mêmes vues, lorſqu'on en met une once ſur une pinte de boiſſon.

§. DCXXIX. Le catharre ſuffoquant eſt une de ces maladies, qu'on traite plus rarement qu'il n'eſt fréquent d'en voir les ſuites funeſtes; parce qu'elle attaque tout-à-coup, & que les malades ſont quelquefois ſuffoqués, avant avant qu'on ait eu le temps d'avoir du

ſecours. De-là il eſt arrivé, qu'on n'a fait que peu d'obſervations ſur cette maladie, ou qu'on la confondue avec d'autres, telles que l'apoplexie, l'angine convulſive & même la fauſſe péripneumonie.

§. DCXXX. On peut admettre deux eſpéces de catharre ſuffoquant, dont l'une dépend du reſſerrement ſubit du larinx, & l'autre de l'engorgement ſubit des bronches. La premiére eſt l'effet du froid qui ſaiſit ſubitement le larinx dans ceux qui ſont échauffés ou en ſueur, ou celui de quelqu'autre cauſe irritante. La ſeconde, celui de l'adſtriction ſoudaine des tuyaux excréteurs des bronches, par la même cauſe que ci-deſſus, ou par quelques vapeurs nuiſibles, comme celle du charbon de terre, &c.

§. DCXXXI. Dans l'une & l'autre il ſurvient une ſuffocation extrême,

qui eſt ſuivie preſqu'immédiatement après l'invaſion, d'une affection léthargique, apoplectique ou comateuſe, & qui enleve les malades en peu d'heures, ſi on ne leur porte pas un prompt ſecours. Peut-être qu'il ſe fait ſur le champ rupture de vaiſſeaux, & épanchement dans le cerveau, par la difficulté du retour des liqueurs.

§. DCXXXII. Quoi qu'il en ſoit, les gens crapuleux & ceux qui ſont dans la miſere ſont ſujets à cette maladie, qu'il faut attaquer très-promptement. Les vieillards le ſont ſurtout à la derniere eſpece, mais par d'autres cauſes que celles que j'ai indiquées ci-deſſus. Les ſaignées réuſſiſſent, quand la pléthore a lieu; enſuite les émétiques, les véſicatoires, les ſynapiſmes, les ventouſes, les lavemens émétiques ou purgatifs. En un mot, tous les ſtimulans appliqués extérieurement.

§. DCXXXIII. J'ai vu plusieurs de ces catharres, mais j'avoue franchement n'en avoir guéri aucun, & que c'est plutôt même par la relation de ceux qui avoient vu l'invasion de la maladie, que par mes propres lumieres, que je me suis confirmé dans l'idée que c'étoit des catharres suffoquants, puisque j'ai toujours trouvé les malades dans un état apoplectique ou léthargique. Je me persuade qu'on se trompe souvent dans le jugement qu'on porte à cet égard, en prenant pour apoplexie réelle, ce qui est un catharre suffoquant. Mais, à dire vrai, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de différence, quant au danger & quant au traitement.



COROLLAIRE.

COROLLAIRE.

Réflexions sur les maladies décrites dans ce Chapitre, par rapport à l'état & aux positions des gens de guerre.

§. DCXXXIV. J'AI décrit dans ce Chapitre quelques maladies de peu de conséquence, telles que le rhume de poitrine, la toux stomacale & plusieurs espéces de rhumatisme ; parce que je me suis apperçu qu'en général on les traite trop légerement, & qu'elles ont beaucoup de suites funestes, qu'on pourroit, à ce que je pense, prévenir, en prenant quelques soins qui ne sont pas très-difficiles.

§. DCXXXV. 1°. Quant au rhume de poitrine, on sçait combien les soldats y sont exposés dans tous les temps, parce qu'ils n'ont pas les com-

modités néceſſaires pour ſe garantir des injures de l'air, du froid & de l'humidité. Indépendamment des précautions que j'ai indiquées à cet égard dans la premiére partie de cet Ouvrage, & par leſquelles on préviendroit une infinité de maladies, je voudrois que dès qu'on s'apperçoit qu'un ſoldat touſſe, on le fit examiner, & qu'on l'exemptât du ſervice, juſqu'à ce qu'il fut guéri. Le rhume de poitrine eſt un commencement de péripneumonie; ceux qui le négligent ſont dans le cas d'eſſuyer cette derniere maladie, & cela n'eſt que trop fréquent parmi les gens de guerre. Je crois que la ſaignée eſt plus indiquée pour les rhumes d'hyver, que pour ceux des autres ſaiſons; & quoique les ſoldats ſoient dans le cas qu'on épargne leur ſang, par les raiſons que j'ai déduites en pluſieurs endroits, on doit paſſer ſur la régle, relativement au

rhume de poitrine, parce qu'on a trop à craindre l'inflammation. Il seroit bon d'ailleurs de veiller à leur conduite & à leur régime dans cette circonstance, ou quelques-uns se rendent malades par les boissons & l'intempérance, tandis que d'autres dans l'espérance de se guérir, boivent beaucoup de vin & de liqueurs: j'ai vu ce que je viens de rapporter, & je puis assurer que j'ai prévenu par mes soins des suites qui auroient probablement fait périr plusieurs gens qui n'étoient qu'incommodés : c'est donc l'affaire du Chirurgien Major d'un régiment de veiller sur ces sortes d'incommodités, desquelles il doit toujours être instruit. Il seroit absurde de proposer qu'on envoyât un homme enrhumé à l'hôpital, & il seroit souvent très-pernicieux qu'il y fut.

§. DCXXXVI. 2°. La toux stomacale qui est au moins aussi fréquente

parmi les gens de guerre, que la maladie précédente, ne mérite pas moins de considération. Il faudroit en prévenir les suites, en purgeant les soldats qui en sont attaqués, dès qu'on s'en apperçoit. Il est bon d'avertir ici qu'il est rare qu'on ne soit pas obligé de purger au moins une fois l'an la plupart des soldats, parce que celui qui est le plus sain & qui même fait le moins d'excès, se trouve presque toujours dans un état cacochyme, un peu plutôt ou un peu plus tard.

§. DCXXXVII. 3°. Les rhumatismes aigus qui attaquent les membres, quoique causant la fiévre, ne sont pas ordinairement distingués de ceux qui sont chroniques, de sorte que comme la plûpart des Militaires ont de ceux-ci, lorsqu'il en arrive un aigu, à peine y fait-on attention. Cependant, il est de la plus grande conséquence de ne le

pas négliger, puiſque le reflux de l'humeur rhumatique ſur quelque viſcere, peut produire une maladie grave. Je crois qu'il ſeroit plus avantageux de ne pas envoyer non plus à l'hôpital ceux qui ont des rhumatiſmes, & que cette ſorte de traitement devroit être confiée au Chirurgien du Régiment; même au camp, ou peut être principalement dans cette poſition, quoiqu'elle paroiſſe peu favorable : Si la tranſpiration & la ſueur, qui ſont les criſes les plus utiles dans cette maladie, ſont plus difficiles alors, il eſt ordinaire que les urines & les déjections du ventre les ſuppléent.

§. DCXXXVIII. Les maladies inflammatoires de poitrine ſont plus rares pendant l'été, que pendant l'hyver & les autres ſaiſons. Il eſt bien difficile dans les armées de ne point envoyer les malades à l'hôpital. Mais quels dangers n'a-t-on pas à craindre, ſoit

pendant qu'on les y transſporte, ſoit pendant qu'ils y ſont, ou qu'on les conduit de l'ambulance dans un autre hôpital ? Toute réflexion faite, lorſqu'un homme eſt ſurpris d'une véritable inflammation de poitrine, au camp, pendanr l'été, je ne trouverois pas d'inconvénient de l'y traiter, parce qu'alors les criſes ſont plus faciles, que pendant l'hyver. Au reſte, je ſuppoſe qu'on a la commodité de ſuivre ce traitement; mais cette eſpece de maladie ne régne guères pendant l'été. Les inflammations putrides & malignes ſont preſque toutes mortles, comme on l'a vu dans la Section deuxiéme de l'article II de ce Chapitre. Il faudroit tâcher de les prévenir, & ce n'eſt que par les moyens & les précautions que j'ai indiquées dans la plûpart des articles de la premiére partie cet ouvrage, qu'on pourroit y parvenir. On ſçait d'ailleurs

que l'air des hôpitaux dans les armées contribue beaucoup à rendre ces maladies, ainsi que la plûpart des autres aigues, ou très-difficiles à guérir, ou mortelles.

§. DCXXXIX. J'ai traité les unes & les autres inflammations dans les différentes positions des gens de guerre : la situation la plus favorable, est celle du quartier, pendant l'hyver, dans une chambre isolée, sèche & sans feu. J'ai peu de confiance dans la chaleur, & je répete encore ici qu'il seroit à propos de lever les malades, car la chaleur du lit m'a toujours paru plus contraire qu'utile, même dans ces maladies; en cela j'ai *Sydenham* pour appui.

§. DCXL. Quant à la fausse péripneumonie elle est plus rare que les précédentes, & je n'ai pas de réflexions particulieres à faire à son égard, non plus que sur le catharre suffoquant,

qui, quoique plus commun qu'on ne le penſe, parmi les gens de guerre, eſt ſouvent terminé avant qu'on ait pu y porter du ſecours.

ARTICLE V.

De l'Hémoptyſie.

§. DCXLI. L'HÉMOPTYSIE eſt un crachement de ſang provenant de la ſubſtance des poumons. On le diſtingue des autres hémorragies par la bouche, 1°. par le ſang fleuri & écumeux qu'on rend après la toux, 2°. par une chaleur âcre dont les malades ſe plaignent, 3°. par un chatouillement & une peſanteur ſinguliere à la poitrine, 4°. par la difficulté de reſpirer qui eſt ordinaire dans cette maladie.

§. DCXLII. Le ſang ſort des poumons de deux manieres différentes.

Savoir, par tranſudation ou par rupture des vaiſſeaux. Dans le premier cas, les crachats ſont à peine teints; dans le ſecond, il ſort avec tant d'abondance qu'il reſſemble au vomiſſement de ſang. La fiévre n'eſt point un ſymptôme de cette maladie, quoiqu'elle s'y joigne dans certains cas.

§ DCXLIII. Les cauſes de l'hémoptyſie ſont les exercices violents, l'action d'une chaleur extrême, la compreſſion & la gêne de la poitrine, une très-grande plethore, les cris, la colere, les ſuppreſſions d'hémorrhoïdes ou d'autres écoulemens ſanguins, l'âcreté des humeurs & la diſſolution du ſang, les chutes, les coups, &c.

§. DCXLIV. Les jeunes gens & ceux qui ſont maigres ſont plus ſujets à cette maladie; mais il y en a peu qui le ſoient autant que les gens de guerre, ſur leſquels les cauſes ci-deſſus agiſ-

ſent plus fréquemment & plus vivement, comme je l'ai prouvé dans la premiére partie de cet Ouvrage.

§. DCXLV. Le prognoſtic de l'hémoptiſie varie ſelon ſes cauſes, ſa nature & la quantité du ſang qu'on perd. Celle qui dépend des violents exercices eſt ſouvent dangéreuſe parce qu'il ſe fait rupture des vaiſſeaux; quand la pléthore ou la chaleur la produiſent, c'eſt ſouvent un accident léger. Lorſqu'elle vient de la ſuppreſſion de quelque écoulement ſanguin, l'hémorragie ſe diſſipe en le rappellant : celle qui vient par la tranſudation eſt d'autant plus dangéreuſe, qu'elle marque la diſſolution du ſang, la foibleſſe ou le relâchement des vaiſſeaux du poumon; celle où l'on vomit le ſang eſt le plus ſouvent mortelle.

§. DCXLVI. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir l'hemoptyſie ſuivie

d'un crachement de pus & de la fiévre lente. *Post sanguinis sputum, puris sputum.* Il est cependant vrai, que lorsque cette maladie est accidentelle, on en prévient les suites, & qu'on ne s'en ressent jamais après. Mais lorsque le sang est pulmonique, (*a*) comme dans certains sujets qui paroissent construits & constitués pour devenir phtisiques, il y a peu de moyens, pour empêcher qu'il produise tôt ou tard lerosion des vaisseaux pulmonaires, & qu'ensuite la pulmonie arrive.

§. DCXLVII. L'hémoptysie accidentelle étant celle qui arrive aux gens de guerre, & celle qui est la plus susceptible de guérison, elle sera celle dont

(*a*) Ce terme peut être impropre; il est cependant certain qu'il y a des gens dont les liqueurs sont impregnées dès la naissance, d'un vice qu'on peut appeller pulmonique.

je détaillerai la cure. Il n'eſt pas douteux que dans tous les cas de pléthore, de raréfaction ou de ſuppreſſion d'écoulement ordinaire de ſang, la ſaignée ne ſoit le ſouverain reméde. Dans la pléthore qu'on reconnoît au pouls, & par l'état antérieur du malade, on ſaigne davantage que dans l'état de raréfaction; lorſqu'il y a quelque écoulement ſupprimé on ſaigne encore moins, mais on cherche à rappeller l'évacuation par des ſangſues, par des bains tiédes & locaux, par des ventouſes ſcarifiées, &c. Quoi qu'il en ſoit, le nombre & le lieu des ſaignées doivent être ſubordonnés aux accidens & aux cauſes.

§. DCXLVIII. Indépendamment des ſaignées, il faut employer les boiſſons tempérantes, adouciſſantes & rafraichiſſantes, telles que l'eau d'orge, de ris, de g uimauve, les émulſions ano

dines & rafraichiſſantes faites avec les amandes douces, la graine de pavot & le ſyrop de nenuphar. Ce régime convient ſur-tout dans le cas de rarefactions.

§. DCXLIX. Mais lorſqu'après trois ou quatre ſaignées on voit que le crachement de ſang continue, on eſt obligé d'employer des adſtringens, en commençant par les plus légers, tels que les ſucs d'ortie & de pinprenelle, la décoction de plantain, de lierre terreſtre & de pervenche, celle de grande conſoude : enſuite on fait uſage des plus forts, tels que le cachou, le ſang de dragon, la pierre hématite, celle de fougere, les roſes rouges, &c. & quand on n'en obtient rien, & que le ſang ſort avec effort, ou qu'on le vomit, il faut en venir à l'eau alumineuſe, aux pillules d'alun d'*helvetius*,

à l'huile de vitriol (*a*) & à l'eau de *rabel*.

§. DCL. Cependant l'ufage des adftringens a beaucoup d'inconvéniens; car fouvent en arrêtant l'hémorragie, ils caufent un épanchement dans la poitrine qui étouffe les malades, ou qui du moins fe tourne en pus, ce qui conduit infailliblement à la phthifie. C'eft pourquoi il ne faut faire ufage de ces

---

(*a*) Je ne parle pas ici de l'huile concentrée ; d'aileurs on ne met que quelques gouttes de ces adftringens minéraux dans l'eau ou dans une autre liqueur. Ces remédes très-efficaces, lorfqu'ils font employés à propos & par des mains habiles, font meurtriers lorfque l'on en fait abus. C'eft par cette raifon que la liqueur vitriolique qui opere des guérifons de quelques femaines, dans la fuppuration des poumons, ne peut être qu'un moyen de deftruction plus prompte.

remédes, sur-tout des plus forts, que lorsqu'on n'a plus d'autres ressources.

§. DCLI. Les narcotiques produisent quelquefois de très-bons effets dans cette maladie, lorsque la violence de la toux entretient l'hémorrhagie ; mais ils ont l'inconvénient des adstringens, de sorte qu'il faut les ménager. Ceux qu'on employe ordinairement sont le diacode & les pillules de cynoglosse.

§. DCLII. Quant aux remedes externes, on doit y avoir peu de confiance ; cependant tous ceux qui peuvent rallentir le cours des liqueurs, peuvent devenir utiles jusqu'à un certain point. Ainsi les ligatures des extrémités, l'application des compresses trempées dans l'oxicrat froid, sur l'os sacrum, &c. ont la propriété de diminuer l'hémorrhagie.

§. DCLIII. Il est essentiel d'empêcher les malades de parler : sans cela,

on risque de renouveller la sortie du sang. Le lit & le repos le plus parfait sont nécessaires, parce que ce sont les positions les plus convenables pour retarder le cours des liqueurs.

§. DCLIV. Jusqu'ici je n'ai parlé que de l'hémoptysie accidentelle qu'on pourroit nommer *aigue*, pour la distinguer de celle qui dépend d'un vice pulmonique dans le sang, & qui devroit être nommée *chronique*. Celle-ci est rare parmi les soldats, parce qu'on les renvoye, ou qu'on ne les engage pas, lorsqu'ils sont dans cet état.

§. DCLV. Pendant tout le temps de l'hémorrhagie, il est important de tenir les malades à la diette la plus austere; l'eau de poulet ou le bouillon coupé sont la seule nourriture qu'on doive leur permettre.

§. DCLVI. Les malades se trouvent quelquefois mal, & ils ont des foiblesses

dans l'hémoptyſie, ce qui engage les gens qui ſont auprès d'eux, à leur donner du vin ou des cordiaux, qui les raniment en effet, mais l'hémorrhagie renaît ou devient plus forte : de ſorte que cette méthode devient ſouvent mortelle. Dans les cas de foibleſſes, il faut attendre que les malades reviennent d'eux-mêmes, il n'y a que la ſyncope qui puiſſe obliger d'employer les cordiaux & l'uſage des odeurs ſpiritueuſes. Mais quand cette ſyncope arrive, il y a auſſi ſouvent des convulſions, & les malades périſſent.

§. DCLVII. Ce ſeroit ici le lieu de parler de la phthiſie pulmonaire, mais comme elle n'offre rien de particulier dans les gens de guerre, & qu'elle exigeroit de longs détails, je renvoye aux auteurs qui en ont traité. Je dirai cependant quelque choſe des ſuppurations internes dans le cinquiéme Chapitre, tom. V.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Des Maladies de l'Abdomen.

§. DCLVIII. L'INFLAMMATION, les coliques, les flux ſont les principales maladies du ventre, auxquelles les gens de guerre ſont ſujets, & ils le ſont particuliérement auſſi à celles des reins & de la veſſie. Je diviſerai ce Chapitre en quatre Articles, qui traiteront de ces quatre genres de maladies : ſçavoir, de l'inflammation des parties contenues dans l'abdomen, des coliques, des flux de différentes eſpéces qui viennent des viſceres contenus dans cette capacité, & des maladies de la veſſie.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation des parties contenues dans l'Abdomen.

§. DCLIX. COMME il y a plusieurs viscères dans l'abdomen, il peut y avoir aussi plusieurs espéces d'inflammations, telles que celles de l'estomac ou ventricule, celle des intestins, du mezentere, du foie, de la rate, &c. J'indiquerai ici les principales avec leurs signes diagnostiques & prognostiques dans des sections particulieres.

SECTION PREMIERE.

De l'inflammation du ventricule ou Gastritis.

§. DCLX. ON reconnoît l'inflammation du ventricule à la douleur, à l'ar-

deur & à la tenſion de l'épigaſtre, à la ſoif, au vomiſſement & à la fievre très-violente. Cette inflammation eſt générale ou particuliere. L'orifice ſupérieur & le pylore en ſont plus fréquemment le ſiége.

§. DCLXI. Indépendamment des ſymptômes ci-deſſus, il en paroît pluſieurs autres qui dépendent des cauſes & de la nature de l'inflammation. Le pouls eſt plus ou moins régulier, fréquent, ſerré, petit. Il y a des anxiétés, de la gêne dans la reſpiration, un ſentiment de brûlure, de l'inſomnie, du hoquet. On vomit tout ce qu'on avale, & la préſence des matieres quelconques dans ce viſcere, augmente les douleurs, &c.

§. DCLXII. Cette inflammation eſt idiopathique ou ſymptomatique. Ses cauſes procathartiques ou éloignées ſont les coups donnés dans l'épigaſtre,

les plaies, les poisons, les médicamens âcres, la crimonie des humeurs, la grande pléthore, la grande chaleur, le transport d'une humeur morbifique, les évacuations supprimées.

§. DCLXIII. Celle qui est causée par les coups n'est pas rare parmi les gens de guerre, & sur-tout dans les cavaliers, dont les chutes de cheval avec leur cuirasse frappent violemment sur l'épigastre. Mais il faut convenir que l'inflammation dans ce cas n'arrive guères jusqu'à l'estomac; que les douleurs, la fiévre & le vomissement en imposent souvent alors, en faisant prendre l'inflammation des muscles, pour celle du ventricule. Dans celle-là, la tumeur est plus apparente & circonscrite. La partie est plus douloureuse quand on la touche.

§. DCLXIV. L'inflammation qui dépend d'une plaie pénétrante dans

l'estomac n'est pas moins fréquente dans les gens de guerre; le sang qu'on vomit & qu'on rend par les selles, en font aisément reconnoître la cause. Dans ce cas, toute la substance du ventricule est ordinairement enflammée : il y a des hoquets, des anxiétés, des syncopes, les vomissemens sont plus ou moins fréquents, & les boissons sortent souvent par la plaie.

§. DCLXV. Quand elle est causée par des poisons ou par des médicamens âcres, il y a des vomissemens énormes & des efforts continuels pour vomir, les extrémités sont froides, les anxiétés, les convulsions, la soif, la syncope se succédent, le pouls est petit, serré, fréquent, fort dur, en un mot, irrégulier.

§. DCLXVI. L'acrimonie des humeurs excite ordinairement une fiévre plus ou moins considérable, dont l'ef-

fet ſe porte ſur l'orifice de l'eſtomac, qui eſt pourvu de beaucoup de nerfs, & il s'enſuit une inflammation dans cette partie, qu'on reconnoît à la douleur vive qu'on y reſſent, lorſque les boiſſons y paſſent, à la chaleur brûlante & à la ſoif dont les malades ſont dévorés. J'ai vu ſouvent cette inflammation dans la fiévre purement bilieuſe.

§. DCLXVIII. La pléthore & la raréfaction des humeurs font ſouvent leur effet ſur le ventricule, en y excitant de l'inflammation, & il eſt aſſez facile de concevoir qu'un viſcere garni de beaucoup de vaiſſeaux ſanguins, très-ſenſible & très-irritable, ſoit plus ſuſceptible de s'enflammer, lorſqu'il y aura dans les liqueurs un principe phlogiſtique quelconque. Dans ce cas le pouls eſt plus régulier & l'inflammation eſt exquiſe.

§. DCLXVIII. Quant au tranſport

d'une humeur morbifique, telle que des dartres & autres, il y produit les mêmes accidens qu'au Parag. DCLXV.

§. DCLXIX. Les évacuations ſupprimées, tels que le flux hémorrhoïdal, font la même impreſſion qu'au Paragraphe DCLXVII.

§. DCLXX. Le prognoſtic de cette maladie eſt toujours fâcheux ; mais il varie ſelon les cauſes & les accidens. Celle du Parag. DCLXIII eſt la moins dangéreuſe & elle cede facilement. Celles qui ſont cauſées par la pléthore, la raréfaction des liqueurs, les évacuations ſupprimées, & l'acrimonie des humeurs n'ont pas des ſuites auſſi funeſtes, que celles qui viennent des plaies, des poiſons, des médicamens âcres, & du tranſport d'une humeur morbifique.

§. DCLXXI. Cette maladie ſe termine ſouvent par la gangrêne, qui eſt annoncée par la ceſſation de la douleur,

le

le hoquet, le pouls intermittent, le froid des extrémités, le vomiſſement de matieres noires & fétides, &c. On reconnoît qu'elle ſe termine par réſolution, lorſque les accidens ſe calment & que le pouls devient régulier, ſans être trop fort; lorſqu'il y a quelques ſueurs ou quelques évacuations par les ſelles, vers le troiſiéme ou quatriéme jour. Quand il arrive des vomiſſemens de ſang, ſans qu'il y ait de plaie, c'eſt la crevaſſe des vaiſſeaux qui les produit, & alors la maladie eſt le plus ſouvent ſuivie d'un ulcere, qui fait périr le malade. Quand il ſe forme un abſcès, on le reconnoît à une certaine oppreſſion, aux friſſons irréguliers ſuivis de fievre, à une pulſation ſinguliere : la crevaſſe de cet abſcès eſt auſſi ſuivie quelquefois d'ulcere & de phthyſie. Le ſquirre formé ſe reconnoît à une douleur obſcure ou gravative; c'eſt principalement au

pylore qu'il se rencontre alors ; les malades ont des vomissemens que rien ne peut arrêter, & les alimens sont presque toujours rejettés. L'inflammation du pylore est moins à craindre que celle de l'orifice supérieur.

§. DCLXXII. On trouve à l'ouverture des cadavres le ventricule gangréné, il y a des taches noires & des phlicnes éparses ça & là, des exulcérations, &c. Le pylore est souvent plus épais, & son ouverture rétrecie, &c.

§. DCLXXIII. La cure de cette maladie doit varier comme le pronostic. Celle qui est purement inflammatoire, ou qui survient à l'occasion de la suppression des écoulemens sanguins, exige un traitement antiphlogistique, & une grande quantité de saignées; il en est de même de celle qui est causée par une plaie au ventricule. Dans le premier cas on doit saigner de quatre en

quatre heures, pendant les deux ou trois premiers jours, jusqu'au nombre de sept ou huit saignées, & même plus, si les forces du malade le permettent, & si les accidens continuent. Dans le second, on peut augmenter le nombre des saignées, parce que le cas est très-urgent, & que la gangrêne survient facilement.

§. DCLXXIV. On ne doit alors donner aux malades que de l'eau de poulet, pour nourriture & pour boisson : dans le premier cas il est bon de les nitrer. Au reste, on est quelquefois obligé de donner des remédes tempérans, du nombre desquels sont les émulsions anodines. J'ai presque toujours vu que les narcotiques ne réussissoient pas, & que même la gangrêne suivoit de près leur usage.

§. DCLXXV. Dans le cas de poison, il faut moins saigner, mais on doit met-

tre en uſage les boiſſons copieuſes & tempérantes. L'eau de poulet, d'orge, de guimauve, le petit lait, &c. nitrés, ſont les meilleurs moyens. Le lait eſt ſouvent indiqué dans le cas de poiſon; mais il faut prendre garde que je conſidere ici la phlogoſe qui en eſt l'effet, & que le lait n'y réuſſiroit pas. Les huiles ne conviennent pas non plus dans cet état, parce que la chaleur & l'irritation du ventricule font rancir les huiles qui alors deviennent cauſtiques. Les lavemens émolliens ſont très-utiles dans cette circonſtance, & il faut en donner beaucoup.

§. DCLXXVI. Dans les cas d'acrimonie des humeurs on doit auſſi être plus réſervé ſur les ſaignées, & ſuivre le régime ci-deſſus. Lorſque c'eſt la préſence de la bile ou des matieres putrides qui cauſe la phlogoſe, les boiſſons acidules, telles que la limonade,

l'orangeade, &c. ſont principalement indiquées.

§. DCLXXVII. Lorſqu'on peut ſoupçonner que la ſuppreſſion d'un écoulement ordinaire & habituel a cauſé cette maladie, outre les ſaignées qu'on réitere plus ou moins, il faut tâcher, s'il eſt poſſible, de rappeller l'ancienne évacuation : or, dans les hommes de guerre on ne connoît de ces ſortes d'évacuations que par le nez ou par les hémorrhoïdes, & l'on ne peut guères rappeller que la derniere, par l'application des ſangſues. Au reſte, les ventouſes ſcarifiées réuſſiſſent très-bien dans ces circonſtances.

§. DCLXXVIII. Lorſqu'elle eſt cauſée par le reflux de quelque humeur, les ſynapiſmes, les véſicatoires, les cautéres, les ſétons, &c. ſont les moyens héroïques, & la ſaignée doit être ménagée.

§. DCLXXIX. Quant à la fausse inflammation du ventricule, ou faux *gastritis*, décrit au Parac. DCLXIII, les saignées seules, les boissons copieuses & le repos, suffisent pour la guérir.

§. DCLXXX. Les anxiétés, la syncope, le hoquet, les convulsions, les vomissemens noirs, & autres accidens qui surviennent au *gastritis* exquis sont les signes les moins équivoques de la gangrêne, & il n'y a aucun moyen qui puisse empêcher les malades de mourir. Mais ces mêmes accidens qui accompagnent la maladie, quand elle provient de poisons, de médicamens âcres, &c. peuvent se dissiper par les moyens que j'ai indiqués. Je ne connois point de cas où l'on puisse employer les cordiaux d'une maniere utile, dans l'inflammation du ventricule : ils peuvent quelquefois retarder la mort.

§. DCLXXXI. Quand la ſuppuration s'établit, la maladie dégénere en chronique, & alors on employe les vulnéraires déterſifs & balſamiques, la diete lactée, &c. lorſque la maladie ſe termine par réſolution, il faut attendre, pour purger, qu'il n'y ait plus de ſenſibilité dans le viſcere, & alors on doit employer les médicamens les plus doux. Le *gaſtritis* bilieux exige plus de purgatifs que les autres, à la fin de la maladie.

§. DCLXXXII. Je dois faire remarquer ici que ſouvent les gens peu inſtruits, trompés par les vomiſſemens fréquents, peuvent faire périr les malades en peu de temps, s'ils donnent de l'émétique. J'ai vu une malade dans ce cas, qui avoit pris pendant trois jours de ſuite quatre grains de tartre ſtibié adminiſtrés par un Chirurgien connu, qui auroit mérité d'être puni ſévérement.

SECTION II.

De l'inflammation des boyaux enteritis, *& de celle du mézentere*, mezenteritis.

§. DCLXXXIII. La premiére inflammation ſe reconnoît à la tenſion douloureuſe & à l'élévation des parties du ventre auxquelles répondent les inteſtins, & entr'autres vers le nombril; au meteoriſme du ventre, à la fiévre aigue, au vomiſſement, auxquelles ſe joignent la plupart des ſymptômes décrits dans la Section précédente, le flux dyſſenterique, la paſſion iliaque, &c.

§. DCLXXXIV. La peſanteur & la douleur du côté des lombes, avec la fiévre; le vomiſſement & une certaine douleur ſur toute la région du ventre, annoncent l'inflammation du mézentere.

§. DCXLXXXV. Les cauſes de l'in-

flammation des boyaux ſont à-peu-près les mêmes que celles du *gaſtritis*, mais on la diſtingue en celle des inteſtins grêles, & en celle des gros inteſtins, par rapport au danger; les premiers étant infiniment plus ſenſibles & plus difficiles à guérir. Celle du mézentere eſt moins fréquente, & a elle pour cauſe ordinaire un engorgement de liqueurs formé par l'action des matieres âcres qui paſſent dans les replis de cet organe ſi eſſentiel à la vie.

§. DCLXXXVI. Les terminaiſons de l'inflammation des inteſtins ſont auſſi les mêmes que celles du *gaſtritis*. La réſolution, l'abſcès, l'ulcere, le skirre & la gangrêne. La premiere & la derniere ſont les plus fréquentes : l'abſcès & l'ulcere le plus ſouvent incurables. Le skirre gênant & dégénérant en carcinome.

§. DCLXXXVII. S'il ſe forme un

abſcès, & qu'il s'ouvre dans le baſſin, c'en eſt fait du malade, à moins qu'il ne ſe faſſe un réſorbtion du pus, ce qu'il ne faut pas eſpérer, parce que la nature fait difficilement de ces eſpéces de miracles. Quant au mézentere, ſon inflammation ſe termine le plus ordinairement par endurciſſement, enſuite par réſolution, ſuppuration & gangrêne.

§. DCLXXXVIII. Les anxiétés, le pouls irrégulier & intermittent, petit & concentré, le flux de ſang, la paſſion iliaque, les vomiſſemens fréquents, la tenſion extrême du ventre & la douleur violente, les extrémités froides, ſont les ſymptômes les plus fâcheux de l'inflammation des boyaux. Lorſque les accidens ne ſont pas diminués au quatriéme jour, on doit craindre la ſuppuration ou la gangrêne. L'indice de la premiére de ces termi-

naiſons eſt une pulſation accompagnée de friſſons irréguliers. Le pouls intermittent, les ſymptômes graves énoncés au commencement de ce Paragraphe, ſont les indices de la gangrêne.

§. DCLXXXIX. On trouve à l'ouverture des cadavres les mêmes choſes à-peu près que dans l'eſtomac. Voyez le Paragraphe DCLXXII. Quelques adhérences, des tumeurs au colon, les inteſtins rétrécis, du pus épanché dans la capacité, de la gangrêne en pluſieurs endroits, des ulceres, &c. Quant au mézentere on le trouve engorgé, ſquireux, ulcéré, ou abſcedé, &c.

§. DCXC. La cure de l'inflammation des inteſtins conſiſte principalement dans un régime antiphlogiſtique, dans les ſaignées, les lavemens émolliens & fréquents, les linimens & cataplaſmes adouciſſants : ce ſont les forces du malade & du pouls, l'état de la

maladie, qui décident ſur la maniere d'employer ces différens moyens. L'inflammation du mézentere exige moins de ſaignées. Les lavemens ſont plus utiles dans celle des gros inteſtins, &c.

§. DCXCI. Le traitement eſt à peu-près le même que celui du *gaſtritis*, on doit ſuivre les mêmes précautions que j'ai indiquées pour cette maladie : voyez la Section précédente.

§. DCXCII. Il faut bien diſtinguer l'inflammation des inteſtins, de la paſſion iliaque & autres maladies ſemblables, qui quelquefois ſont les ſymptômes de celle-ci, & qui ſont ſouvent inflammatoires elles-mêmes. Quand elles ſont les maladies eſſentielles, leurs accidens paroiſſent d'abord; & quand elles ne ſont que des acceſſoires ou ſymptômes, dans l'inflammation des inteſtins, elles ſurviennent après l'invaſion de celle-ci.

§. DCXCIII. Cette diſtinction eſt d'autant plus importante, que le traitement eſt différent dans ces deux cas. La paſſion iliaque comme accident dans l'inflammation des inteſtins, eſt un ſymptôme preſque toujours mortel; mais quand cette paſſion eſt la maladie primitive, & quelle eſt inflammatoire, il eſt ſûr que la ſaignée réitérée la fait quelquefois diſſiper. Il en eſt de même du flux dyſſenterique, qui, comme maladie eſſentielle ſe guérit ſouvent avec peu de ſaignées, & par le moyen des vomitifs plus ou moins réïtérés; & qui comme accident dans la maladie dont eſt ici queſtion, non-ſeulement eſt préjudiciable, mais même n'admet pas les émétiques.

§. DCXCIV. Un plus long détail deviendroit inutile. Il ſuffira de dire ici que les inflammations de l'eſtomac & des inteſtins dans les gens de guerre

ſont rarement exquiſes ou idiopathiques, mais quelles ſont fréquemment la ſuite de diverſes autres maladies auxquelles ils ſont ſujets.

SECTION III.

De l'Hepatitis ou inflammation de foye.

§. DCXCV. On reconnoît l'hepatitis à une tenſion douloureuſe, à l'hypochondre droit, ſous les fauſſes côtes, accompagnée de fiévre aigue rémittente, avec un ſentiment d'ardeur & de peſanteur dans la partie malade, une difficulté de reſpirer, une toux ſeche, de la ſoif, du dégoût, du hoquet, des vomiſſemens, & le viſage jaunâtre.

§. DCXCVI. Les malades ne peuvent ſe coucher ni ſur l'un ni ſur l'autre côté, la douleur s'étend quelquefois juſqu'au col, comme dans la pleu-

résie, le pouls est plus ou moins dur, selon que l'inflammation a son siége ou dans la membrane externe du foye, ou dans la substance de ce viscere.

§. DCXCVII. Cette maladie est souvent prise pour une pleurésie, lorsque la portion convexe du foye qui regarde la poitrine, est enflammée; de même on prend quelquefois la pleurésie pour un hepatitis, quand le point de côté est fort bas, au côté droit de la poitrine. Cependant la douleur est moindre dans celle-là que dans celle-ci, & d'ailleurs la couleur du visage est différente. Mais cette derniere preuve est équivoque, l'amertume de la bouche, la soif considérable, les vomissemens bilieux, viennent à l'appui, pour confirmer l'hepatitis.

§. DCXCVIII. On peut encore se tromper à l'inflammation des muscles du bas-ventre vers la région du foye;

mais alors la tumeur eſt plus ſenſible, la douleur s'étend ſur le ventre, au-delà des limites du foye, le vomiſſement, la ſoif, la toux, la difficulté de reſpirer n'ont point lieu, ainſi il eſt facile de diſtinguer ces deux maladies.

§. DCXCIX. Indépendamment des ſignes pathognomoniques décrits au Paragraphe DCLXXXV, la fiévre commence dans l'hepatitis par le friſſon & le tremblement, enſuite il ſuccede une chaleur aſſez vive. La rémiſſion eſt promptement ſuivie d'un nouveau redoublement; le pouls eſt ſerré, quand ce ſont les membranes qui ſont enflammées. La langue eſt plus ou moins chargée & jaune, le ventre eſt quelquefois reſſerré, tandis que dans d'autres cas, il y a des déjections bilieuſes; les urines ſont troubles & jaunes, il y a des tranchées plus ou moins violentes,

le foye eſt quelquefois prominent & fait tumeur au-dehors, &c.

§. DCC. Les cauſes procathartiques de cette maladie ſont les coups violens, les chûtes, la débauche, &c. & les prochaines ſont la plethore, une bile inflammable, quelques obſtacles au paſſage de la bile dans ſes conduits excréteurs, &c.

§. DCCI. Son prognoſtic & ſes terminaiſons ſont relatifs : l'inflammation ſe termine par réſolution, ſuppuration, skirre & putréfaction ou gangrêne. Dans le premier cas, il ſe fait vers le trois ou quatre de la maladie une détente générale, la bile coule, les accidens diminuent, & la maladie va de mieux en mieux. La ſeconde terminaiſon eſt la plus fréquente, & la plus dangéreuſe après la gangrêne : on la reconnoît aux friſſons irréguliers, à la pulſation qu'on ſent dans la partie af-

fectée, au redoublemenr de la fiévre, qui ne diminue, que lorſque le pus eſt formé, & ſe change alors en hectique. Il faut obſerver que quand l'abſcès ſe forme à la partie antérieure du foye, on y ſent de la fluctuation, & que les malades ſont abbatus, foibles & languiſſans, lorſque la ſuppuration eſt formee. Quand l'endurciſſement a lieu, il reſte de la peſanteur dans la partie affectée, on y ſent des duretés & des inégalités, la fiévre tombe, elle ſe change en hectique, la peau devient jaunâtre, les déjections ſont difficiles & rarement jaunes, en un mot, on tombe dans cet état qui caractériſe l'obſtruction au foye. La gangrêne ſe reconnoît au délire, aux déjections noires & fétides, au hoquet fréquent, aux foibleſſes, aux ſueurs froides, &c.

§. DCCII. Quand l'inflammation n'occupe qu'une petite partie du foye,

& quelle ſe forme à la face antérieure, elle eſt moins dangereuſe. Quand l'abſcès ſe fait au-dehors, il y a plus d'eſpérance, que lorſqu'il eſt profond. Le skirre entraîne une maladie chronique, le plus ſouvent mortelle. Le pus qui s'épanche dans la capacité de l'abdomen ou de la poitrine eſt ſuivi d'une mort prompte, ou quand il eſt reſorbé, il produit la phthyſie, des ulceres, &c. C'en eſt fait des malades qui éprouvent en même-temps des défaillances, le hoquet, le délire, qui ont le pouls intermittent, & qui vomiſſent, ou rendent par le bas des matieres noires & fétides. Quand l'abſcès ſe creve de maniere à avoir iſſue dans les inteſtins, les malades peuvent guérir. Quand la réſolution commence, que les parties ſe détendent, que les déjections & les vomiſſemens ſont bilieux, que la fiévre eſt médiocre, le pouls régulier, on

doit avoir beaucoup d'efpoir. L'inflammation des membranes eft moins grave que celle de la fubftance du foye. Lorfqu'il y a des embarras pour le paffage de la bile, ou pour fa fortie, la maladie eft plus difficile à guérir. Au refte, la véficule du fiel fe remplit quelquefois de matieres qui acquierrent une dureté finguliere, & produifent dans la fuite des accidents violents.

§. DCCIII. L'ouverture des cadavres préfente des skirres, des adhérences du foye avec les parties voifines; fouvent il y a communication de ce vifcere avec la poitrine, par le moyen de l'exulcération. On voit des abfcès enkiftés, de la gangrêne au foye, à la poitrine, aux inteftins, &c. la véficule du fiel pleine de pus, les canaux de la bile oblitérés, &c.

§. DCCIV. La cure de cette maladie confifte principalement dans les fai-

gnées qu'il faut faire pendant les premiers jours, pour éviter la ſuppuration. On tire plus ou moins de ſang, ſelon les forces du malade, & ſelon la violence de la maladie : il faut pourtant obſerver qu'il eſt néceſſaire de ne pas épuiſer les malades, afin que la nature puiſſe opérer la réſolution ; de ſorte que quatre ou cinq bonnes ſaignées ſont ordinairement ſuffiſantes. J'ignore ſi les Médecins d'Italie ſaignent dans l'hepatitis, mais nous avons vu ici un profeſſeur de *Piſe*, qui conſeilloit à un ambaſſadeur attaqué de cette maladie, de monter à cheval, pour faire diſſiper la douleur.

§. DCCV. Les boiſſons délayantes, adouciſſantes, tempérantes & nitrées, telle que l'eau de poulet, le petit lait, l'amandé, les tiſannes faites avec les plantes nitreuſes, comme l'aigremoine, la chicorée, &c. ſont celles qui

conviennent le mieux. Il eſt eſſentiel de s'abſtenir de l'uſage des narcotiques qui cauſent ſouvent la gangrêne. Il en eſt de même des purgatifs qu'on ne peut employer, que lorſque la détente eſt arrivée, comme le ſeptiéme ou huitiéme jour, alors même il eſt important de ne donner que des cathartiques très-doux. Mais il eſt certain que leur uſage entraîne les matieres bilieuſes & cuites qui ſe portent dans les entrailles. La manne, la caſſe, la racine de parelle ſauvage, & autres de cette nature, ſont les premiers laxatifs qu'on puiſſe employer.

§. DCCVI. On recommande beaucoup le camphre & le nitre dans cette maladie; mais quoique le premier ſoit un puiſſant réſolutif, je crois qu'il faut mettre des bornes à ſon uſage, comme je l'ai dit au Paragraphe CCLIX, & ne le donner que lorſque la fiévre eſt

diminuée. Quant aux ſudorifiques, je ne puis convenir qu'ils ſoient utiles dans l'hepatitis, comme pluſieurs auteurs le penſent, & je les excluerois du traitement de cette maladie, comme de celui de toutes les inflammatoires.

§. DCCVII. On ne ſçauroit donner trop de lavemens émolliens pour tâcher de détendre la partie enflammée. En portant des émolliens dans les parties voiſines, ſur-tout dans le *colon* qui paſſe ſous le foye, il eſt certain qu'on peut diminuer l'inflammation : on doit auſſi employer des linimens, & appliquer des cataplaſmes ſur la partie malade. Le bain réuſſit quelquefois. Juſqu'ici j'ai parlé des moyens qui conduiſent à la réſolution, & de ceux qu'il faut mettre en uſage quand elle ſe fait & quand elle eſt faite; voyons maintenant les autres terminaiſons.

§. DCCVIII. Quand la ſuppuration

eſt établie, il ne faut pas perdre de vue le lieu où elle eſt, afin de tâcher de procurer une libre iſſue au pus. Mais malheureuſement il ſe fait ſouvent lui-même des routes très-nuiſibles pour les malades, & alors il s'épanche dans la poitrine ou dans l'abdomen, où il porte la corruption, &c. Quand on eſt aſſez heureux pour que l'abſcès ſoit à la ſurface externe du foye, on ne doit point tarder, après ſa maturité, d'appliquer une pierre à cautere ſur le lieu abſcedé : ce moyen eſt préférable au biſtouri, en ce que la pierre à cautere produit une phlogoſe qui lie les parties voiſines de l'abſcès avec les muſcles & les ligamens, & que par ce moyen en ouvrant enſuite l'abſcès, on ne craint point qu'une grande partie du pus s'épanche dans l'abdomen. Les malades guériſſent ſouvent après la conſolidation de l'ulcere. De même que quand

pus a pu paſſer par la voie des inteſtins, & que les malades l'ont vomi ou rendu par les ſelles; à moins qu'il ne reſte un ulcere interne qui conduit promptement à la phthyſie. Toutes les autres iſſues ſont mortelles, parce qu'il ne faut pas ſe flatter qu'il ſe fera une reſorbtion favorable.

§. DCCIX. Quant au skirre, ou pour mieux dire, l'endurciſſement, c'eſt une maladie chronique qu'on parvient quelquefois à détruire dans les commencemens, par l'uſage des apéritifs, des ſavoneux, des eaux minérales. Mais le plus ſouvent il conduit au tombeau. Il eſt eſt de même de la gangrêne. Voyez pour l'endurciſſement l'Article III du Ve Chapitre, tom. V.

§. DCCX. Cette maladie attaque le plus communément les gens de guerre, pendant l'été, & ſur-tout au milieu des travaux de la campagne. A peine

en réchappe-t-il quelques-uns, parce que, comme on vient de le voir, il ne paroît presque d'autre moyen de guérison, que celui de la résolution ; & que celle-ci est rare, lorsque l'on n'a pas employé, dans les premiers momens, les secours nécessaires pour qu'elle ait lieu. C'est le cas des soldats.

ARTICLE III.

Des Coliques.

§. DCCXI. On peut distinguer les coliques qui attaquent principalement les gens de guerre, en venteuse & stercorale, en bilieuse, en hépatique, en vermineuse & en spasmodique. Et comme parmi celles-là il en est quelques-unes qui sont des maladies importantes, je vais suivre la même route,

que dans l'article précédent, en les traitant chacune dans une Section particuliere.

SECTION PREMIERE.

De la Colique venteuſe & ſtercorale.

§. DCCXII. LA colique venteuſe ſe reconnoît à une douleur plus ou moins vive dans le ventre, qui ceſſe & revient ſouvent ; au grouillement des entrailles ; au ſoulagement que les malades éprouvent, quand ils vont à la garderobe, ou quand ils rendent des vents par en-bas. La douleur fait le tour du ventre, en ſuivant le trajet du colon ; quand on preſſe l'abdomen, elle n'augmente point. Il y a de la conſtipation, les excrémens ſont durs, & il n'y a aucun ſymptôme de phlogoſe.

§. DCCXIII. Les paroxiſmes de

cette maladie font quelquefois si violents, que les malades tombent en syncope, & que même ils vomissent les alimens qu'ils ont pris; mais ces symptômes disparoissent facilement.

§. La colique venteuse à pour causes ordinaires l'usage des alimens visqueux & venteux, tels que les légumes & les fruits; celui des vins & des liqueurs non fermentés; la disposition particuliere des premieres voyes, par laquelle l'air contenu dans les alimens dans l'estomac & dans les intestins se développent. La cause prochaine se trouve dans la foiblesse des organes, & dans la suppression de l'écoulement de la bile dans le duodenum. On voit souvent la colique venteuse être suivie de la jaunisse.

§. DCCXV. Le prognostic de cette maladie n'est point dangéreux; il est pourtant vrai que lorsqu'elle dure longtemps, elle donne lieu à d'autres, telles

que la fiévre ſynoque ſimple & la putride; ou enfin à des maux chroniques.

§. DCCXVI. On a vu dans la premiére partie de cet ouvrage, quelle eſt la nourriture des ſoldats, & quels ſont leurs excès; d'où l'on peut conclure qu'ils doivent être ſujets à la colique venteuſe. Le mauvais état de la bile ne contribuant pas peu à cette maladie, elle doit auſſi régner parmi eux, par cette raiſon; car la chaleur extrême qu'ils éprouvent ſouvent, enflamme la bile & la retient dans ſes couloirs. En un mot, les fréquentes indigeſtions qu'ils ont, eſt une preuve ſuffiſante de la diſpoſition qu'ils ont à cette incommodité.

§. DCCXVII. Les jeunes ſoldats & les recrues en ſont plus ordinairement attaqués, ſoit par le changement de nourriture & de régime, ſoit par l'intempérance à laquelle ils ſe livrent,

ſoit par les fatigues du métier qui dérangent leur ſanté.

§. DCCXVIII. La cure de la colique venteuſe n'eſt pas difficile, & la plûpart des ſoldats n'ont pas beſoin de conſultation pour s'en délivrer. Ils boivent de l'eau-de-vie mêlée avec de l'huile d'olives, & ſouvent ils ſont ſoulagés promptement. Mais quand la colique eſt bien violente, ce reméde ne réuſſit pas toujours. On eſt obligé de donner des lavemens émolliens & huileux, de faire des frictions ſur le ventre, & même des fomentations chaudes, avec quelques huiles. L'infuſion de camomille & de melilot eſt très-bonne dans ce cas, il faut en boire copieuſement. Quand la douleur eſt très-aigue, on eſt quelquefois obligé de donner des potions huileuſes anodines, faites avec l'huile d'amandes douces, & trente à quarante gouttes de

laudanum liquide, fur quatre onces de cette huile. Tout le monde connoît l'ufage de l'anis, de la coriandre, &c. dans cette colique. Les gouttes d'abfynthe réuffiffent auffi.

§. DCCXIX. Au refte, après le paroxifme, fouvent il eft bon de purger les malades, & on doit avoir égard à la caufe qui a produit cette maladie. Le régime fec eft le plus convenable, les amers & les toniques rétabliffent les digeftions; la fobriété prévient les récidives, & il faut faire couler la bile, quand fon défaut eft la caufe de la colique; ce à quoi l'on parvient, par l'ufage des favoneux, des martiaux & des amers.

§. DCCXX. La colique ftercorale eft une douleur dans les entrailles, accompagnée de borborigmes, dans laquelle on rend fouvent des vents par la bouche. Elle eft caufée par une

grande constipation, & par la dureté des excrémens. On la guérit par les boissons abondantes, par les lavemens fréquents, les huileux, &c. Il y a fréquemment complication de la colique venteuse avec celle-ci. Les mêmes moyens ci-dessus réussissent dans cette complication.

SECTION II.

De la Colique bilieuse.

§. DCCXXI. On reconnoît cette maladie aux tranchées qu'éprouvent les malades, aux vomissemens bilieux & porracés, à la soif, à l'amertume de la bouche, aux déjections bilieuses, accompagnées le plus souvent de cardialgie, d'un sentiment de chaleur & de resserrement dans les entrailles, de foiblesse, de hoquet, &c.

§. DCCXXII. Le ventre n'eſt ni tendu ni enflammé, il n'y a que peu ou point de fiévre, les urines ſont jaunâtres, troubles; la douleur n'eſt ni fixe, ni permanente, les malades ſont ſoulagés par les déjections & par les vomiſſemens. Souvent le duodenum eſt attaqué, ainſi que les autres inteſtins grêles, & alors la douleur eſt plus violente, &c. le pouls n'eſt ni dur, ni tendu, mais il eſt un peu fréquent.

§. DCCXXIII. Les jeunes gens bilieux, échauffés, ceux qui boivent des liqueurs ſpiritueuſes, ceux qui pendant l'été ſont ſouvent expoſés à une vive chaleur, &c. ſont plus ſujets à cette maladie, qui a pour cauſe une bile âcre & enflammée. Les gens de guerre l'éprouvent ſouvent au milieu des travaux de la campagne.

§. DCCXXIV. Cette maladie eſt de courte durée, mais elle en entraîne

plusieurs autres qui sont très-violentes & très-dangéreuses, telle que le cholera morbus, la passion iliaque. Quelquefois elle est le prélude des fiévres putrides. Au reste, sans causer aucune de ces maladies, elle est elle-même dangéreuse, quand il survient des convulsions, que les déjections deviennent noires & fétides, &c. &c.

§. DCCXXV. Sa cure consiste dans la saignée, les lavemens émolliens, les boissons aigrelettes, les calmants & les laxatifs doux. Quand le pouls est plein, on doit saigner davantage; mais il ne faut pourtant pas insister beaucoup sur cet article; de sorte que deux ou trois saignées suffisent. La grande quantité de lavemens émolliens faits avec la mauve, la graine de lin & l'huile, convient dans le cas où la douleur est très-vive. Quant aux boissons aigrelettes; le petit lait, la limonade, l'oxi-

mel, l'eau nitrée, sont les meilleures : on ne sçauroit trop boire. L'usage des calmants doit être modéré, & restreint aux cas où les douleurs sont excessives. On peut faire des fomentations sur le ventre, & y appliquer même des cataplasmes émolliens.

§. DCCXXVI. Quand les accidens sont dissipés, on purge les malades avec une décoction de casse, dans laquelle on fait fondre une once & demie ou deux onces de manne, pour entraîner les matieres impures contenues dans les premieres voies ; & on répete les cathartiques en les rendant un peu plus forts. Ensuite on fait prendre aux malades quelques bains & des eaux tempérantes acidules.

SECTION III.

De la Colique hépatique.

§. DCCXXVII. CETTE maladie eſt beaucoup plus dangéreuſe que la précédente, mais elle eſt infiniment plus rare parmi les gens de guerre. On la reconnoît à la douleur, à la peſanteur & à la tenſion de l'hippochondre droit. Son ſiége le plus ordinaire eſt à l'endroit où le canal choledoque s'ouvre dans le duodenum, & la ſenſation douloureuſe s'étend juſqu'aux fauſſes côtes & à l'épigaſtre. Elle arrive le plus ſouvent trois ou quatre heures après le repas, & elle eſt accompagnée de la jauniſſe, ou elle en eſt la ſuite.

§. DCCXXVIII. Les accidens les plus fréquents dans cette colique, ſont les nauzées, les vents, les vomiſſe-

mens, les anxiétés, la cardialgie, les tranchées violentes, la conſtipation, la ſuppreſſion ou la difficulté des urines, l'amertume de la bouche, la langue chargée & jaune. La fiévre ne vient ordinairement qu'après la ceſſation de ces accidens, & elle dure rarement plus de deux jours.

§. DCCXXIX. Les cauſes de cette maladie ſont l'engorgement des canaux de la bile, & la préſence des concrétions bilieuſes dans la véſicule du fiel. Ce ſont les gens bilieux & en même-temps nerveux qui y ſont le plus ſujets. Souvent elle eſt périodique, & entretenue par des engorgemens ou obſtructions au foye; d'autrefois l'inflammation & l'acreté de la bile cauſent un reſſerrement dans ſes tuyaux, qui occaſionne la maladie. Ceux qui y ſont ſujets, rendent ordinairement, hors des paroxiſmes des excrémens

blanchâtres, parce que la bile ne coule pas, & ils ont toujours la peau un peu jaune.

§. DCCXXX. L'usage des alimens âcres, les boissons ardentes, les plaisirs trop fréquent de l'amour, les grandes sueurs, la chaleur, en sont les causes éloignées ou procathartiques.

§. DCCXXXI. Cette maladie est d'autant plus dangéreuse, qu'elle est occasionnée par des obstructions ou par des concretions pierreuses dans la vésicule du fiel. Celle qui vient d'une constriction spasmodique est moins grave & moins sujette à récidive, que celle qui vient du tempéramment & d'anciennes causes. Plus les paroxismes se rapprochent, plus il y a de risques. Cette colique ou plutôt ses paroxismes se terminent quelquefois en vingt-quatre ou trente-six heures; d'autres-fois elle s'étend jusqu'à quinze jours. Souvent la

violence des douleurs, & l'inflammation de la bile, la font dégénérer en hepatitis, &c.

§. DCCXXXII. Sa terminaiſon la plus utile & celle qui eſt la plus favorable, ſont ou un écoulement bilieux par les ſelles, ou la ſortie de quelques concretions bilieuſes, ce qui n'eſt pas rare. Vers la fin de la maladie les urines deviennent troubles & jaunâtres. Le pouls qui avoit été ſerré & irrégulier ſe développe, & ſouvent il ſurvient de la ſueur; mais les malades reſtent longtemps jaunes.

§. DCCXXXIII. Quelquefois la véſicule du fiel ſe remplit de maniere, qu'elle préſente une boſſe qui peu tromper les gens peu inſtruits. Cet accident eſt d'autant plus fâcheux, qu'il y a moins de moyens pour la guériſon. D'autresfois-elle creve dans la capacité du basventre, & les malades en périſſent;

Enfin il se forme des suppurations & des ulceres dans la substance du foye, qui sont le plus ordinairement mortelles. Voyez le Paragraphe DCCII.

§. DCCXXXIV. On trouve à l'ouverture des cadavres, des concretions pierreuses dans la vésicule du fiel & dans les conduits bilieux, qui sont plus ou moins considérables, & de diverses formes. On y voit des vers, des hydatides, une bile tenace, des suppurations, skirres, &c. Le canal choledoque est oblitéré ou fermé par l'obstruction du pancréas, &c.

§. DCCXXXV. Dans les paroxismes violens, on ne peut se dispenser de la saignée, afin d'éviter l'inflammation. Mais dans les cas ordinaires, & sur-tout chez les gens qui ont de fréquentes attaques, j'ai observé que, si ce remede calmoit les accidens, il avoit aussi cet inconvénient de rendre les

récidives moins éloignées, de ſorte m'en étant diſpenſé, je les ai toujours retardées.

§. DCCXXXVI. Les boiſſons délayantes & adouciſſantes décrites au Paragraphe DCCV, doivent être employées avec profuſion, de même que les lavemens émolliens : je me ſuis ſouvent bien trouvé des cataplaſmes faits avec les herbes émollientes. Mais de tous les remédes il n'en eſt pas de plus efficace que le bain, qui détend ſingulierement & en peu de temps. J'ai vu les malades rendre de la bile grumelée, & quelques concretions dures comme des pierres, par le moyen des bains, dans leſquelles je les faiſois reſter trois ou quatre heures de ſuite. Ils demandent eux-mêmes à n'en pas ſortir, tant le ſoulagement qu'ils en retirent, eſt conſidérable.

§. DCCXXXVII. Les narcotiques

ne doivent être mis en uſage que lorſque tous les autres ſecours n'ont point réuſſi, par les raiſons que j'ai dites en pluſieurs endroits de cet ouvrage : quand on s'en ſert, le ſyrop de diacode eſt préférable aux autres.

§. DCCXXXVIII. Après le paroxiſme, il eſt ſouvent néceſſaire de purger les malades, & on ſe ſert alors des cathartiques les plus doux. L'eau de caſſe, de tamarins ou la décoction de parelle dans leſquelles on fait fondre de la manne, ſont ceux qui conviennent le mieux.

§. DCCXXXIX. On employe différens remédes, pour écarter les cauſes de cette maladie, & pour en éloigner les récidives. Les eaux minérales apéritives, les martiaux, les extraits amers ſavoneux, un régime doux, l'exercice du cheval, le changement d'air, l'abſtinence des ſpiritueux, des femmes,

& des viandes groſſieres & noires, &c.

SECTION IV.

De la Colique vermineuſe & des vers.

§. DCCXL. J'AI parlé dans pluſieurs articles de cet Ouvrage, des maladies compliquées de vers, mais comme je ne ſuis entré dans aucun détail, je crois que c'eſt ici le lieu de le faire. On diſtingue quatre eſpéces de vers; les lombrils, les cucurbitains, les aſcarides & le ſolitaire, dont la forme eſt connue de tout le monde, & décrite par pluſieurs auteurs, tels qu'*Andry*, *Valiſnieri*, *le Clerc*, *Bianchy*, *Tulpius*, *Rhuiſch*, *&c.*

§. DCCXLI. Les trois premieres eſpéces ſont les plus fréquentes, & elles cauſent des maladies eſſentielles, ou bien

elles sont la suite & l'effet de ce les-ci. On sçait que ces animaux s'engendrent dans les premiéres voies, & que les enfans sont particuliérement sujets aux maladies vermineuses ; mais elles n'épargnent pas les adultes, & entr'autres les soldats.

§. DCCXLII. Il paroît que la pourriture & l'aigre doux dans les premieres voies sont les dispositions les plus favorables pour faire éclore les œufs de ces petits animaux, qui passent avec les alimens dans les voies de la digestion.

§. DCCXLIII. Les signes évidens qui les font reconnoître, sont sans doute la sortie de quelques-uns par l'anus & par le vomissement : mais comme ils produisent souvent des ravages considérables, sans qu'on en rende ; qu'ils périssent dans les premieres voies, par la putrefaction, & qu'ils changent de

nature, de maniere qu'ils ne peuvent être diſtingués dans les déjections ; il faut recourir à d'autres ſignes, dont la réunion ne laiſſe aucune ſuſpicion.

§. DCCXLIII. Ces ſignes ſont l'halaine aigre, le dégout, ou la fin canine, le ptyaliſme pendant la nuit, tandis que la bouche reſte ſéche, les yeux étincelans, la paleur des gencives, le craquement des dents & un mouvement convulſif dans les levres, pendant le ſommeil, les yeux à demi ouverts, dans le même-temps, des ſueurs nocturnes fétides, des terreurs paniques qui réveillent les malades, du teneſme, du prurit dans le nez & au fondement, de la colique, &c.

§. DCCXLIV. Les accidens qu'ils cauſent ſont des vomiſſemens, la cardialgie, les borborigmes, un ſentiment dans les entrailles, d'éroſion ou de piquure, que le manger diminue, la

tenſion du ventre, ſon élévation ou la dépreſſion, la ſuffocation, les vertiges, les mouvemens convulſifs, l'aſſoupiſſement, le délire, la ſyncope, &c. Le pouls eſt ſouvent fébrile, irrégulier, petit & obſcur.

§. DCCXLV. Ils produiſent quelquefois des effets terribles, lorſqu'en perçant l'eſtomac & les inteſtins, ils s'épanchent dans le ventre : on en a vu traverſer les muſcles de l'abdomen & former des dépots extérieurs.

§. DCCXLVI. Le ſolitaire eſt le plus dangéreux, mais il ne produit que des maux chroniques ; au lieu que les lombrils ſont ſouvent la cauſe des maladies & des accidens les plus graves, tels que la paſſion iliaque ou miſerere, la fiévre vermineuſe, les convulſions, &c. Quand les matieres qu'on vomit, ſont noires & fétides, il y a beaucoup à craindre : c'eſt cette eſpece de vers

(les lombrils) qui s'engendre dans les fiévres putrides, malignes & exanthématiques, &c.

§. DCCXLVII. Les aſcarides & les cucurbitains ne ſont preſque jamais dangéreux : ils produiſent ſur-tout leur effet ſur les gros inteſtins, & ſortent avec les excrémens. Ce ſont ces deux eſpéces qui cauſent ordinairement la colique dite vermineuſe.

§. DCCXLVIII. Ceux qui voudront avoir de plus longs détails ſur cette matiere, pourront conſulter les auteurs ci-deſſus cités. Il ſuffit ici d'avoir décrit les accidens ordinaires & principaux que les vers produiſent quand ils ſont la maladie principale & idiopathique, & quand ils ſont l'accident ou l'effet d'une autre maladie.

§. DCCXLIX. J'ai déja dit que les remédes qu'on employe dans les maladies putrides, &c. détruiſent les vers.

Il ne s'agit plus donc ici que de la maladie idiopathique. Le nombre des remédes proposés contre les vers est si considérable, qu'il faudroit un volume entier pour en faire l'énumération. Mais il en est beaucoup, auxquels on ne doit pas ajouter foi.

§. DCCL. Pour les lombricaux, les émétiques & les cathartiques doivent être d'abord mis en usage : le tartre stibié parmi les vomitifs ; & la rhubarbe, le senné, le jalap, l'aloë, le diagrede, la poudre cornachine, le syrop de fleurs de pêcher, le trochisque alhandal, la confection hamec, parmi les purgatifs, sont ce qu'il y a de mieux.

§. DCCLI. Les remedes mercuriaux tiennent le premier rang parmi les anthelmintiques : l'eau dans laquelle on fait bouillir du mercure crud, le mercure doux, la panacée, l'æthiops minéral, sont les principaux. Viennent ensuite

ensuite les amers, tels que l'absinthe, la tanésie, la gentiane, la corralline, la semence contre les vers, &c.

§. DCCLII. On attribue une vertu spécifique aux huiles d'olive, de noix & d'amandes douces, à celle de pétrole, à l'assa fétida, au verjus, à l'esprit de souphre, à la thériaque, &c. Tous ces remédes sont en effet propres ou à faire rendre les vers, ou à les tuer; mais il faut les employer à propos.

§. DCCLIII. Parmi les remédes externes on vante les lavemens faits avec le lait & le sucre; les décoctions de racine de fougere, d'absynthe, &c. Mais ils sont plus utiles contre les ascarides, qui occupent principalement le rectum, & produisent la colique dont est ici question. On doit employer quelques cathartiques dans cette colique, & les lavemens ci-dessus.

§. DCCLI. Quant aux cucurbitains,

qui ſont ſouvent l'indice de la préſence du vers ſolitaire ; on fait paſſer la colique qu'ils produiſent, par les mêmes moyens du Paragraphe précédent ; mais le retour de cet accident eſt prompt, dans le cas du vers ſolitaire, contre lequel on vante auſſi la racine de fougere, comme ſpécifique. M. *Lieutaud*, dont j'ai tiré la plus grande partie des détails de cette Section, dit dans ſon *Synopſis*, page 245, qu'on a propoſé dans le Journal de Médecine de 1757, p. 305, & dans celui de 1761, p. 225, un remède ſpécifique contre le ſolitaire, qui n'eſt autre choſe que l'huile de noix mêlée avec le vin d'Alicanthe.

§. DCCLV. Les ſoldats ſont ſinguliérement ſujets aux vers, tant par l'eſpéce de nourriture qu'ils prennent, que par les maladies putrides qui régnent parmi eux.

SECTION V.

De la Colique ſpaſmodique.

§. DCCLVI. On diſtingue pluſieurs eſpéces de coliques ſpaſmodiques, que je réduirai ici à quatre, qui régnent particuliérement parmi les gens de guerre, ſçavoir, la ſpaſmodique proprement dite, la rachialgie, le *cholera morbus* ou trouſſe galant, & la paſſion iliaque ou *miſeréré.*

§. DCCLVII. *La colique ſpaſmodique proprement dite*, eſt ordinairement cauſée par le reflux des humeurs nuiſibles ſur les entrailles, comme celui de l'humeur rhumatique, de l'artritique, de la pſorique, &c. par une affection particuliere des nerfs & par l'action des médicamens ou alimens, âcres qui produiſent dans les différentes parties

du ventre, comme dans l'eſtomac; dans les inteſtins grêles & dans les gros, des douleurs violentes accompagnées de vomiſſement, de ſuppreſſion d'urines, de tremblemens, de convulſions, d'axiétés, foibleſſes, ſueurs froides, hoquet, délire, &c.

§. DCCLVIII. Le pouls eſt petit, dur, & ſouvent fébrile, les douleurs ſe calment pour un temps, & redoublent enſuite; enfin les malades qu'on croit ſur le point d'expirer, ſe trouvent quelquefois entiérement ſoulagés dans le moment ſuivant.

§. DCCLIX. Cette maladie prend ſouvent tant de faces différentes, qu'on a de la peine à la diſtinguer. Je ſçais que la plûpart des auteurs la regardent comme l'effet d'un vice particulier dans le genre nerveux, & je ne veux point combattre cette opinion, qui peut être bien fondée, mais on me permet-

tra du moins de nommer ſpaſmodique une colique que j'ai vue pluſieurs fois être cauſée par l'irritation des inteſtins à l'occaſion du tranſport de différentes humeurs vers ces parties, & qui produiſoit les ſpaſmes & accidens décrits aux Parag. DCCLVII & DCCLVIII.

§. DCCLX. Le prognoſtic de cette colique eſt d'autant plus fâcheux, qu'on a ſouvent beaucoup de peine à détourner les humeurs nuiſibles, ou à diminuer l'effet qu'elles produiſent : quoiqu'il en ſoit, lorſque les angoiſſes, les foibleſſes, les convulſions durent pendant pluſieurs jours, que le pouls eſt très-irrégulier, que les déjections ſont noires & fétides, &c. il n'y a point d'eſpoir. Si le ventre eſt retiré, la maladie eſt plus grave. Le pouls régulier, les déjections faciles, le ventre mollet ſont d'un bon augure, &c. &c.

§. DCCLXI. Les gens de guerre ſont ſujets à cette eſpéce de colique, en tant qu'ils le ſont aux douleurs rhumatiques & arthritiques, qui ſe déplacent facilement chez eux, parce qu'ils ſont plus expoſés à l'impureté & l'intempérie de l'air, & qu'ils ont moins de moyens pour s'en garantir.

§. DCCLXII. La ſaignée eſt rarement indiquée dans cette maladie, où les nerfs paroiſſent englués ou opprimés. La grande quantité de boiſſons délayantes, les lavemens émolliens & les véſicatoires ſont les ſecours les plus puiſſans qu'on puiſſe mettre en uſage. Le camphre nitré eſt préférable aux narcotiques, les bains y ſont ſouvent d'une reſſource admirable, &c.

§. DCCLXIII. *La rachialgie*, dite *colique des Peintres, de Poitou, de Plomb, de Potiers, des Barbouilleurs*, a pour caractere eſſentiel, des douleurs

atroces dans le ventre, qui s'étendent jusqu'aux lombes & au dos. La constipation, le nombril retiré vers l'épine, l'engourdiſſement des mains, la paralyſie & la contracture des membres, qui exiſtent pendant la maladie, ou qui en ſont les ſuites.

§. DCCLXIV. Les ſymptômes varient ſelon les eſpéces. Voici les principaux. Il y a beaucoup d'anxiété, une douleur atroce à l'épigaſtre, le pouls eſt foible & inégal, la ſueur froide, la langue ſâle, l'haleine puante; il y a des vomiſſemens verds, noirs, pituiteux, acides; le ventre eſt extrêmement reſſerré, le nombril, les lombes & le dos ſont douloureux; les malades ſentent de la peſanteur au periné, l'urine eſt épaiſſe, le ventre tendu; enſuite les bras & les mains perdent le mouvement, les cuiſſes & les jambes ſont douloureuſes, les membres & les in-

testins sont alternativement attaqués ; enfin la paralysie, les pustules rouges, terminent la maladie. *Sauvages. Nosolog. class. VII.*

§. DCCLXV. Cette colique a pour causes*, l'usage trop fréquent des vins acides, austeres, & non fermentés, celui des vins frelatés avec la lytharge ; des médicamens tirés du plomb, tels que le sucre de Saturne ; des alimens préparés dans des vases de cuivre mal étamés, où il y a du verd de gris ; de la fumée des métaux qui est remplie de vapeurs arsénicales ; de la poudre qu'on avale en broyant des couleurs ; enfin des remédes antimoniaux & mercuriels, &c.

§. DCCLXVI. Dans cette maladie, qui dure quelquefois jusqu'à quinze jours, les nerfs des intestins sont singuliérement irrités, & comme la matiere irritante est fortement attachée

aux parois de ce tube, les douleurs ſont d'autant plus tenaces, & ſont en même-temps plus vives. Les autres parties du corps ſont affectées ſympathiquement.

§. DCCLXVII. Elle eſt d'autant plus fréquente parmi les ſoldats, qu'ils ſont plus expoſés à l'action de pluſieurs des cauſes qui la produiſent, telles que les mauvais vins & ceux qui ſont frelatés, les alimens préparés dans des vaſes mal étamés & où il y a du verd de gris, &c.

§. DCCLXVIII. Le prognoſtic en eſt très-dangéreux. Ceux en qui le ventre reſte conſtamment reſſerré, ou qui ne peuvent admettre des lavemens, périſſent ordinairement. Les déjections noires & fétides, qui continuent long-temps, ſont de mauvais augure. Enfin la paralyſie termine ſouvent tout à-coup la maladie, &c. &c. Lorſqu'il n'y

a que peu ou point de convulsion, que le pouls est assez régulier, & que les évacuations par les selles sont de bonne qualité, on peut espérer que la colique ne laissera aucune suite fâcheuse, pas même le défaut de mouvement, ni la paralysie. J'ai vu plusieurs malades attaqués de cette colique, être parfaitement guéris au bout de dix ou douze jours.

§. DCCLXIX. Il y a plusieurs méthodes curatives (*a*) qu'il me paroît inutile de rapporter ici, parce que je ne puis indiquer que des vûes générales; mais au moins seront-elles fondées sur la nature de la chose, & sur l'expérience que j'ai du succès. La saignée peut être répétée deux ou trois fois,

(*a*) Les auteurs sont peu d'accord entr'eux sur cette cure. Voyez *Cytois*, *Dubois*, *Bouvart & Tronchin*, pour en juger.

ſelon le beſoin, dans le commencement : les boiſſons amples, adouciſſantes & antiſpaſmodiques ſont abſolument néceſſaires, de même que les lavemens émolliens, dans leſquels on met d'abord des huiles de lin & d'amandes douces. Quand on a employé ces moyens pendant deux jours ou environ, il eſt eſſentiel de faire vomir les malades avec le tartre ſtibié, & de répéter ce reméde; (*a*) enſuite de donner des lavemens ſtimulans avec le vin émétique, & autres remédes de cette nature.

§. DCCLXX. Les potions huileuſes & anodines conviennent auſſi,

---

(*a*) On ſent parfaitement que l'uſage de l'émétique & des lavemens ſtimulans ſont néceſſaires pour détacher les particules minérales trop fortement collées aux parois du tube alimentaire.

mais le ſyrop de diacode n'eſt pas du nombre des calmans qu'il faut employer. Le laudanum liquide mêlé dans une potion faite avec l'huile d'amandes douces & le ſyrop de coquelicot m'a fort bien réuſſi.

§. DCCLXXI. La paralyſie & la ſtupeur qui ſuccédent à cette maladie, ſe traitent par l'uſage des toniques amers, des martiaux, & des eaux minérales. Il eſt eſſentiel que les convaleſcens s'abſtiennent long-temps du vin, qu'ils ſe garantiſſent du froid, & que ſur-tout ils vivent d'un régime doux & ſain. On regarde l'huile de tartre par défaillance, comme un préſervatif contre cette colique, qui vient de l'abus des acides; & je ne dois pas oublier d'avertir ici qu'on découvre facilement la lytharge dans le vin, par le moyen d'une leſſive alkaline bouillie avec une diſſolution d'orpi-

ment. J'ai ſuffiſamment parlé, dans la premiére partie de cet Ouvrage, de l'abus des caſſeroles de cuivre pour les ſoldats.

§. DCCLXXII. *Le cholera morbus ou trouſſe galant*, eſt une colique accompagnée d'évacuations fréquentes par haut & bas; les matieres qu'on rend ſont âcres & bilieuſes, jaunes, vertes ou noirâtres; les malades les rejettent avec effort; ils ont une douleur conſidérable dans le ventre, des épreintes vives : il y a proſtration de forces, le pouls eſt petit, foible, fréquent, ſouvent les crampes ſe joignent à ces accidens; la ſoif eſt ardente, le viſage eſt plombé & cadavéreux, les extrémités ſont froides. En vingt-quatre heures & moins les malades périſſent quelquefois, quoique ſecourus à temps.

§. DCCLXXIII. Cette maladie eſt

ou eſſentielle & ſpontanée, ou ſymptômatique. C'eſt de la premiére dont il eſt ici queſtion. Elle eſt plus fréquente pendant l'été & à la fin de cette ſaiſon, qu'en tout autre temps. Les ſoldats y ſont très-ſujets, ſur-tout dans les camps: les cauſes en ſont à-peu-près les mêmes, que celles des fiévres putrides: voyez les Parag. CCXVIII & CCXIX. Il paroît que c'eſt la préſence des matieres âcres, bilieuſes & corrompues dans les inteſtins, qui produit l'irritation par laquelle il s'excite un mouvement ſi impétueux. Au reſte, la fréquence de cette colique pendant l'été, vient auſſi de ce que les humeurs ſont alors plus rarefiées & plus exhaltées. Ce qui prouve que la putridité en eſt également la cauſe, comme celle des fiévres putrides, c'eſt que ſouvent le cholera-morbus dégénere en celles-là.

§. DCCLXXIV. Le cholera-morbus est très-dangéreux, puiſque ſouvent il tue en moins de vingt-quatre heures : plus les déjections s'éloignent de l'état naturel, & plus elles ſont fréquentes, plus il y a à craindre. La couleur porracée & noire, l'odeur cadavéreuſe, ſont de mauvais augure ; les efforts très-violents pour vomir ſont très-nuiſibles ; les convulſions rapprochées, les extrémités froides, le délire, le hoquet ne donnent preſque aucune eſpérance ; ſi le miſeréré ſurvient, c'en eſt fait du malade. On a plus lieu de ſe flatter de la guériſon, lorſque les déjections ſont jaunâtres & peu fétides, lorſqu'elles ſont éloignées, que le viſage eſt moins changé & que les accidens ſont moindres.

§. DCCLXXV. Quand cette colique s'appaiſe, il eſt rare qu'il ne s'excite un mouvement fébrile plus ou

moins long, qui termine la maladie. On a vu plus haut qu'elle dégénere souvent en fiévre putride, il faut ajouter aussi, en dyssenterie.

§. DCCLXXVI. Quoiqu'en dise M. *de la Mettrie*, le cholera morbus n'est point une maladie inflammatoire, & elle n'exige presque jamais la saignée. Il est certain que le pouls est ordinairement si misérable, qu'on n'oseroit la risquer, & M. *Lieutaud* prétend que la mort s'en suivroit d'autant plus promptement : (il y a pourtant quelques exceptions à cet égard.)

§. DCCLXXVII. Les émétiques & les purgatifs ne sont pas plus convenables dans les premiers momens, mais l'eau de poulet, de veau, de ris, de guimauve, nitrées, les boissons aigrelettes, sont les premiers remédes qu'il faut administrer. On fait ensuite prendre aux malades une potion faite avec

l'eau de menthe, de canelle ou de melisse distillée, en mettant sur quatre onces de liqueur, une demie once de diacode, & un gros d'yeux d'écrevisse; & à chaque quart d'heure, ou chaque demie heure, on en donne une cuillerée à bouche. Au défaut de ce reméde, on se sert du laudanum liquide à la dose de sept à huit gouttes chaque fois, ou du diascordium à celle de douze grains, de demie en demie-heure. On applique sur le ventre des cataplasmes émolliens; & sur l'estomac, un emplâtre de thériaque que j'ai vu parfaitement réussir.

§. DCCLXXVIII. Quand la maladie se prolonge au-delà de quarante-huit heures, il est rare que les malades périssent, à moins qu'il ne survienne une fiévre putride, ou la dyssenterie. Quelquefois la sueur termine la crise. Au bout de soixante-douze heures,

dans le cas de cessation des accidens, on peut employer un doux laxatif, comme la casse, le tamarind, & la manne. On repéte ensuite de deux jours l'un le cathartique, en augmentant sa force, selon le besoin.

§. DCCLXIX. Il n'y a rien de plus essentiel que de faire observer aux convalescens le régime le plus austere, pendant un certain temps; car l'estomac & les entrailles qui ont beaucoup souffert pendant l'attaque, ont beaucoup de peine à se remettre; & que des mauvaises digestions accumulées renouvelleroient facilement la maladie, s'il n'arrivoit pis.

§. DCCLXXX. *La passion iliaque, le miseréré, le volvulus* est une colique violente dont le caractere essentiel est une douleur fixe au nombril, accompagnée de borborigmes, de constipation, & de vomissemens qui à la fin

ſont excrémenteux. Il y a dans cette maladie un vomiſſement fréquent de toutes les matieres contenues dans l'eſtomac & dans les inteſtins, ſans qu'il paſſe rien par l'anus ; ces matieres ſont d'abord bilieuſes, vertes, porracées, noires, & enſuite chyleuſes & fécales ou excrémenteuſes : on rend même juſqu'aux lavemens, par le vomiſſement.

§. DCCLXXXI. Les malades ont de la difficulté de reſpirer, des hoquets, des convulſions ; la ſyncope eſt fréquente ; il y a des ſueurs froides ; les extrémités ſont froides ; le ventre eſt élevé & dur ; le pouls petit, concentré, intermittent ; le viſage plombé & cadavéreux, toutes les matieres vomies ont une odeur plus ou moins fétide.

§. DCCLXXXII. La véritable cauſe de cette maladie eſt toujours un obſtacle au paſſage des matieres chyleuſes

& fécales, au moyen duquel il ſurvient une irritation & un ſpaſme très-conſidérables. Or, cet obſtacle eſt lui-même produit par diverſes cauſes ; telles qu'une conſtipation ancienne, par laquelle les excrémens retenus & endurcis dans le colon forment une eſpéce de bouchon ; le reſſerrement ſpaſmodique d'un ou de pluſieurs inteſtins, à l'occaſion de quelque matiere irritante, une inflammation, une plaie, des vers, une hernie enflammée par l'effet d'un vomitif ou d'un purgatif, ou par celui des matieres contenues dans le ſac herniaire qui ne peut plus rentrer ; le pincement d'une portion d'inteſtin ; quelque liqueur âcre ou virulente avalée ; une tumeur formée dans le tube inteſtinal ; une violente colere, qui produit ſur le champ un mouvement antipériſtaltique ; une colique maltraitée ; des hémorrhoïdes internes en-

flammées & très-gonflées, &c. &c.

§. DCCLXXXIII. Les gens de guerre sont très-sujets à cette maladie, par les causes déduites au Paragraphe DCCLXXIII, mais principalement, parce qu'ils sont exposés aux hernies & aux efforts; les Cavaliers, Dragons, Hussards, en un mot, tous les gens de cheval, sont singulierement exposés à ces deux causes, sur-tout pendant la campagne, en allant au fourrage, &c.

§. DCCLXXXIV. Son prognostic est encore plus fâcheux que celui du cholera, en ce que les obstacles qu'on a à craindre sont plus grands & plus multipliés; que les causes différent d'avantage entr'elles, & qu'enfin les symptômes sont encore plus graves. On n'en meurt cependant pas aussi promptement que l'autre, & il est rare que la maladie se termine avant le quatriéme jour. Elle se prolonge même jusqu'au

huitiéme ou dixiéme, quand on en meurt; parce que la gangrêne qui survient, fait ses progrès assez lentement. La diminution de la douleur ou sa cessation, en imposent quelquefois aux gens peu instruits; mais l'état du pouls & la nature des déjections, suffisent pour faire reconnoître cet état.

§. DCCLXXXV. Au reste, le prognostic est relatif auxcauses & aux accidens; de sorte que plus ceux-ci sont graves, plus il y a de danger. L'inflammation des intestins, leur solution de continuité, l'hernie avec étranglement, sont les causes les plus périlleuses : le hoquet, les convulsions, les vomissemens des matieres fécales, la grande tension & l'élévation du ventre, sont les symptômes les plus urgens. Mais le resserrement spasmodique, la présence des vers, celle des matieres excrémenteuses qui font l'office de bou-

chon, ſont infiniment moins dangéreux. On obſerve ſouvent que, de même que l'hernie avec étranglement cauſe le miſeréré, celui-ci donne lieu à celle-là, & il y a très-peu d'eſpoir dans ce dernier cas.

§. DCCLXXXVI. Rien n'eſt plus inſtant que de ſecourir les malades. Mais comme les cauſes ſont différentes, il eſt eſſentiel de diriger le traitement en conſéquence. On peut réduire les cauſes à ſix eſpéces. Sçavoir, 1°. à l'inflammation & aux plaies, 2°. aux hernies, 3°. aux matieres fécales endurcies & retenues, 4°. aux vers, 5°. au reſſérrement ſpaſmodique, 6°. aux tumeurs dans le canal inteſtinal.

§. DCCLXXXVII. Dans le premier cas, tous les moyens ſe réduiſent à ceux que j'ai indiqués dans la Section II du premier article de ce Chapitre. Mais il eſt bien rare que la paſſion ilia-

que qui n'eſt alors qu'un accident de la maladie, ne l'aggrave au point que les ſecours les mieux adminiſtrés n'ayent aucun effet. La gangrêne ſurvient promptement, & les malades périſſent en peu de tems.

§. DCCLXXXVIII. Dans le ſecond cas, les moyens auxquels j'ai renvoyé ci-deſſus, ont ſouvent un effet plus ſalutaire; mais il eſt eſſentiel de réduire la hernie, pour faire ceſſer les accidens. C'eſt dans cette occaſion que les cataplaſmes émolliens ſont très-utiles. Les bains ne le ſont pas moins; & il faut y ſituer les malades, de maniere que le tronc ſoit un peu en-en-bas, & le ventre & les feſſes en en-haut. Quand ces ſecours n'ont pas réuſſi, il faut en venir promptement à l'opération connue ſous le nom de *bubonocele*; car il faut obſerver que ſon peu de ſuccès dépend preſque toujours de ce qu'on

qu'on attend juſqu'à la derniere extrémité, avant d'y recourir, parce qu'on craint mal-à-propos d'effrayer les malades.

§. DCCLXXXIX. Dans le troiſiéme cas, les lavemens ont d'autant plus d'effet, qu'ils peuvent parvenir juſqu'à l'obſtacle; ainſi il faut en donner beaucoup. On applique avec ſuccès des ſuppoſitoires un peu irritans. *Dekkers* a propoſé l'introduction de la fumée du tabac dans l'anus; mais les potions huileuſes & anodines, la boiſſon copieuſe, les cataplaſmes émolliens, ne ſont pas moins néceſſaires. La conſtipation ancienne; l'abſcence de l'inflammation & des hernies; la connoiſſance qu'on a que le malade n'a rien pris d'âcre, ni d'irritant; les ſymptômes moins violens; font reconnoître cette cauſe, pour laquelle on peut auſſi faire avaler du mercure & des balles de plomb.

§ DCCXC. Pour le quatriéme cas, qui n'eſt pas ſi rare, & qu'on reconnoît par les ſignes précédens ou préſents, Voyez la Section IV de l'Article II de ce Chapitre; les vers rongent le tube inteſtinal, & ils cauſent la colique la plus violente. Il faut donner beaucoup d'huileux & de lavemens. Mais cet état eſt preſque toujours mortel.

§. DCCXCI. Dans le cinquiéme cas, les boiſſons amples, telles que l'eau de poulet, le petit lait, l'eau d'orge ou de ris, les émulſions anodines & calmantes, les lavemens émolliens, les cataplaſmes, les bains ſont indiqués.

§. DCCXCII. Dans le ſixiéme cas, il n'y a d'eſpoir que dans la ſuppuration de la tumeur; qui, ſi c'eſt un abſcès, peut, en s'ouvrant faire ceſſer les accidens; mais ſi c'eſt une tumeur skirreuſe, elle ne peut tomber que par la

rupture de ſon pedicule. On a vu ſouvent l'un & l'autre effet. Mais la tumeur ne ſe trouve pas toujours dans le tube inteſtinal : j'en ai vu une formée entre le colon & le foie ; elle lioit étroitement ces deux parties, & elle rétréciſſoit tellement le diametre de l'inteſtin, que les matieres ne pouvoient y paſſer. On reconnoît l'abſcès & le skirre par les ſignes antécédens & préſens indiqués aux Par. DCLXXI & DCLXXXVIII. Quant aux hémorrhoïdes gonflées juſqu'au point d'empêcher le paſſage des excrémens, cette cauſe ſe rapporte à l'inflammation. Les ſangſues appliquées à l'anus, réuſſiſſent ſouvent dans ce cas.

§. DCCXCIII. Il y a une eſpéce de colique de miſéréré qui a pour cauſe le repli des inteſtins ſur eux-mêmes, & qui forme, comme on le voit à l'ouverture des cadavres, une eſpéce

de nœud, par lequel le paſſage eſt abſolument bouché. Si l'on pouvoit découvrir cette cauſe, le mercure & le plomb feroient d'une grande utilité; mais, malheureuſement, ce n'eſt qu'après la mort qu'on s'en apperçoit.

§. DCCXCIV. Il réſulte de ce que je viens de dire, qu'on a tort d'indiquer une même méthode pour la cure du miſeréré, & qu'on ne peut manquer de faire périr beaucoup de malades, en la ſuivant, à moins qu'on ne ſoit ſervi par le hazard. J'ai vu dans pluſieurs cas inflammatoires & herniaires, propoſer l'uſage du mercure coulant & des balles de plomb, je l'ai vu mettre en uſage, malgré mes repréſentations, & les malades périr miſérablement en peu d'heures.

§. DCCXCV. Je dois obſerver ici par rapport aux gens de guerre, que, dans les cas preſſans, qui ne ſont pas

rares, ſur-tout dans les hôpitaux de l'armée, on peut quelquefois cauſer le miſereré, par l'uſage inconſidéré des émétiques & des purgatifs, comme, par exemple, lorſqu'on ne s'eſt pas informé ſi les malades ont des hernies. Les efforts violens que procure l'émétique, donne lieu à un mouvement antipériſtaltique, qui étrangle ſouvent la portion d'inteſtin engagée dans le ſac herniaire.

§. DCCXCVI. Il y a pluſieurs autres coliques que celles que j'ai indiquées dans cet Article, mais elles peuvent toutes être rapportées à celles dont je viens de parler.

ARTICLE III.

Du Vomiſſement & des Flux de ventre.

§. DCCXCVII. On diſtingue pluſieurs flux de ventre ſous les noms de

diarrhée, de flux hépatique, lienterique, cœliaque, gaſtro-mézenterique, hémorrhoïdal & dyſſenterique. Parmi ceux-là, il en eſt quelques-uns qui ſont rares parmi les gens de guerre; mais je ne puis me diſpenſer d'en parler, parce qu'ils ont tous une liaiſon ſinguliere entr'eux. Je comprends dans cet Article le vomiſſement, parce que l'eſtomac étant renfermée dans l'abdomen, il eſt très-certain que c'eſt un flux d'un des viſceres de cette capacité. Je n'aurai point d'égard ici à l'ordre des flux ſanguins & non ſanguins, & je préfére de les traiter ſelon l'enchaînement des matieres.

SECTION PREMIERE.

Du Vomissement spontané.

§. DCCXCVIII. Il ne sera question ici que des vomissemens spontanés, & non de ceux qui surviennent à d'autres maladies, ou qui sont excités par des médicamens ; je ne traiterai en un mot que de ceux dont la cause est dans le ventricule même. On peut en distinguer deux espéces, Sçavoir, le vomissement de sang & celui qui n'est pas sanguin. Celui-ci peut être subdivisé à l'infini, comme on le verra par les causes ci-dessous indiquées.

§. DCCXCIX. On distingue le vomissement de sang qui vient de l'estomac, par sa noirceur & par son mélange avec d'autres matieres ; ce qui n'ar-

rive pas dans l'hémoptyſie. D'ailleurs, il y a de la toux dans celle-ci, & jamais dans celle-là.

§. DCCC. Ce vomiſſement eſt ordinairement précédé de chaleur & de peſanteur à l'eſtomac, de l'enflure des hyppochondres, d'anxiétés, de dégout & de nauzées, de mouvemens convulſifs. Il y a rarement de la fiévre pendant cette maladie, le pouls eſt au contraire petit, foible & ſerré. Le viſage eſt pâle ou plombé, il y a de l'abbattement, & des foibleſſes, &c.

§. DCCCI. Le vomiſſement de ſang a différentes cauſes qui changent la nature de la maladie, & qui font auſſi varier le prognoſtic. Tantôt c'eſt la rupture des vaiſſeaux du ventricule, tantôt c'eſt leur éroſion, tantôt leur relâchement, qui produiſent l'hémorrhagie ; quelquefois c'eſt un ſang qui a tombé des foſſes nazales dans l'eſto-

mac, & qui eſt rejetté par le vomiſſement; un ſang ſcorbutique qui vient des gencives & qui eſt avalé, ou enfin quelque portion de celui qui vient des entrailles. Dans le premier cas, qui arrive ou par effort, comme par des coups, chutes, plaies ou pléthore, le ſang coule avec plus d'abondance & eſt plus fleuri. Dans le ſecond, qui vient le plus ordinairement des alimens, médicamens, ou poiſon âcres, le ſang coule moins abondamment & eſt plus noir. Le pouls eſt ſerré, concentré, foible; & il y a des convulſions, des anxiétés plus grandes que dans le premier cas. Dans le troiſiéme, c'eſt ou une varice qui crêve, & alors les accidens ſont moins violens, l'hémorrhagie dure moins long-temps; ou c'eſt un ſuintement par les orifices des tuyaux capillaires, ce qui annonce la diſſolution des liqueurs: l'état précédent du ma-

lade en fait foi. Les quatriéme & cinquiéme cas sont de peu de conséquence. Le sixiéme dénote la maladie noire comme on le verra ci-après, à la sixiéme Section.

§. DCCCII. Les gens de guerre sont plus sujets aux hémorrhagies qui viennent des causes du premier, second & cinquiéme cas. On connoît la quantité des vaisseaux sanguins qui parcourent la substance du ventricule, l'extrême sensibilité de ce viscere, & combien il est exposé à être irrité & déchiré. Delà on peut inférer que parmi les soldats qui vivent avec intempérance, qui font des chutes, qui sont attaqués de scorbut, cette maladie aura souvent lieu.

§. DCCCIII. Il n'en n'est pas du vomissement de sang pour les hommes, comme pour les femmes, dans la plûpart des cas de pléthore. Celles-ci éprouvent souvent, sans danger, cette

hémorrhagie, quand leurs régles sont diminuées ou supprimées. Il n'y a que les hommes en qui le flux hémorrhoïdal est dévié, qui puissent être quelquefois à-peu-près dans le cas de celles-ci. Mais en général il se fait rupture des vaisseaux, lorsqu'il y a de la pléthore, & cette rupture entraîne presque toujours, ainsi que l'erosion, des accidens fâcheux, tels que des ulceres, ou une hémorrhagie si grande & si continuelle, qu'elle mene les malades au tombeau.

§. DCCCIV. Il faut remarquer que dans les vomissemens de sang, on rend par l'anus des matieres noires, qui ne sont autre chose qu'un sang grumelé & corrompu, par son séjour dans les entrailles.

§. DCCCV. Quand le vomissement de sang vient de la pléthore, de la rupture des vaisseaux, &c. Il n'y a pas de remède plus souverain que la saignée,

qu'il faut répéter ſouvent. L'eau de poulet, de ris & autres de cette eſpece, ſont les boiſſons les plus convenables dans les premiers momens; enſuite on peut faire uſage des décoctions ou infuſions d'aigremoine, de pimprenelle, de grande conſoude, de lierre terreſtre, &c. Quand la ſuppuration s'établit, la maladie doit être traitée comme il a été dit au Paragraphe DCLXXI.

§. DCCCVI. Indépendamment des moyens ci-deſſus contre le vomiſſement de ſang, il eſt bon d'employer le ſecours des ligatures aux extrémités, de l'immerſion des bras & des jambes dans l'eau froide ou tiéde; des frictions ſur le ventre, & quand l'hémorrhagie vient de la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, il faut appliquer des ſangſues à l'anus, & faire prendre des demi-bains aux malades.

§. DCCCVII. On ne manque pas d'adſtringens puiſſans pour arrêter l'écoulement de ſang, dans la plûpart des hémorrhagies; mais il eſt ſouvent dangéreux de les employer ici, parce que le ſang qui aborde dans l'eſtomac, en s'arrêtant, pourroit engorger les tuniques de ce viſcere, & y produire une inflammation qui ſeroit bientôt ſuivie de gangrêne. C'eſt par la même raiſon qu'on doit être très-réſervé ſur l'uſage des narcotiques.

§. DCCCVIII. Dans les cas d'éroſion, la ſaignée eſt preſque toujours inutile; c'eſt alors que les boiſſons les plus adouciſſantes peuvent produire un bon effet. Mais il faut avouer que cette maladie n'eſt preſque jamais curable. Quant aux autres cas, on en parlera dans la Section ſixiéme.

§. DCCCIX. On doit obſerver que l'uſage des cathartiques eſt très-dangé-

reux dans cette maladie, & qu'il faut attendre plusieurs jours après l'hémorrhagie, pour les employer; encore faut-il ne se servir que des plus doux. L'usage du lait, le régime le plus tempéré, deviennent nécessaires après ce vomissement, mais principalement dans le cas où il y a de la suppuration.

§. DCCCX. Le vomissement de matieres non sanguines, & qui n'est pas symptomatique, ou l'effet d'une autre maladie, est ordinairement de peu de conséquence. Il y a des gens qui ont les nerfs si sensibles, que la moindre chose les excite à vomir. En général on vomit, ou ce que l'on a mangé, ou des matieres bilieuses & glaireuses, ou de la pituite. Les gourmands, les yvrognes & ceux qui, après avoir mangé, sont affectés de quelques vives passions, ou de quelques objets désagréables, vomissent aisément tout ce qu'ils

ont pris. Le vomiſſement bilieux & glaireux eſt l'effet de la ſaburre dans les premieres voies, ce qu'on connoît facilement à l'amertume de la bouche, au dégout, à la langue blanche & ſale. Le vomiſſement pituiteux eſt ordinaire à certaines gens, qui tous les jours en s'éveillant ont des nauſées, après leſquelles ils vomiſſent de l'eau ou pituite.

§. DCCCXI. Dans le premier cas, de l'eau chaude ou du thé & de la diette ſuffiſent le plus ſouvent. Dans le ſecond il faut purger ou faire vomir les malades. Dans le troiſiéme il y a peu de moyens, après l'uſage des purgatifs, qu'il fait répéter de temps à autres, &c. On prétend même qu'il ſeroit dangéreux quelquefois de chercher à guérir le vomiſſement habituel de pituite. J'ai vu en effet quelque gens qui ſe ſont mal trouvés de ne le plus avoir.

SECTION II.

De la Diarrhée.

§. DCCCXII. LA diarrhée eſt une maladie fréquente parmi les gens de guerre; elle eſt le fruit de leur intempérance, comme celui des aſſauts continuels auxquels leur état expoſe leur ſanté. La mauvaiſe nourriture, le changement d'air, les eaux impures, les exercices violens, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, &c. en ſont les cauſes les plus ordinaires.

§. DCCCXIII. On reconnoît cette maladie à la déjection plus ou moins fréquente des matieres ſtercorales non liées, de différentes couleurs, ſçavoir, bilieuſes, muqueuſes, glaireuſes, adipeuſes, ſéreuſes, &c. laquelle continue pendant pluſieurs jours, ſans fié-

vre, & eſt rarement accompagnée de douleurs ou épreintes ; mais il y a ordinairement du dégout, des nauzées, des borborigmes, des rapports acides ou d'œufs couvis, de la langueur ; le ventre eſt quelquefois gonflé, il y a du froid & de la chaleur alternativement; les urines coulent en petite quantité, & elles ſont rougeâtres & épaiſſes.

§. DCCCXIV. Il ne faut pas confondre avec cet état, le cours de ventre qu'on appelle *bénéfice*, auquel pluſieurs gens ſont ſujets de temps à autre, ni celui qui dure pendant vingt-quatre heures, après une indigeſtion, ni enfin celui qui juge ſouvent les maladies aigues. La diarrhée dont il eſt queſtion ici, dure pluſieurs jours & elle eſt vraiment une maladie.

§. DCCCXV. Les gourmands, les cacochymes, les gens bilieux y ſont très-ſujets, & entr'autres, dans le militai-

re, les recrues & ſur-tout les jeunes gens de famille, qui ont peine à s'accoutumer à l'ordinaire groſſier de la chambrée, aux exercices & au changement d'air.

§. DCCCXVI. J'ai parlé au Paragraphe DCCCXII, de la plûpart de ſes cauſes éloignées, on peut y ajouter la tranſpiration ſupprimée, l'uſage des crudités, l'humidité des pieds & les temps nébuleux. Quant aux cauſes prochaines, elles exiſtent dans les premiéres voyes, dont le ton eſt affoibli, & dont les fonctions ſont dérangées, par la préſence des matieres impures, que les mauvaiſes digeſtions y ont accumulées.

§. DCCCXVII. Cette maladie regne dans tous les temps, mais principalement pendant l'été parmi les troupes, & en campagne, où les cauſes ci-deſſus ſont plus multipliées; ce qui rend alors

cet état plus grave, & le fait ſouvent dégénérer en dyſſenterie, comme on le verra ci-après.

§. DCCCXVIII. Quand cette maladie dure long-temps, elle épuiſe les malades, & elle ſe change en flux cæliaque ou lienterique, ou en hydropiſie; celle qui eſt accompagnée de violentes douleurs & qui régne dans un mauvais air, dégénere en dyſſenterie. Les déjections trop copieuſes pendant long-temps, ſont de mauvais augure; les ſéreuſes font craindre la diſſolution des humeurs; les muqueuſes, l'hydropiſie, les bilieuſes, la dyſſenterie. Celle qui n'a rien de dangéreux eſt celle où les évacuations ſont modérées, les douleurs médiocres, où les matiéres ſont un peu liées & teintes en jaune, qui ne régne point dans un temps d'épidémie, où les forces ſe ſoutiennent, où le ſommeil n'eſt point inter-

rompu, où l'appétit n'eſt ni déſordonné, ni tout-à-fait perdu; celle enfin qui attaque les gens ſains & peu livrés à l'intempérance.

§. DCCCXIX. La cure de cette maladie eſt relative à ſes cauſes & à ſes accidens. Souvent elle ſe guérit par une diete auſtere, par une boiſſon délayante qui nettoye le canal inteſtinal, & par des lavemens. L'eau de ris, la tiſanne de grande conſoude, un peu de vin ſucré ſuffiſent quelquefois. Mais dans les ſoldats, ce régime eſt preſque impoſſible, ou du moins inſuffiſant. On a ſoin de faire vomir avec l'ipecacuanha ou avec du tartre ſtibié, pour deblayer d'abord les ſucs impurs contenus dans l'eſtomac; & enſuite on les purge avec des cathartiques doux & un peu adſtringens, tels que le ſyrop magiſtral, le catholicum double, &c. Dans les commencemens de la maladie, on fait

usage d'eau de ris & de lavemens émolliens, pour calmer les douleurs. Ensuite, quand les premiéres voies sont nettoyées, & que les évacuations sont de bonne qualité, on fait usage des toniques, des amers, des martiaux & des astringens, qu'on varie selon le besoin.

§. DCCCXX. Je ne m'étendrai pas davantage sur les moyens curatifs, parce que j'aurai occasion d'en parler plus amplement dans les Sections suivantes, ou je donnerai la liste de plusieurs adstringens, & ou j'expliquerai la qualité de chacun, avec leur dose.

SECTION III.

Des flux lienterique & cæliaque.

§. DCCCXXI. Le flux lienterique est celui par lequel on rend, peu de temps

après avoir mangé, les matieres à-peu-près comme elles étoient, ou du moins retenant encore de la couleur & de la forme des alimens. Cette maladie est souvent la suite de la diarrhée & de la dyssenterie; elle dépend d'une atonie singuliere des premiéres voyes, & elle est accompagnée de borborigmes; les malades sont foibles, ils ont le sphincter de l'anus très-relâché, & souvent ils ne peuvent retenir les excrémens.

§. DCCCXXII. Les gens voraces, les scorbutiques sont sujets à ce flux, & sur-tout les recrues; parmi les gens de guerre. Le défaut de régime, après la diarrhée & la dyssenterie, y donne lieu, & c'est ce en quoi les soldats pêchent le plus.

§. DCCCXXIII. Le flux cæliaque est celui dans lequel on rend les matieres fécales avec le chyle: il y des vents & des borborigmes; des douleurs aigues

dans l'eſtomac, comme des piquures d'épingles; de la fiévre lente; les malades maigriſſent & s'affoibliſſent conſidérablement.

§. DCCCXXIV. On peut ſe tromper ſur le jugement de cette maladie, en prenant du pus, ou des matieres muqueuſes & puriformes, pour du chyle. Ce ſont les ſignes antécédents qui la font diſtinguer. Elle paroît être entretenue par l'atonie des organes de la digeſtion, mais ſur-tout par l'obſtruction du mézentere qui refuſe le paſſage au chyle. Le flux cæliaque eſt rare. Il faut, après avoir vuidé les premiéres voyes, employer les toniques, les amers, les martiaux & les apéritifs. Cette maladie eſt ordinairement mortelle & preſque toujours l'effet d'une autre.

§. DCCCXXV. Quant à la lienterie, elle eſt infiniment moins dangé-

reuſe ; les mêmes moyens que ci-deſſus réuſſiſſent ordinairement avec un régime auſtere, & ſur-tout en faiſant jouir les malades, d'un air ſain.

SECTION IV.

Du flux hépatique.

§. DCCCXXVI. LES anciens ont appellé flux hépatique toute diarrhée, cœliaque ou lienterie qu'ils croyoient venir du foye. Mais les modernes entendent par ce nom un flux de ſang délayé, où ſemblable à de la lavure de chairs, qui eſt quelquefois mêlée avec des matieres bilieuſes, & le plus ſouvent avec des ſéreuſes. Elle eſt précédée ou accompagnée de fiévre lente, & elle tire ſon origine d'un vice particulier dans le foye.

§. DCCCXXVII. L'élévation de l'hippochondre

l'hippochondre droit, la couleur des déjections, l'obstruction ou le skirre au foye, la fiévre lente sont les principaux indices de cette maladie. Il paroît que le sang qui s'échappe, vient principalement par transudation, & non par rupture des vaisseaux : en effet, soit que le foye soit abscédé, ou qu'il soit obstrué, on conçoit aisément que le cours des liqueurs est très-gêné dans ce viscere, & que, comme c'est par la veine porte seule qu'il reçoit le sang qui vient des veines mezaraïques & hémorrhoïdales, lorsqu'il se trouve quelqu'obstacle dans cette veine, le sang doit nécessairement refluer vers les intestins, & produire de la gêne & de l'engorgement dans les vaisseaux, qui s'ouvrent d'autant plus facilement sans aucune rupture, qu'il y a de l'atonie dans le canal intestinal. Il résulte de là que les globules rouges s'épanchent dans ce tube,

où ils rencontrent des matieres séreuses & bilieuses auxquelles ils se joignent, ce qui donne aux déjections cette couleur de lavure de chairs, dont je viens de parler. S'il sort quelquefois du sang pur & qui ne se mêle point avec les excrémens, c'est lorsque les vaisseaux hémorrhoidaux internes se crêvent, parce qu'ils sont trop gorgés.

§. DCCCXXVII. Si cette opinion est fausse, il faut du moins que le sang vienne directement du foye par le canal cholédoque; car l'inspection des cadavres ne présente aucun vaisseau rompu, ni ulcéré dans le tube intestinal; & comme il est difficile d'imaginer que le sang vienne de si haut, à moins que le foye ne tombe en putréfaction, comme on l'a observé plusieurs fois; que cependant il n'est pas toujours dans cet état, quand on l'examine dans les cadavres de ceux qui sont morts du flux

hépatique; & qu'enfin on guérit quelquefois celui-ci, on peut au moins croire que dans ce dernier cas mon opinion eſt vraie.

§. DCCCXXVIII. Quoi qu'il en ſoit, cette maladie eſt très-rare, & elle eſt plutôt une affection ſymptomatique, qu'eſſentielle ou idiopathique. On doit avoir moins d'égard au flux, qu'à ſa cauſe. Les malades ſont ordinairement tourmentés de vents, le côté droit eſt dur, douloureux & enflé, le ſang ſort quelquefois par les narines & par la bouche, les urines ſont bilieuſes, ſouvent même tout le corps eſt jaune : la toux, la difficulté de reſpirer ſe mettent de la partie, le dégout & l'amertume de la bouche ne quittent point les malades. Quand tous ces ſymptômes ſe trouvent réunis, il y a peu d'eſpoir; moins on rend de ſang, moins l'engorgement du foye eſt conſidérable, plus on peut ſe flatter;

quand le hoquet, le vomiſſement noir, ſurviennent, & que les extrémités ſont froides, c'en eſt fait des malades. Les hyppochondriaques ſont ſujets à cette maladie, & parmi les gens de guerre, ceux qui à la ſuite des fiévres bilieuſes, putrides, malignes, ont le foye obſtrué.

§. DCCCXXIX. Cette maladie doit être traitée comme une obſtruction au foye : voyez cet Article dans le Ve Chapitre de cette partie.

SECTION V.

Des Hémorrhoïdes & du Flux hémorrhoïdal.

§. DCCCXXX. LE flux hémorrhoïdal eſt très-fréquent. Les cavaliers y ſont ſurtout fort ſujets. Cette maladie, quoique le plus ſouvent exempte de dan-

ger, eſt quelquefois ſi violente, que les malades jettent les haut cris, ſur-tout quand on a négligé les hémorrhoïdes tuméfiées.

§. DCCCXXXI. Ce flux eſt une évacuation de ſang par l'anus, qui vient, ſoit des veines hémorrhoïdales externes, ſoit des internes, qui ſe gonflent, & enſuite ſe crêvent; il coule plus où moins long-temps. Les malades éprouvent avant l'écoulement, des douleurs, des cuiſſons & une chaleur très-conſidérable à l'anus, ſur-tout lorſqu'ils vont au ſiége; la fiévre eſt ſouvent de la partie, le ventre ſe gonfle, & l'inflammation gagne quelquefois les inteſtins.

§. DCCCXXXII. Tous ces accidens ceſſent ordinairement quand le flux commence, de ſorte qu'on peut le regarder comme le remede le plus prompt & le plus efficace, à moins que l'in-

flammation n'ait gagné les parties voisines de l'anus, auquel cas il se forme des abscès & des fistules; ou qu'il ne soit trop considérable & ne dure trop long-temps, auquel cas il affoiblit trop les malades, & donne lieu à l'ethisie.

§. DCCCXXXIII. Au reste, ce flux vient souvent assez paisiblement à la suite des hémorrhoïdes, dont il est le remede, ainsi que celui de plusieurs autres maladies. On le distingue des autres flux sanguins, parce que le sang n'est point mêlé avec les excrémens, que la douleur est rapportée à l'anus ou au siége des veines hémorrhoïdales internes, qu'il n'y a ni tenesme, ni colique, & qu'enfin avant son arrivée on a presque toujours senti ou de la douleur, ou du chatouillement à l'anus.

§. DCCCXXXIV. Cette maladie est l'effet d'une autre qu'on nomme

hémorrhoïdes du nom des veines gonflées & bouſouflées, & ſe nomme auſſi hémorrhoïdes fluantes, pour la diſtinguer des hémorrhoïdes non fluantes, qui ne ſont autre choſe que la même douleur, les mêmes gonflement & bourſoufflement, les mêmes accidens, au flux de ſang près, dont ils ne ſont pas ſuivis.

§. DCCCXXXV. La difficulté du retour des liqueurs eſt une des cauſes principales, ou pour mieux dire, la cauſe prochaine des hémorrhoïdes. Ce retour eſt empêché par pluſieurs obſtacles, tels que l'engorgement du foye & de la rate, la conſtipation opiniâtre, l'épaiſiſſement des liqueurs. Les cauſes éloignées ſont nombreuſes; le mauvais régime, l'uſage trop fréquent du cheval, les courſes longues & en poſte, une chaleur immodérée, l'abus des ſpiritueux, du caffé, les veilles, la

débauche, &c. y donnent lieu.

§. DCCCXXXVI. Outre cela, il y a une infinité de gens qui par tempérament sont sujets à cette maladie. Les pléthoriques, les gens mutilés, ceux qui sont naturellement constipés, les célibataires, les gens oisifs, &c. en qui elle revient de temps à autres, les uns ayant des hémorrhoïdes externes, les autres des internes fluantes ou non fluantes.

Il en est qui éprouvent un bien considérable de leur flux périodique, par lequel le corps est dégagé d'une pléthore ou cacochymie nuisibles. Ceux en qui les hémorrhoïdes ne fluent pas, sont aussi soulagés de leur apparition, parce qu'il transude à travers les pores des veines, une certaine quantité de liqueur qui diminue le gonflement, après lequel les hémorrhoïdes se rident plus ou moins, ou disparoissent.

§. DCCCXXXVII. Il résulte de ce qui vient d'être dit, qu'il y a deux espéces d'hémorrhoïdes non fluantes, & de flux hémorrhoïdal : les uns sont habituels & les autres accidentels. La premiére espéce ne doit pas être regardée comme une maladie, mais plutôt comme une disposition prochaine à plusieurs autres. Car la suppression du flux, ou l'absence des hémorrhoïdes donnent lieu à plusieurs autres engorgemens, à l'hémoptysie, &c. Le flux est quelquefois si considérable, qu'on peut le regarder comme une perte.

§. DCCCXXXVIII. La seconde espéce est souvent une maladie assez grave, par les suites qu'elle entraîne, telles que des abscès, des fistules, l'inflammation des intestins, la dysurie, strangurie, &c. Au reste, quand l'une ou l'autre espéce sont le symptôme ou l'accident d'une autre maladie, comme de

l'obſtruction au foye, elles deviennent plus ſérieuſes. Celles qui reſtent ridées & longues en maniere de crête ſont ſujettes à récidives, &c. les internes ſont plus dangéreuſes que les externes.

§. DCCCXXXIX. Les hémorrhoïdes accidentelles ou habituelles non fluantes, qui ſont à un dégré propre à cauſer des accidens graves, exigent un traitement méthodique. Ainſi, P. E. lorſque l'inflammation eſt conſidérable, que les tubercules ſont très-gros, les douleurs très-vives, il ne faut pas héſiter de ſaigner les malades du bras, ou leur faire boire quelque tiſanne délayante & tempérante, telle que l'eau de veau, du petit lait, de l'eau nitrée; on fait prendre des bains de vapeurs, on applique ſur les hémorrhoïdes des cataplaſmes émolliens, anodins & un peu réſolutifs. Quand elles viennent à percer, les malades ſont ſoulagés, & il

faut alors laisser agir la nature.

§. DCCCXL. On conseille beaucoup de remédes contre ce mal, parmi lesquels les repercussifs tiennent le premier rang, mais ils sont la plûpart nuisibles; & quoi qu'il soit très-essentiel pour les gens de guerre de se guérir promptement de cette maladie, je crois qu'ils n'ont pas d'autres moyens à employer, que ceux dont j'ai parlé au Parag. précédent, pour le paroxisme. Quand il est passé, on peut se servir avec succès des eaux vulnéraires & adstringentes, pour rendre le ton aux hémorrhoïdes & empêcher les récidives, si toutefois il n'y a pas de cause qui s'y oppose.

§. DCCCXLI. Il y a des gens qui, pour éviter la récidive, conseillent d'extirper les hémorrhoïdes, c'est-à-dire, de couper les tubercules ridés, & les

crêtes qui reſtent ordinairement à la marge de l'anus. Cette méthode eſt le plus ſouvent inſuffiſante, parce qu'elle ne peut avoir lieu que pour les hémorrhoïdes externes, & que celles-ci coupées, les internes ſe gonflent bien-tôt. Elle eſt d'ailleurs nuiſible dans pluſieurs circonſtances, en ce qu'elle ôte à la nature une voie de décharge qu'elle s'étoit choiſie. J'ai vu beaucoup d'accidens naître à la ſuite de cette extirpation.

§. DCCCXLII. Il ne faut pas croire que les hémorrhoïdes ſeches (celles qui ne fluent point) ne puiſſent pas être un mouvement critique & ſalutaire ; on a mille exemples des bons effets de leur apparition dans les maladies. J'ai vu un homme attaqué d'hémoptyſie, & qui jamais n'avoit eu d'hémorrhoïdes, être ſoulagé tout-à-coup par l'apparition des tubercules hémor-

rhoïdaux à la marge de l'anus, lesquels ne fluerent point.

§. DCCCXLIII. J'ai déja dit en plusieurs endroits, qu'on peut par le moyen des sangsues, des bains, &c. attirer un flux hémorrhoïdal, quand on présume qu'il sera utile, ou lorsque sa suppression cause des accidens. Il faut pourtant convenir qu'il est quelquefois nécessaire de modérer cet écoulement, & on y parvient par les délayans, la diéte lactée, l'usage des acidules minérales. La saignée peut avoir quelques inconvéniens, quand ce flux est établi; elle est cependant nécessaire quand il est trop considérable.

SECTION VI.

Du Flux mézenterique, Gaſtromézenterique, maladie noire, &c.

§. DCCCXLIV. On reconnoît cette maladie au flux de ſang putride, noir, fétide, mêlé avec les excrémens, qui vient de fort haut, comme de l'eſtomac, ou des inteſtins grêles; au vomiſſement de matieres ſemblables; au pouls petit, intermittent, fébrile, à la proſtration des forces. Le viſage eſt plombé, il n'y a point de tranchées, mais la foibleſſe eſt extrême.

§. DCCCXLV. *Hippocrate* & les auteurs qui l'ont ſuivi, ont décrit cette maladie, mais ils ne la regardoient pas comme un flux ſanguin, & ils la traitoient de vomiſſement bilieux. C'eſt le *vomitus atrabilarius* de *bonet*, *ſepul-*

chretum. Observat. 23, *de vomitu.* *Sennert* & *Hoffmann* ont aussi regardé cette maladie comme un vomissement de matieres noires & fétides. Mais les observations des modernes ont démontré qu'il n'étoit pas rare que l'une & l'autre se rencontrassent ensemble; (la déjection noire par les selles & le vomissement noir) au reste, les hyppochondres sont élevés & douloureux, dans quelques sujets, comme dans ceux qui ont le foye ou la rate obstrués. Les accidens viennent par paroxismes, quoiqu'irréguliers, & ils laissent des intervalles assez bons.

§. DCCCXLVI. On distingue la maladie noire des autres flux sanguins, 1°. par la nature des déjections, 2°. par les intervalles que laissent entre eux les paroxismes, 3°. par l'absence des tranchées, 4°. par celle des tenesmes, dans le temps des déjections,

qui ſont quelquefois comme de la poix noire.

§. DCCCXLVII. Le ſiége de cette maladie n'eſt pas équivoque. Les obſervations démontrent que ce ſont les vaiſſeaux ſanguins du ventricule & des inteſtins corrodés & déchirés qui laiſſent échapper la matiere des déjections. Il paroît auſſi que ſelon le lieu où l'ouverture s'eſt faite, les évacuations changent de route. Le vomiſſement eſt plus fréquent, quand ce ſont les vaiſſeaux de l'eſtomac qui les fourniſſent, & les déjections par les ſelles ſont l'accident principal, lorſque les vaiſſeaux mézaraïques ſont ouverts. Cette maladie par les ſignes décrits au Paragraphe précédent, & par ſa durée ſe diſtingue du vomiſſement de ſang, qui n'eſt qu'un hémorrhagie. On ne doit pas non plus appeller maladie noire, cet accident aſſez ordinaire, mais de peu d'impor-

tance & de durée qui ſurvient à une hémorrhagie par le nez, à un crachement de ſang quelconque, ou à un vomiſſement, & qui n'eſt produit que par un peu de ſang avalé, & tombé dans le canal inteſtinal, où il acquiert une couleur noire, &c.

§. DCCCXLVIII. Les auteurs regardent l'affection du foye, ou celle de la rate, comme la cauſe la plus ordinaire de cette maladie, ou comme un ſymptôme qui l'accompagne toujours; mais il n'en eſt pas moins vrai que les éroſions différentes du ventricule & du tube inteſtinal la produiſent quelquefois; d'où il réſulte que les cauſes éloignées feront toutes celles qui pourront d'abord produire des léſions dans les deux viſceres ci-deſſus, ou corroder les tuniques du ventricule & des inteſtins. Les mouvemens impétueux, les vomiſſemens avec de grands efforts, les

matieres irritantes, le reflux de quelque humeur, l'heterogene fébrile des intermittentes repercuté, &c. On voit par-là que les gens de guerre doivent être sujets à cette maladie, de même que les hyppochondriaques, les mélancholiques & les scorbutiques.

§. DCCCXLIX. On trouve à l'ouverture des cadavres les vaisseaux courts de l'estomac, engorgés & singuliérement dilatés par un sang noir & grumelé, les mézaraïques sont dans le même état; le ventricule & les intestins sont marqués de taches gan rêneuses; il y a des ulcérations; le foye, la rate sont gonflés, suppurans, endurcis. Je regarde le flux hépatique dégénéré comme une des causes de cette maladie.

§. DCCCL. Son prognostic est toujours dangéreux, puisque la plus légere cause qui la produit, & le plus léger

accident qui en résulte, sont dans le cas de faire périr le malade. L'érosion des vaisseaux produite par une évacuation supprimée ou par une métastase, peut céder, lorsqu'on rappelle l'une, & qu'on détourne l'autre ; l'ulcere, la suppuration, &c. sont incurables. Les déjections qui ont la consistance de poix noire, sont d'un mauvais augure.

§. DCCCLI. Il paroît que la maladie noire d'*Hippocrate* doit être rangée dans une classe différente de celle-ci, par la description qu'il donne de deux especes & de leur curation. *Hypp. coi de morbis liber III, Sect. V*, page 486 & 487 & suivantes, *foësii versione*. Dans la premiere il parle d'un vomissement d'atrabile, qui tantôt est comme du sang, tantôt comme de la lie de vin, tantôt comme de l'encre, quelquefois d'un goût acide, comme du vin aigre, assez souvent comme de la

ſalive & de la pituite, d'autres fois comme de la bile verte tirant ſur le pâle. Il ajoute, que, lorſque la matiere eſt noire & ſanguine, lente, c'eſt un ſigne mortel. Il conſeille pour premier reméde un purgatif, enſuite le petit lait & le lait, &c. Dans l'autre eſpéce, le teint eſt d'une couleur brunâtre, les yeux d'un verd pâle, le malade vomit en tout temps, & le plus ſouvent avec les alimens, quelques gouttes de bile, & de la pituite; & il conſeille les vomitifs & les purgatifs.

§. DCCCLII. On voit par-là, que la maladie dont il eſt queſtion ici differe entierement de celle d'*Hyppocrate*, qu'on doit rapporter au vomiſſement atrabilaire des mélancoliques & des hyppochondriaques.

§. DCCCLIII. Les flux ſupprimés & les humeurs repercutées regardés com-

me cauſes de cette maladie, s'attaquent, les uns en rétabliſſant l'écoulement ordinaire ; s'il eſt ſanguin, les ſangſues aux hémorrhoïdes & même quelquefois la ſaignée ſont indiqués ; s'il eſt humoral, par l'application d'un cautere, d'un ſeton, &c. & même par les cathartiques doux & les diaphorétiques. Les autres, en attirant au-dehors l'humeur morbifique par des véſicatoires, des ſynapiſmes, &c. par les boiſſons délayantes & adouciſſantes.

§. DCCCLIV. De quelque cauſe que provienne cette maladie, le régime doux & lacté doit être préférable à tous les autres. Les remédes âcres & en général les purgatifs un peu forts ſont toujours nuiſibles. Quand les obſtructions entretiennent ce flux, il faut allier adroitement les apéritifs avec le régime ci-deſſus.

§. DCCCLVI. Il ne faut pas croire

que cette maladie ſoit très rare; pluſieurs Médecins des armées l'ont obſervée. L'intempérance, l'effervefcence des humeurs, la ſuppreſſion de la tranſpiration, les hémorrhoïdes imprudemment arrêtées, les dartres & la gale repercutées, l'humeur fébrile enchaînée par l'abus des fébrifuges, les obſtructions à la ſuite des maladies aigues, doivent ſouvent y donner lieu parmi les gens de guerre.

SECTION VII.

De la Dyſſenterie.

§. DCCCLVII. LE flux dyſſentérique eſt de tous ceux dont j'ai parlé dans cet article, celui qu'on voit régner le plus fréquemment dans les troupes & dans tous les temps & toutes les poſitions. Il eſt ſouvent ſymptomatique, mais le

plus ordinairement essentiel. On le distingue en deux espéces; sçavoir, en dyssenterie benigne & en maligne, par rapport à ses accidens plus ou moins graves. On peut aussi le diviser en humoral & sanguin, en épidémique, sporadique & endémique. Car, 1°. il y a des dyssenteries sans déjections sanglantes, 2°. il y en a où on rend beaucoup de sang. 3°. Elle est souvent épidémique, sur-tout dans les armées, 4°. elle attaque quelquefois des sujets qui y sont disposés, quoiqu'il n'y ait point d'épidémie. 5°. Enfin elle est endemique dans plusieurs pays chauds.

§. DCCCLVIII. On reconnoît la dyssenterie à un flux de ventre qui est annoncé le plus souvent par un mouvement fébrile, précédé de frissons. On rend d'abord les excrémens, ensuite des matieres crues, après quoi elles sont muqueuses, grasses, oléagi-

neuſes, & enfin écumeuſes & glaireuſes, teintes de plus ou moins de ſang.

§. DCCCLIX. Les tranchées plus ou moins violentes & le teneſme précédent chaque déjection. Les malades ſont tourmentés de la ſoif, l'envie d'aller au ſiége eſt fréquente & l'on rend peu de matieres chaque fois, quoiqu'on croye qu'on va en rendre beaucoup. La bouche eſt mauvaiſe, la langue chargée, il y a des nauzées & des vomiſſemens, le ſommeil eſt interrompu, la peau eſt ſeche, les urines épaiſſes & peu abondantes, la chaleur des parties internes, vive & brulante; le ventre météoriſé, le viſage plombé.

§. DCCCLX. A ces ſymptômes ſe joignent les vents, les rots, le hoquet, le délire, l'oppreſſion, des taches exanthématiques, des aphtes; la langue devient noire & ſeche, les déjections de plus en plus fétides & noires; on rend des

des vers, les extrémités ſont froides; enfin les douleurs ceſſent, & les malades périſſent bien-tôt après.

§. DCCCLXI. C'eſt-là à-peu-près l'ordre que ſuivent les ſymptômes dans cette maladie; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils ayent tous lieu dans les diverſes eſpéces de dyſſenterie: c'eſt au contraire de leur réunion, ou de l'abſence des plus graves, que dérivent ces eſpéces. De ſorte qu'en général le caractere eſſentiel de la dyſſenterie ſe réduit à ceux-ci, un flux de ventre douloureux & ſanglant, accompagné de teneſme & de fiévre.

§. DCCCLXII. La dyſſenterie bénigne eſt celle dans laquelle le flux de ventre n'eſt ni très-fréquent, ni très-douloureux; ou les teneſmes ſont courts; ou les matieres ſont muqueuſes, bilieuſes, & légérement teintes de ſang; où il y a peu de fiévre & d'ardeur, & ſur-

tout peu où point d'anxiétés ; ou enfin il y a de la force dans le pouls. Cette eſpéce eſt ordinairement ſporadique.

§. DCCCLXIII. La dyſſenterie maligne eſt celle qui eſt accompagnée de fiévre & d'ardeur, de dégouts, nauzées, vomiſſemens, de vives tranchées, de teneſmes fréquents, de déjections vertes, glaireuſes, fétides, teintes d'un ſang noir ; ou le ventre eſt météotiſé ; ou il y a des exanthemes, du délire, des anxietés, de la foibleſſe, & de l'abbatement ; ou le viſage eſt hâve & cadavreux, la langue noire & ſéche, &c. C'eſt cette eſpéce qui eſt le plus ſouvent épidémique dans les armées, & endemique dans les pays chauds.

§. DCCCLXIV. C'eſt encore un problême, ou du moins c'en doit être un, ſi la dyſſenterie maligne épidémique eſt une maladie eſſentielle, ou ſi elle n'eſt pas le ſymptôme des putrides

malignes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle régne dans le même temps que celles-ci, & qu'on y remarque tous les caracteres de la putridité, à la fin de l'été & au commencement de l'automne, quand elle attaque les ſoldats & le peuple.

§. DCCCLXV. Elle attaque principalement les jeunes gens cacochymes & déréglés, ceux qui ont la maladie du pays, les yvrognes, ceux qui s'expoſent à la fraicheur de la nuit, après les grandes chaleurs : en un mot, tous ceux qui ont de la diſpoſition aux fiévres putrides & malignes. Voyez les Paragraphes 54, 218, 349, 350 & 351.

§. DCCCLXVI. Le ſiége de cette maladie ſont les inteſtins grêles, ou les gros, ce qu'on diſtingue facilement par le ſentiment de douleur que les malades éprouvent chaque fois qu'ils ſont

ſur le point d'aller à la ſelle. Les obſervations anatomiques le démontrent; on trouve les uns & les autres ulcérés, gangrenés, collés, leur velouté enlevé, la graiſſe qui eſt autour du rectum entiérement détruite.

§. DCCCLXVII. Sa cauſe prochaine eſt une irritation & une éroſion dans l'un ou pluſieurs points du tube inteſtinal, cauſées par la préſence des matieres âcres formées au-dedans, ou introduites par différentes voies. Dans le premier cas elle eſt ordinairement bénigne & ſporadique : dans le ſecond, maligne, épidémique & contagieuſe.

§. DCCCLXVII. Tous les auteurs qui ont écrit ſur les maladies des armées, & ſur les épidémies dyſſenteriques, ſont d'accord ſur les cauſes éloignées de cette maladie. Un été ſec qui a rarefié les humeurs, les diſpoſe à l'acrimonie & à la putridité; les nuits

froides vers la fin de l'été, les temps pluvieux & l'humidité, qui arrêtent ou diminuent la transpiration, font refluer l'humeur perspirable vers les entrailles, & augmentent cette disposition. Ensuite les miasmes putrides répandus dans l'air, les excrémens dyssenteriques, dont les vapeurs s'introduisent par l'anus, lorsque les soldats vont au même siége, rendent cette maladie putride, maligne & contagieuse.

§. DCCCLXVIII. La dyssenterie benigne & sporadique vient ordinairement de la disposition particuliere des sujets qui en son atteints, du mauvais régime & de la diarrhée arrêtée mal-à-propos, ou négligée.

§. DCCCLXIX. Je me suis trouvé dans deux épidémies de dyssenterie parmi les troupes, l'une à *Landau*, en 1757, vers la fin de l'été, & l'autre à l'armée en 1759, sous *Giesen*, & j'ai

obſervé qu'elles ſe rapportoient toutes deux entiérement avec la deſcription des Paragraphes 859, 860 & 863; que les cauſes étoient les mêmes que celles dont j'ai parlé au Paragraphe 867. J'ai vu de plus, que dans celle qui régna parmi les ſoldats de la garniſon dans *Landau*, qui étoient preſque tous des miliciens, le bataillon Périgordin fourniſſoit le plus de malades, qu'ils avoient preſque tous la maladie du pays, & que les plus jeunes en mouroient. La plupart des autres malades qui ſe trouverent dans les ſalles où il y avoit des dyſſenteriques, attraperent cette maladie, & moi-même je la gagnai en allant aux mêmes latrines qu'eux, ou du moins en entrant ſouvent dans ces ſalles.

§. DCCCLXX. La dyſſenterie benigne & ſporadique eſt en général peu dangéreuſe; les autres eſpéces le ſont

au contraire beaucoup. Les tranchées & les tenesmes fréquens, le vomissement, le délire, le hoquet, les exanthemes & les aphtes sont de mauvais augure. Les déjections putrides, fétides, noires, purulentes, sanieuses, mêlées de beaucoup de sang qui vient de fort haut, menacent de la gangrêne, ou annoncent l'inflammation ou la suppuration des intestins. Les extrémités froides, la cessation des douleurs, les déjections involontaires fétides & noires, le pouls petit, intermittent, vacillant, sont les préludes de la mort. Mais quand le tenesme & les tranchées ne sont ni fréquents, ni douloureux, que la fiévre est modérée, que les forces ne sont pas trop diminuées, que le ventre n'est pas trop élevé & qu'il est mollet, que les déjections tirent sur la couleur jaune & sont mêlées de peu de sang, qu'elles ne sont pas trop

fréquentes, que la langue n'eſt point noire, ou du moins que la croute noire qui y étoit, ſe ramollit & ſe détache; que la ſoif & la chaleur interne diminuent, on a lieu d'eſpérer que les malades ſe tireront d'affaire. Toutes les épidémies n'ont pas le même dégré de malignité, & ſans le malheur attaché à l'état de ſoldat, qui le met dans le cas d'être conduit dans les hôpitaux, lorſqu'il a cette maladie, elle ne ſeroit pas auſſi dangéreuſe. D'ailleurs, ce qui la rend le plus ſouvent incurable, c'eſt que les malades ſont rarement traités dans les premiers temps.

§. DCCCLXXI. La cure de la dyſſenterie doit varier ſelon ſon eſpece & ſelon les accidens. La benigne & ſporadique exigent le plus ſouvent l'uſage de la ſaignée; ce ſont les ſymptômes & les cauſes connues qui font connoître juſqu'à quel point on doit ſuivre ce

principe. Un pouls fort, des ſignes d'inflammation, tels que la tenſion du ventre, les hémorrhoïdes ſupprimées, &c. annoncent la néceſſité de réïtérer la ſaignée. Les boiſſons délayantes, tempérantes & nitrées, & entr'autres le *decoctum album*, ne ſont pas moins indiqués, mais principalement l'uſage des lavemens qui portent ſouvent directement ſur le ſiége de la maladie. Ceux qui ſont faits avec l'eau de graine de lin & les mucilages me paroiſſent préférables à tous ceux dans leſquels on fait entrer beaucoup d'huiles, & même à ceux qu'on fait avec des trippes, parce que les matieres huileuſes acquierent de l'acrimonie par la chaleur, & qu'il y en a beaucoup dans la maladie dont il eſt ici queſtion.

§. DCCCLXXII. Il eſt rare qu'on puiſſe ſe diſpenſer de faire vomir les malades, & c'eſt dans les premiers

jours, après avoir désempli les vaisseaux, & diminué l'éretisme ou l'inflammation, qu'ils conviennent principalement. On préfére l'usage de l'ipecacuanha à celui du tartre stibié, parce que celui-là paroît avoir une vertu spécifique contre la dyssenterie. Je ne la disputerai pas, mais je me suis souvent très-bien trouvé de l'effet du tartre stibié; il est vrai que l'ipécacuanha est plus doux, & qu'il convient mieux dans les cas d'inflammation. On le donne jusqu'à la dose de trente grains, on prétend même que douze ou quinze font autant d'effet, qu'une plus grande quantité. Mais l'inconvénient que je trouve dans ce remède est qu'il est souvent infidele, adultéré, & que d'ailleurs, il ne remplit pas assez surement l'indication qu'on se propose, car il ne fait pas toujours vomir. Je me suis bien trouvé d'y joindre un grain de tartre

ſtibié, dans les cas où il étoit abſolument néceſſaire de faire vomir.

§. DCCCLXXIII. On répéte ce remede plusieurs fois, enſuite on ordonne les purgatifs, qui doivent être de la claſſe des plus doux & un peu toniques. La rhubarbe, le ſyrop magiſtral, celui de chicorée composé, le catholique double, ſont de ce genre. On ſe trouve bien auſſi de la racine du Brésil donnée à petite doſe & à plusieurs repriſes. On la joint quelquefois à la rhubarbe, &c. L'écoulement ſanguin ne doit point arrêter l'uſage de ces moyens, qui au contraire diminuent la quantité des matieres irritantes, & conſéquemment la douleur & la violence de la maladie. Ordinairement au bout de ſept ou huit jours la maladie ſe change en diarrhée. Quand les accidens ſont graves, qu'il y a de l'inſomnie & des douleurs très-vives, on peut

employer les émulſions narcotiques, mais avec précaution, car elles arrêtent ſouvent les flux, au détriment des malades. Le diaſcordium, l'opiat de Salomon, la thériaque, les pillules de cynogloſſe ſont les calmants les plus utiles dans cette maladie. J'ai vu cette maladie ſe terminer par des ſueurs dans ceux en qui la ſuppreſſion de la tranſpiration avoit été ſa premiére cauſe, & même dans d'autres ſujets qui ne pouvoit pas imputer la dyſſenterie à cette ſuppreſſion. Dans tous les cas où l'on peut ſoupçonner cette cauſe, la tiſanne de coquelicot fait des merveilles. On ſe trouve bien de l'application des ſangſues à l'anus, quand le flux hémorrhoïdal a été ſupprimé. Au reſte, les cataplaſmes émolliens appliqués ſur le ventre, dans les cas d'inflammation, ſont ſouvent très-utiles.

§. DCCCLXXIV. Quand la maladie dégénere en diarrhée, il faut se conduire comme il a été dit dans la Section II de cet Article. J'ajouterai ici qu'après l'usage des moyens indiqués au Paragraphe DCCCXVIII, il faut en employer de plus efficaces, si le flux continue. Ces moyens consistent dans les adstringens plus forts, tels que le sang de dragon, le cachou, le massich, le symarouba, le coing, le cynorrhodon, &c.

§. DCCCLXXV. Quand la maladie se termine par suppuration, ce qui arrive quelquefois, il faut bien se garder d'employer les adstringens; les boissons adoucissantes & les lavemens sont les seuls moyens utiles alors. Au reste, cette suppuration ne forme pas ordinairement un abscès, mais simplement quelques petits points purulens, à l'endroit des vaisseaux corrodés, & elle est

rarement dangéreuſe dans les ſujets bien conſtitués & lorſque la dyſſenterie eſt bénigne.

§. DCCCLXXVI. Le régime des malades doit être pendant & après la maladie, très-doux & très-tempéré. Je ne voudrois pas qu'on donnât des bouillons de viande, pendant la maladie. La crême d'orge & de ris ſont un aliment médicamenteux beaucoup plus ſain. Dans la convaleſcence, on peut faire uſage de ris, de gruau, de ſemoule cuits au bouillon, d'œufs frais, & du vin trempé, mais jamais de viande, ſur-tout de celle qui eſt groſſiere.

§. DCCCLXXVII. La dyſſenterie maligne & putride eſt beaucoup plus difficile à guérir, parce qu'indépendamment du flux, il y a des accidens graves, & que les cauſes ſont tenaces. On peut la diſtinguer en trois temps, comme le remarque *M. Pringle*, dans

le premier, il y a peu de différence entre elle & la bénigne, à l'exception de l'abbatement & l'absence des signes inflammatoires, qui ont ordinairement lieu dans la putride maligne. Dans le second, l'érosion des vaisseaux est plus marquée & les accidens sont plus graves. Dans le troisiéme tous les signes de malignité se trouvent réunis.

§. DCCCLXXVIII. Dans le premier cas, la cure differe de celle que j'ai indiquée ci-dessus, en plusieurs articles. Il est par exemple très-rare que la saignée soit utile ou nécessaire : d'ailleurs, le flux n'est pas plus sanguin dans celle-ci que dans l'autre pendant les premiers jours. Au lieu de boissons simplement mucilagineuses & tempérantes, on doit mettre en usage celles qui sont aigrelettes, parce que les signes de putridité ne sont pas équivoques. Quand aux vomitifs, il faut

les employer le plus promptement qu'il est possible, & de la même maniere qu'il a été dit au Par. DCCCLXXII. Les purgatifs doivent suivre de près, & on substitue à ceux qui sont indiqués au Paragraphe DCCCLXXIII, l'eau de casse & de tamarinds. Les narcotiques sont plus dangéreux que dans la bénigne, & ils ne peuvent être mis en usage, qu'après celui des purgatifs réïtérés ; mais on peut leur substituer utilement le camphre, qui est antiputride & calmant à la fois.

§. DCCCLXXIX. Comme il est rare que les soldats soient traités dans le premier temps, parce qu'ils regardent leur état comme un dévoyement simple ; lorsqu'ils arrivent à l'Hôpital, ils sont dans le second temps, l'érosion des vaisseaux est marquée, l'abbatement est plus grand. Il ne faut pas moins alors émétiser & purger les ma-

lades ; mais on doit ſoutenir l'action de ces remedes par quelques cordiaux légers, tels que l'eau de canelle orgée, &c. dans laquelle on peut mettre quelques grains de tartre ſtibié. Il n'eſt pas moins eſſentiel de donner un vehicule ſemblable aux purgatifs. *M. Pringle* paroît avoir quelque confiance au *verre d'antimoine ciré*. Pour moi, je l'ai ſouvent employé avec peu de ſuccès, & je me ſuis beaucoup mieux trouvé de l'uſage de l'ipecacuanha mêlé avec le tartre ſtibié, & des petites doſes de cette racine en poudre, répétées pluſieurs fois dans la journée.

§. DCCCLXXX. Le troiſiéme temps eſt celui auquel la plupart des malades ſuccombent. *M. Pringle* regarde cette maladie alors comme compliquée avec la fiévre d'hôpital. Il eſt certain qu'on doit employer dans ce cas tous les antiſeptiques, tels que le quinquina, le

camphre, l'esprit de *minderer*, les alkalis volatils, &c. avec les précautions, & selon les indications détaillées dans le Paragraphe CCLIII & les suivans.

§. DCCCLXXXI. Quand les malades ont le bonheur de revenir de cet état, la diarrhée, le flux cæliaque ou lienterique ont souvent lieu. C'est alors le cas d'insister sur les toniques, les martiaux & les adstringens. La seconde eau de chaux mêlée avec le lait est alors très-utile, & le lait seul proscrit : on en sçait les raisons.

§. DCCCLXXXII. Il faut observer que la plupart des absorbans qui sont tant recommandés contre cette maladie, sont beaucoup plus nuisibles qu'utiles dans les cas de putridité. *M. Pringle* présume que c'est parce qu'ils sont *septiques*.

§. DCCCLXXXIII. Le régime doit être exactement le même que celui qui

eſt indiqué au Parag. DCCCLXXVI; Mais il eſt eſſentiel de continuer long-temps l'uſage des toniques, car il n'y a guères de maladies plus ſujettes à récidive que celles-ci. Il faut eviter avec ſoin que les convaleſcens ſe refroidiſſent, ſur-tout aux pieds. *Baglivi* & pluſieurs autres auteurs ont obſervé, qu'il y a une ſympathie ſinguliere entre les pieds & les entrailles; de ſorte que quand ceux-là ſont humides & froids, il y a des coliques & des flux de ventre. Il n'eſt pas moins eſſentiel de faire reſpirer un air libre & ſain à ces convaleſcens, & c'eſt ce qui eſt aſſez difficile à exécuter par rapport aux Soldats; car ſi on les renvoye dans leurs quartiers, ou qu'on les abandonne à eux-mêmes, ils ſont le plus ſouvent les victimes des imprudences auxquelles ils ſe livrent; & ſi on les garde dans les Hôpitaux, de l'armée ſur-tout,

malgré les plus grandes précautions, ils feront fujets à retomber, parce que l'air y eft toujours mal-fain. Cependant on peut choifir un milieu qui confifte dans l'établiffement d'un Hôpital pour les convalefcens. Voyez au refte la feconde partie de cet Ouvrage, où les moyens de falubrité pour les Hôpitaux font amplement détaillés.

ARTICLE IV.

Des Maladies des reins & de la veffie.

§. DCCCLXXXIV. CES maladies font l'inflammation des reins ou *néphréfie*, la colique néphrétique, l'inflammation de la veffie, le calcul, l'ifchurie ou rétention d'urine, la ftrangurie ou l'incontinence d'urine, & la dyfurie ou ardeur d'urine, le piffement de fang & celui de pus.

§ DCCCLXXXV. On ſent parfaitement que pour traiter convenablement de ces différentes maladies, il faudroit au moins un volume entier. Je me renfermerai ici dans les généralités les plus eſſentielles, & dans les obſervations qui regardent principalement les gens de guerre,

---

SECTION PREMIERE.

De l'inflammation des reins ou néphréſie. Nephritis.

§. DCCCLXXXVI. CETTE maladie ſe reconnoît à une douleur vive dans la région des reins, à l'ardeur d'urine, aux envies fréquentes d'uriner & à la fiévre aigue. On la diſtingue du rhumatiſme aigu des lombes, par la douleur qui eſt infiniment moindre dans celle-là, quand les malades fléchiſſent ou

redreſſent le tronc, & par les urines qui ne ſont point ordinairement changées de couleur dans celui-ci.

§ DCCCLXXXVII. Il a deux eſpéces de néphréſie. La premiere, dite vraie, & la ſeconde, dite fauſſe ou ſympathique. Celle-ci arrive à l'occaſion des graviers, & la fiévre ne ſurvient qu'après les douleurs. Dans celle là, au contraire, la fiévre arrive en même-temps que les autres accidens.

§. DCCCLXXXVIII. Dans la néphreſie vraie, la fiévre eſt plus ou moins violente, le pouls un peu dur, la douleur de l'un ou l'autre, ou le plus ſouvent des deux reins eſt poignante, déchirante ou gravative. Il y a de la ſoif, de l'anxiété, de l'inſomnie, des nauzées & du vomiſſement. Lorſque la maladie commence, on vomit d'abord ce qui eſt contenu dans l'eſtomac, enſuite de la bile. Le ventre eſt reſſerré,

les urines ſont rouges, ardentes, quelquefois ſanglantes, & quelquefois ſupprimées. Lorſque la ſaburre des premieres voies eſt la cauſe de la néphréſie, la fievre commence ſouvent par du friſſon.

§. DCCCLXXXIX. Le régime chaud & âcre, l'abus des diurétiques chauds ou autres médicamens âcres, la pléthore, l'échauffement, l'excès des liqueurs ſpiritueuſes, ſont les cauſes ordinaires de cette maladie. Son ſiége eſt dans les reins, & ſa nature une véritable inflammation de ces parenchymes. Ses effets ſont, la difficulté, l'ardeur, la ſuppreſſion des urines. Son prognoſtic ſouvent douteux, ſes terminaiſons ſouvent mortelles, ou produiſant des maux chroniques. La réſolution ſeule pouvant tirer tout-à-fait les malades d'affaire.

§. DCCLXC. La ſaignée eſt le plus

puissant reméde contre cette espéce de néphrésie. Les boissons délayantes, tempérantes & nitrées, les émulsions narcotiques, les lavemens émolliens nitrés & le bain sont les autres moyens qui viennent ensuite à l'appui. Lorsque la douleur & l'inflammation sont dissipées, on peut employer les purgatifs doux.

§. DCCCXCI. La néphrésie sympathique ou fausse, vient du calcul des reins & de la vessie, &c. La douleur est plus aigue, le plus souvent il n'y a qu'un côté malade, les nausées & les vomissemens sont plus fréquents, la testicule du côté malade est retiré, la fiévre survient à la douleur, &c. Du reste, les accidens sont les mêmes que dans l'autre.

§. DCCCXCII. Les gens qui sont sujets à la colique néphrétique, les gouteux, ceux qui ont la pierre, &c. éprouvent

éprouvent plus ſouvent cette maladie, qui dans le paroxiſme, ſe traite de la même maniere que la néphréſie vraie, aux ſaignées près, qui doivent être plus ménagées dans celle-là, que dans celle-ci.

§. DCCCXCIII. J'obſerverai ici que les gens de guerre ſont ſujets à l'une & à l'autre néphréſie, & qu'il eſt inutile d'en répéter les raiſons, qui doivent être ſuffiſamment connues, par les cauſes dont j'ai fait le détail dans différens Articles de cet Ouvrage. On verra plus bas la cure des accidens de ces maladies.

SECTION II.

De la Colique Néphrétique ou Néphralgie.

§. DCCCXCIV. CETTE maladie ſe reconnoît à une douleur fixe dans la région des reins & des urètéres : elle diffère de la néphréſie par l'abſence de la

fiévre aigue. Il faut pourtant convenir que ses paroxismes doivent être en quelque maniere comparés à la deuxiéme espéce de néphrésie, quant aux accidens, avec cette unique différence, que ses accès sont moins longs que la néphresie, parce que l'inflammation n'existe pas toujours dans le paroxisme de la néphralgie.

§. DCCCXCV. On doit distinguer dans cette maladie le paroxisme de l'intermission. Dans le premier état, il n'y a ordinairement qu'un rein de malade, mais on y ressent des douleurs très-véhémentes, ainsi que dans le trajet de l'urètére du même côté, le testicule est retiré, il y a des nausées & des vomissemens fréquents; les malades souffrent moins, lorsqu'ils sont couchés sur le côté affecté; mais ils sont prodigieusement tourmentés, quand ils sont couchés sur l'autre. Les urines sont d'abord

limpides, ensuite troubles, copieuses, sanglantes, &c. hors du paroxisme, il y a de la pesanteur dans le rein, quelques douleurs passageres, &c.

§. DCCCXCVI. La description précédente appartient principalement au calcul des reins, mais la néphralgie a souvent d'autres causes, tels que des graviers, & des glaires qui produisent à-peu-près les mêmes symptômes. On distingue ces différentes maladies par les urines. On vient de voir quelles sont celles qui arrivent dans le calcul du rein. On apperçoit dans celles qu'on rend après le paroxisme de la seconde espece qu'on nomme *gravelle*, des petites pierres rougeâtres, tirant sur le jaune, plus ou moins pointues, tantôt très-friables, tantôt très-dures. L'urètére est le plus souvent malade dans cette espece, & l'urethre est irrité ou engorgé, quand la pierre y est engagée. Au

reſte, il y a alors de fréquentes envies d'uriner, & l'irritation ſe communique tellement au membre viril, que l'éreḉtion en eſt fréquente & douloureuſe. Dans la troiſiéme eſpece, qu'on peut appeller *glaireuſe*, les urines dépoſent de même une matiere glaireuſe qui termine l'accès. On pourroit ajouter deux autres eſpeces de néphralgie à celles-là : Sçavoir, l'accidentelle, qui vient de quelque obſtacle paſſager au flux de l'urine par les urètéres, & l'arthritique : mais la premiére eſt peu durable, & la deuxiéme n'attaque que les parties voiſines des reins, (les lombes.)

§. DCCCXCVII. Les cauſes de cette maladie ſe dénotent par ce qui vient d'être dit. C'eſt la préſence d'une pierre dans les reins, des graviers ou des glaires dans les urètéres, qui produit dans les parties un éretiſme violent. Une grande quantité de particules terreuſes

dans le ſang diſpoſe à cette maladie, & lorſqu'elles viennent à ſe lier par le moyen du mucus, qui abreuve les conduits de l'urine ou ſes organes ſécretoires, il ſe forme un calcul ou des graviers dans ces parties. Lorſque le mucus eſt ſurabondant, il s'engorge & s'altere; enſuite il produit la néphralgie.

§. DCCCXCVIII. On apporte preſque toujours en naiſſant la diſpoſition à cette maladie. La néphreſie mal guérie rend ſujet à la néphralgie. Enfin les gouteux en ſont ſouvent attaqués. Les cauſes éloignées ſont le régime chaud, la nourriture groſſiere, l'abus du ſel, &c. les chutes & le défaut de régime donnent lieu au paroxiſme.

§. DCCCXCIX. Le prognoſtic du calcul eſt très-dangéreux, en ce qu'il n'y a d'autre moyen que celui de le fondre, car on ne peut pas le retirer. Celui de la gravelle eſt moins mauvais, parce

que les graviers sortent plus facilement; on observe même, que ceux qui sont attaqués de cette maladie n'ont presque jamais la pierre : au reste, les graviers durs sortent avec plus de peine, & il est à craindre que les paroxismes fréquents & violents qu'ils causent n'entraînent l'inflammation ou la suppuration des reins, des urètéres, &c. Souvent avec l'âge, les conduits se dilatent tellement, qu'on souffre peu de cette incommodité. La troisiéme espéce est la moins dangéreuse.

§ DCCCC. Dans les cadavres morts à la suite de cette maladie, on trouve les reins suppurans, gangrénés, engorgés, des pierres engagées dans l'urètére, &c. Il en est de même dans ceux des gens qui sont morts de la néphresie.

§. DCCCCI. Dans le paroxisme de la premiére espéce, la saignée, le repos, les boissons délayantes & mucila-

gineuſes, telles que l'eau de graine de lin, de guimauve, &c. Les narcotiques, les bains, les potions huileuſes, & les lavemens émolliens ſont les ſecours les plus puiſſants. Tout remede chaud eſt contraire, & aggrave même le mal. On connoît beaucoup de remédes pour diſſoudre la pierre, entr'autres celui de *Stephens*, l'eau de chaux, les alkalis fixes, le ſavon, &c. Mais ſont-ils auſſi efficaces qu'on nous les vante? On a droit d'en douter, & il paroît bien difficile qu'ils produiſent une diſſolution de la pierre, ſans altérer la texture des organes. Je ne me refuſe cependant pas aux preuves qu'en ont eus pluſieurs célébres écrivains, mais je regarde leurs obſervations comme de ces faits ſi rares, qu'on ne doit point ſe flatter qu'il y ait jamais un moyen curatif dans ce genre. *L'uva urſi*, vanté par M. de *Haen*, ſeroit-il plus efficace & moins dangé-

reux ? L'expérience ſeule nous l'apprendra.

§. DCCCCII. Dans la deuxiéme & troiſiéme eſpéce, lors des paroxiſmes, on employe les mêmes moyens que cideſſus, en ménageant davantage la ſaignée. L'uſage habituel des pillules de ſavon rend le paſſage des graviers plus facile, & les purgatifs réïtérés de temps à autre, empêche la ſurabondance des glaires. Au reſte, ceux qui ſont ſujets à la néphralgie doivent être très-circonſpects, ſur le régime qui ne peut être trop tempéré. Il en eſt de même pour l'exercice qui doit être modéré, &c.

SECTION III.

De l'Inflammation de la Veſſie ou Cyſtitis.

§. DCCCCIII. ON reconnoît cette maladie à une tenſion douloureuſe & à

une tumeur ovale de la région de la vessie, lesquelles sont accompagnées d'une fiévre aigue, de dysurie, & même d'ischurie, de soif, de délire, d'insomnie, de tenesmes, &c. Les extrémités sont froides; la tumeur augmente, à mesure que les urines s'amassent dans la vessie.

§. DCCCCIV. Les causes de cette inflammation sont la pléthore, les urines âcres, les obstacles qui s'opposent à leur passage, tels que l'inflammation considérable des hémorrhoïdes, les plaies, les coups, le calcul, les courses de cheval, le transport d'une humeur morbifique, la gonorrhée virulente, l'usage interne des cantharides.

§. DCCCCV. Son prognostic est très-dangéreux, & l'inflammation se termine facilement en gangrêne. On guérit cette maladie par les saignées, les boissons délayantes, tempérantes &

mucilagineuſes, les narcotiques, les lavemens, les deux bains, les cataplaſmes anodins, &c.

§. DCCCCVI. J'obſerverai ici pour raiſon, que les gens débauchés font quelquefois uſage de la poudre cantharide, afin de pouvoir ſe livrer plus ſouvent aux plaiſirs de l'amour. Mais il eſt ordinaire qu'ils payent cher les avantages momentanés qu'ils en retirent. J'en ai vu pluſieurs mourir, même avant d'avoir pu ſe ſatisfaire; & ceux qui en réchappent, traînent le plus ſouvent une vie languiſſante, digne fruit de leurs excès.

SECTION IV.

Du Calcul ou de la Pierre dans la Veſſie.

§. DCCCCVII. On reconnoît la pierre dans la veſſie. 1°. Par la dyſurie fréquente, & l'envie preſque conti-

nuelle & douloureuse d'uriner. 2°. Par une douleur aigue au bout de la verge, chaque fois qu'on veut uriner. 3°. Par une titillation désagréable & une dureté fréquente du membre viril, sans érection. 4°. Par une pesanteur continuelle au periné. 5°. Par une suppression subite & fréquente des urines, dans le moment même qu'on en rend. 6°. Par la facilité d'uriner, lorsque le corps est courbé & que les cuisses sont relevées. 7°. Par la sonde. 8°. Par les douleurs que les malades éprouvent en faisant de l'exercice, & sur-tout en allant en voiture.

§. DCCCCVIII. Les pierres sont de différentes formes, de différente nature, & sont quelquefois engagées dans les lames de la vessie. Ce qui rend le prognostic plus ou moins dangéreux. On peut voir au Paragr. DCCCXCIX quelles sont les causes de cette maladie.

Il y a deux manieres de la traiter. On a vu ci-dessus combien peu il faut se fier aux lithontriptiques, cependant il ne reste d'autres moyens que celui de les employer, pour ceux qui ont des pierres tellement engagées, qu'il est impossible de les tirer hors de la vessie. Quant à l'opération, on sçait qu'il y a plusieurs manieres de la faire. Les Chirurgiens la perfectionnent tous les jours, & l'on voit avec plaisir combien on a fait de progrès en ce genre, par les succès fréquents dont la lithotomie est suivie.

SECTION V.

De l'Ischurie, la Dysurie & la Strangurie.

§. DCCCCIX. L'ISCHURIE ou retention d'urine, est une maladie très-aisée à connoître & à définir, puisque son caractere essentiel est la retention

des urines dans la veſſie. Mais ſes cauſes ſont innombrables. Je vais pourtant les réduire à celles qui ſont les plus ordinaires. 1°. L'inflammation des reins, des urètéres, du col de la veſſie, de l'urethre. 2°. Le calcul qui s'oppoſe au paſſage de l'urine. 3°. Des carnoſités dans le canal de l'urethre. 4°. Une tumeur externe ou interne qui comprime le col de la veſſie. 5°. L'imperforation de l'urethre. 6°. Le défaut de reſſort de la veſſie. 7°. Le ſpaſme du ſphincter de cet organe.

§. DCCCCX. Pluſieurs de ces cauſes ont été traitées dans les Sections précédentes, il en eſt quelques-unes qui ſont du reſſort de la Chirurgie. Le ſpaſme du col de la veſſie ſe guérit aiſément par les boiſſons délayantes & par le bain. Le défaut du reſſort peut admettre l'uſage de la ſonde pour le moment, & on le traite enſuite par ce-

lui des toniques. Il faut ſeulement obſerver ici que dans tous les cas d'éretiſme & d'inflammation, il faut s'abſtenir de ſonder, & que dans ceux qui ſont preſſants, au défaut de la ſonde, on doit faire la ponction de la veſſie.

§. DCCCCXI. La dyſurie ou l'ardeur d'urine eſt, comme on l'a vu plus haut, l'effet ou le ſymptôme de pluſieurs affections des reins & de la veſſie. Celle qui eſt une maladie eſſentielle, vient d'un régime âcre & ſalin, de l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, d'échauffement, des exercices violents. Le vin blanc, la bierre la produiſent quelquefois, & donnent d'ailleurs des envies fréquentes de rendre les urines, qui ſortent alors goutte à goutte, avec un ſentiment de chaleur au bout du prépuce.

§. DCCCCXII. On guérit la dyſuſurie eſſentielle, par un régime tempé-

rant, par des bains, des boiſſons délayantes, adouciſſantes & nitrées, avec des lavemens émolliens, &c.

§. DCCCCXIII. La ſtrangurie ou incontinence d'urine eſt un flux involontaire d'urine qui dépend ou du défaut de reſſort, ou de la paralyſie du ſphincter de la veſſie. Les urines coulent goutte à goutte, ce qui rend l'état de ceux qui ſont attaqués de cette maladie, très-inſupportable.

§. DCCCCXIV. Cette maladie vient le plus ſouvent à la ſuite des affections comateuſes, & des chutes, qui ſont ſuivies de paralyſie. Elle eſt alors plus difficile à guérir. Mais quand le reſſort n'eſt pas tout-à-fait perdu, on vient à bout de le rétablir par l'uſage des toniques, des martiaux, des eaux minérales, par l'application des cataplaſmes faits avec les herbes aromatiques cuites dans du vin, ſur la région de la veſſie, &c.

SECTION VI.

Du Pissement de sang.

§. DCCCCXV. CETTE maladie se reconnoît à l'écoulement des urines plus ou moins sanguinolentes, ou d'un sang pur, par le canal de l'urethre. Elle est ou le symptôme, ou l'effet d'une autre maladie, ou bien, elle est elle-même essentielle. Dans le premier cas, elle dépend d'une infinité de causes, comme du calcul des reins & de la vessie, de l'inflammation de l'une ou l'autre partie, du reflux d'une humeur morbifique, ou de la dissolution du sang, &c. Quand l'écoulement n'a pas une de ces causes, qu'il est la maladie essentielle, il vient sur le champ à la suite de quelques coups violents ou d'une chute; il survient aussi, quand la pléthore est assez considérable, ou

quand l'actimonie des urines eſt aſſez grande, pour ouvrir quelque vaiſſeau. Il ſurvient à quelque varice qui creve, à quelques efforts, aux exercices violents, &c.

§. DCCCCXVI. De quelque cauſe que provienne le piſſement de ſang eſſentiel, il vient de différens lieux : Sçavoir, des reins, des urétéres, ou de la veſſie, & il eſt aſſez facile de reconnoître le ſiége du vaiſſeau ouvert, tant par les douleurs qu'on reſſent, que par ce qui a précédé. Mais il eſt eſſentiel de ne pas confondre, pour la cure, les différentes cauſes de cette maladie, qui exigent des traitemens bien diſtincts.

§. DCCCCXVII. La grande quantité de ſang pur qui ſort par l'urethre, annonce un gros vaiſſeau ouvert, ſi les urines ſont ſeulement un peu ſanglantes, il faut qu'il n'y ait que quelque capillaire déchiré ou rompu. Ces deux

cas font varier le prognoſtic, de même que la nature des cauſes le rend plus ou moins ſérieux. Souvent cette maladie ſe termine par la ſuppuration des reins & de la veſſie, ce qui entraîne la formation des ulceres dans ces parties, & la phthyſie.

§. DCCCCXVIII. Le piſſement de ſang, qui a pour cauſes la pléthore, les chûtes, les efforts, la ſuppreſſion de quelqu'autre écoulement ſanguin, exige la ſaignée plus ou moins reïtérée, ſelon la violence de l'hémorrhagie, & de la douleur; on fait boire aux malades une grande quantité de délayants mucilagineux & tempérants; on les fait tenir dans le plus parfait repos, enſuite on leur donne quelques liqueurs ou ſucs adſtringens, tels que l'eau de plantain, le ſuc d'ortie, &c.

§. DCCCCXIX. Quand l'acrimonie des humeurs & des urines produit l'hé-

morrhagie, il faut insister d'avantage sur les boissons ci-dessus, un peu moins sur les saignées, & on doit employer les adstringens un peu plus tard. Lorsqu'elle survient à la crevasse des vaisseaux variqueux, la saignée est inutile, les boissons doivent être moins amples, l'usage des adstringens plus long-temps continué.

§. DCCCCXX. On reconnoît assez par l'état du pouls & par les signes précédens, quelle est la cause, & quel doit être le traitement de cette maladie. On me reprochera peut-être de ne prescrire ici que des principes généraux connus de tout le monde. Mais j'avois à faire mention des différens maux auxquels les gens de guerre sont sujets. Tous ceux que j'ai décrits dans cet article sont de ce nombre, & si je n'ai pu entrer dans un grand détail, parce que la matiere est trop ample; je n'en ai pas dû

paſſer ſous ſilence, leurs ſymptômes & leur cure générale. Il eut été inutile d'étayer les principes d'obſervations particulieres. Pour peu qu'on ait vu des malades, on ſçait ce qui arrive & ce qui ſurvient dans ces maladies.

SECTION VII.

Du Piſſement de pus ou de la ſuppuration des reins & de la veſſie.

§. DCCCCXXI. On ſçait que ſouvent on rend pendant ou après les maladies aigues des matieres puriformes ou muqueuſes avec les urines, & que dans la gonorrhée il en ſort auſſi par l'urethre & même du pus; mais on diſtingue facilement ces deux cas de la maladie dont il eſt ici queſtion : dans le premier, il n'y a eu aucun ſigne de léſion, ni au reins, ni à la veſſie; &

dans le ſecond, indépendamment de la gonorrhée exiſtante ou précédente, le pus ſort continuellement, & goutte à goutte, ſans que les urines coulent.

§. DCCCCXXII. On reconnoît la ſuppuration des reins, à l'urine griſâtre, un peu jaune, d'une conſiſtance épaiſſe & d'une odeur fétide & cadavéreuſe, en un mot, au dépôt purulent qui ſe fait au fond, & qui eſt plus peſant, plus friable, plus fétide que les matieres muqueuſes, qui enfin ne file pas au bout du doit comme celles-là. On eſt enfin aſſuré de la choſe par les maladies qui ont exiſté auparavant, telles que le calcul des reins, la néphrétique, le piſſement de ſang. Le rein eſt peu douloureux, la fiévre lente à lieu, &c.

§. DCCCCXXIII. La ſuppuration de la veſſie a de même été précédée

d'inflammation, de douleurs, de piſſement de ſang, & il y a, ou il y a eu quelques calculs, fungus, ou autres corps étrangers. Elle s'établit ou au col de la veſſie, ou dans la ſubſtance de cet organe : dans le premier cas, les douleurs ſont plus vives, en piſſant, on rend beaucoup de pus mêlé avec une matiere viſqueuſe & tenace; dans le ſecond les douleurs ſont moindres, les urines coulent plus difficilement, & elles ſont purulentes & fétides, comme celles dont il eſt queſtion au Paragraphe précédent. Les ravages de cette ſuppuration, tant des reins, que de la veſſie, menent le plus ſouvent à la mort. On trouve dans les cadavres la ſubſtance des reins pourrie, noirâtre, ſuppurante, & ſouvent une ou pluſieurs calculs engagés dans la veſſie; des pierres, des fungus, des exulcérations, de la calloſité, ſoit

dans le col, ſoit dans la ſubſtance, &c. Il n'eſt pas difficile de concevoir combien le prognoſtic de ces maladies eſt dangéreux; la fiévre hectique qui ſurvient, & ſur-tout l'ancienneté du mal, la préſence des calculs & des fungus qui ne peuvent être tirés hors de ces organes, par le moyen de l'opération, rendent la maladie abſolument mortelle. Quand la ſuppuration ſurvient à un piſſement de ſang qui n'a aucune de ces cauſes, on peut eſpérer la guériſon. Au reſte, la nature du pus décide beaucoup ſur le danger de la maladie, ou ſur l'eſpoir qu'on doit concevoir.

§. DCCCCXXIV. On traite cette maladie par la diete lactée, & par l'uſage des balſamiques doux, par des injections dans la veſſie, faites avec des décoctions de plantes déterſives

& vulnéraires ; mais il faut avouer qu'il n'y a rien de si rare que la guérison ; cependant le régime ci-dessus rertade souvent la fin des malades.

Fin du Tome IV.





